

ALMANACH
DES MUSES.
(XI) 1803.

AVIS.

Les Auteurs qui voudront faire insérer *ou* annoncer *des poésies dans ce Recueil, sont priés de les faire parvenir* avant le 20 messidor, *à l'Editeur* de l'Almanach des Muses, *rue* du Gros-Chenet, n° 488.

Il prévient que la très-grande quantité de lettres qu'il reçoit à ce sujet le met dans l'impossibilité de répondre à aucune. *Celles envoyées* sans être affranchies *restent à la poste.*

---

*On trouve des Collections complètes de l'*ALMANACH DES MUSES, *chez* LOUIS, libraire, *rue de Savoie*, n° 12.

Page 38, *après le quatrième vers*, ajoutez :

O ravage! ô terreur! la lave qui bouillonne
Court sur les flancs du mont qu'elle embrase et sillonne,
Puis, rassemblant au loin tous ses flots irrités,
Emporte dans son cours les débris des cités.

Page 127, *vers* 17, transposez, et lisez :

En acrostiches, en devises,
En rébus, en phrases exquises,

Page 245, *vers* 28, lisez :

De lauriers déchirés jour et nuit s'environne,



Mesdames, je vous vis avec empressement,
Et d'un air tant soit peu mystique,
L'affubler en le caressant,
De tout l'attirail monastique.

Le Songe p. 68.

ALMANACH

DES MUSES,

POUR L'AN XI.

Trente-neuvième volume de la Collection.



A PARIS,

Chez LOUIS, libraire, rue de Savoie, n° 12.

(XI) 1803.



ALMANACH DES MUSES,

OU

CHOIX DES POÉSIES FUGITIVES

DE L'AN X — 1802.

TRADUCTION

DE LA PREMIÈRE ÉLÉGIE DE *TIBULLE*.

Qu'un autre, poursuivant la gloire et la fortune,
Troublé d'une crainte importune,
Empoisonne sa vie et perde son sommeil;
Que dévouant à Mars sa pénible carrière,
La trompette sinistre et le cri de la guerre
Retentissent à son réveil;

Pour moi, qui des grandeurs n'ai point l'ame frappée,
Puissé-je, sans rien craindre et sans rien envier,
Cacher tranquillement, près d'un humble foyer,
Ma pauvreté désoccupée!
Que, souriant à mes loisirs,
Toujours la flatteuse espérance
M'offre, dans le lointain, la champêtre abondance
Ornant l'étroit enclos qui borne mes desirs!
Que des biens que j'attends l'agréable promesse
Suffise à mes amusemens!
Je soignerai ma vigne et mes arbres naissans;
Armé de l'aiguillon, de mes bœufs indolens
J'irai gourmander la paresse.
Qu'avec plaisir souvent j'emporte dans mon sein
L'agneau s'égarant sur la rive,
Le chevreau qu'en courant sa mère inattentive
A délaissé sur le chemin!
J'offrirai de mes biens les rustiques prémices
Aux dieux de la vendange, aux dieux du laboureur.
Divinités des champs, qui l'êtes du bonheur,
Vous recevez toujours mes premiers sacrifices.
J'épanche le lait pur en l'honneur de Palès;
Je présente des fruits sur l'autel de Pomone;
Et des épis que je moissonne
J'assemble et forme une couronne
Que ma main va suspendre au temple de Cérès.
Vous, jadis les gardiens d'un plus ample héritage,
Avant que des destins j'eusse éprouvé l'outrage,
Mais de ma pauvreté devenus protecteurs,
O Pénates consolateurs!

Jadis le sang d'une génisse
Vous payait le tribut de mon nombreux troupeau;
Aujourd'hui, le sang d'un agneau
Est mon plus riche sacrifice.
Vous l'aurez, cet agneau, le plus beau de mes dons.
Vous verrez du hameau la folâtre jeunesse,
Autour de la victime exprimant l'alégresse,
Demander en chantant des vins et des moissons.
Ah! prêtez à leurs chants une oreille facile,
Et ne dédaignez pas notre simplicité;
Le premier vase aux dieux autrefois présenté
Fut pétri d'une simple argile.
Je n'ai point regretté le bien de mes aïeux:
Content de mon champêtre asile,
Content de reposer sur la couche tranquille
Où le sommeil ferme mes yeux,
Oh! qu'il est doux, lorsque la pluie
A petit bruit tombe des cieux,
De céder à l'attrait d'un sommeil gracieux!
Qu'il est plus doux encor, la nuit, près de Délie,
De se sentir pressé dans ses bras amoureux,
Et d'entendre mugir l'aquilon en furie!
Ce sont là les plaisirs que je demande aux dieux.
Qu'il soit riche, celui que des travaux sans nombre
Ont comblé de trésors si chèrement payés;
Je suis pauvre, et je vais chercher le frais et l'ombre,
Assis près d'un ruisseau qui murmure à mes pieds.
Ah! périsse tout l'or de la superbe Asie,
Si, pour l'aller ravir, il faut quitter Délie,
S'il faut lui coûter quelques pleurs.

Que Messala prétende aux lauriers des vainqueurs,
Et que des ennemis les dépouilles brillantes
Ornent de son palais les portes triomphantes;
Moi, je suis dans les fers d'une jeune beauté;
Je vis sous les lois de Délie.
Pourvu que je te voie, ô maîtresse chérie!
Je renonce à la gloire, à la postérité;
Il n'est point d'honneurs que j'envie;
Rien ne vaut mon obscurité.
Oui, j'irais avec toi, sur un mont solitaire,
Conduire un troupeau sur tes pas;
Je consens à n'avoir d'autre lit que la terre,
Pourvu que tu sois dans mes bras.
Ah! d'un lit somptueux l'éclatante parure
N'en écarte pas les ennuis;
La pourpre et le duvet, les eaux et leur murmure,
Ne font pas la douceur des nuits.
Qu'importe à nos desirs la couche la plus belle,
Lorsqu'on y veille dans les pleurs;
Lorsqu'on appelle en vain la maîtresse infidelle
Qui porte ses amours ailleurs?
Hélas! sans les amours, comment souffrir la vie?
Quel cœur, quel cœur d'airain, ô ma chère Délie!
Goûtant le bonheur d'être à toi,
Pourrait te préférer une gloire frivole!
Les triomphes du Capitole
Valent-ils un regard que tu jettes sur moi?
Ah! que ma paupière mourante
Se tourne encor vers toi dans mon dernier moment;
Que, par un dernier mouvement,

Je presse encor tes mains de ma main défaillante!
Tu pleureras, sans doute, auprès de mon bûcher;
Tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Répandront sur moi quelques larmes,
Tu n'as pas un cœur de rocher!
Tu pleureras, Délie; et l'amant jeune et tendre,
Et l'amante, objet de ses vœux,
Te verront honorer ma cendre,
Et s'en retourneront les larmes dans les yeux.
Mais garde d'outrager ta belle chevelure,
De blesser de ton front l'ivoire ensanglanté!
Aux manes d'un amant c'est faire trop d'injure,
Que d'attenter à ta beauté.
Hâtons-nous, dérobons à la parque inflexible
Le moment de jouir, d'aimer et d'être heureux:
Le temps entraîne tout dans sa course insensible;
La mort viendra bientôt, de son voile terrible,
Couvrir nos amours et nos jeux.
Le temps n'épargne point les amans et les belles,
Et l'amour ne sied pas au déclin de nos ans;
Il ne repose point ses inconstantes ailes
Sur une tête à cheveux blancs.
Je suis encore à lui; je vis sous sa puissance:
Content du peu qui m'est resté,
Je coule en paix mes jours, sans chercher l'opulence,
Et sans craindre la pauvreté.

Le C. LAHARPE.

LA DISPENSE CONDITIONNELLE.

On m'a conté que les Quakers, un jour,
S'étant rendus en bon ordre à la cour
De Charles deux, plein de bonté royale,
Lui demandaient la faveur spéciale
D'être en justice affranchis du serment
Qui ne gêna jamais le Bas-Normand,
Et d'être crus sur leur simple parole ;
Le roi leur dit très-amicalement
Cet apologue ou cette parabole :
Jupiter fit, pour de bonnes raisons,
Jadis enjoindre aux animaux qu'on nomme,
Et qu'on nommait dès-lors bêtes de somme,
D'être ferrés dans toutes les saisons.
Sur ce décret les ânes seuls de braire,
A leurs statuts ils le trouvaient contraire ;
Et les voilà, vieux, jeunes et cadets,
Réclamant tous de toutes les manières ;
Jupiter rit, et leur répond : Baudets,
Vous le voulez, je cède à vos prières ;
Je vous permets de n'être pas ferrés ;
Mais, au premier faux pas que vous ferez,
Attendez-vous à cent coups d'étrivières.

Le C. Pons de Verdun.

FRAGMENT DE *LA PÉTRÉIDE*.

LA nuit n'a plus d'asile; au dehors, la clarté
Pénètre des jardins la vaste obscurité.
La flamme s'est mêlée à l'onde jaillissante.
D'un bruit harmonieux, l'onde retentissante,
De rochers en rochers, sur la mousse et les fleurs,
Tombe, et roule à travers d'éclatantes lueurs.
La lumière, des flots accompagnant la course,
Là s'échappe en fontaine, ici bouillonne en source,
En jets étincelans monte et frappe les airs,
Sur les nappes d'argent promène les éclairs,
Embellit de ses feux la grotte des Naïades,
En diamant liquide inonde les cascades,
Eclaire le ruisseau dans son cours tortueux;
Et plus loin, un canal, vaste et majestueux,
D'une mer enflammée éblouissante image,
Roule des vagues d'or sur son double rivage.
Tous les sens sont émus; d'harmonieuses voix
Animent, tout-à-coup, le silence des bois;
La guitare amoureuse exprime la tendresse;
La flûte, sous les doigts, soupire avec mollesse;
L'airain même adoucit ses tons majestueux,
Et la corde frémit en sons voluptueux.
D'invisibles concerts, pour l'oreille charmée,
Percent, de toutes parts, cette nuit enflammée.
Un peuple de beautés, un peuple de vainqueurs.

Foulant d'un pied léger les gazons et les fleurs,
Entrelacent leurs pas dans de rians dédales,
Et la danse se mêle à ces pompes royales.
Ces lieux, par le plaisir, s'embellissent encor.
Ainsi, lorsqu'Apollon touchait sa lyre d'or,
De leur trône éclatant les jeunes immortelles
Descendaient pour former des danses solennelles.
Dans leurs plaisirs brillait la majesté des dieux,
Et les astres roulaient en chœurs mélodieux.

Le C. THOMAS.

L'AIGLE ET LE LIMAÇON,

FABLE.

SUR la cime d'un arbre un limaçon grimpé
Fut par un aigle apperçu d'aventure :
Comment à ce haut poste, oubliant ta nature,
As-tu pu t'élever? dit l'oiseau. — J'ai rampé.

Combien, dans le siècle où nous sommes,
De limaçons parmi les hommes!

Le C. FORMAGE.

VERS

A l'Auteur des Étourdis *et d'*Helvétius *ou* la Vengeance d'un Sage.

J'AI vu, comme Nestor, les héros d'un autre âge,
Et j'en sais UN..... qui les vaut tous.
Les arts moins fortunés ne font plus de jaloux;
Thalie, après un long veuvage,
Du *Vieux Célibataire* allait faire un époux;
Mais elle hésite encore, et vous avez pour vous
De charmans *Étourdis* protégés par un *Sage*.

Le C. XIMÉNÈS.

RÉPONSE

Aux vers du citoyen XIMÉNÈS.

OUI, c'est de votre cœur que j'obtiens le suffrage,
Cher Doyen, qu'on révère au Parnasse français;
Ami d'*Helvétius*, dont j'esquissai les traits,
Le sujet à vos yeux a relevé l'ouvrage.
Mais le sage indulgent, et ses nobles bienfaits
De l'esprit de parti n'ont point fléchi la rage;
Profanant son tombeau, *Tartuffe* encor l'outrage:
N'était-ce point assez des ingrats qu'il a faits?

Censeurs de la philosophie,
Sur ses opinions que sert de disputer ?
Vous qui jugez les morts, jugez-les par leur vie,
Et ne condamnez point ceux qu'il faut imiter.
Au tribunal divin quand notre ame est citée,
Les méchans sont les seuls maudits ;
Juif ou samaritain, dévot, sceptique, athée,
Tout mortel bienfaisant va droit en paradis.

Le C. Andrieux.

AUX FEMMES.

Vous savez mieux plaire et séduire,
Vous savez mieux aimer que nous ;
Vous avez un parler plus doux ;
Vous avez un plus doux sourire ;
Mais, pour compléter votre empire
Et nous mettre en tout après vous,
Mesdames, il faut encor dire :
Vous savez mieux tromper que nous.

Le C. Hoffman.

ÉLÉGIE

IMITÉE DE CATULLE,

Si qua recordanti, etc.

Si la bonté, si la constance,
Nous laissent d'heureux souvenirs;
Si la paix de la conscience
Vaut mieux que l'attrait des plaisirs;
S'il est doux de pouvoir se dire:
« Jamais le nom des dieux par moi
« Ne fut profané pour séduire;
« Je n'ai jamais trahi ma foi; »
Quelle perspective riante
Promet au reste de nos jours
La certitude consolante
De n'avoir point changé d'amours!
Tout ce que doit un ami tendre
A l'objet qui l'a su charmer,
Je n'ai pas craint de l'entreprendre...
Et l'on a cessé de m'aimer!...
Mais pourquoi perdre ainsi courage?
Rendons à l'ingrate beauté
Qui me tenait en esclavage
Caprice pour légéreté,
Indifférence pour outrage...
Eh quoi! briser en un moment
Une chaîne si fortunée!

A la foi que l'on s'est donnée
S'arracher éternellement !
Quel triomphe affreux ! quelle gloire !
Et qu'il va m'en coûter de pleurs !...
Ah ! n'importe ! soyons vainqueurs :
Mon repos suivra ma victoire.
O vous, grands Dieux ! si le malheur,
Contre la fortune cruelle,
Dans votre bonté paternelle
Trouve un appui consolateur ;
Si vous pouvez rendre à la vie
Celui qui lutte avec effort,
Dans une pareille agonie,
Contre les assauts de la mort,
Dans ce cœur pur qui vous honore,
Éteignez ce funeste amour
Dont l'ardeur croît et me dévore.
Hélas ! demandé-je, en ce jour,
Que la perfide m'aime encore ?
Non ; mes vœux seraient superflus :
La seule grace que j'implore,
Grands Dieux ! c'est de ne l'aimer plus.

ÉPIGRAMME.

Tous nos petits rimeurs, las d'un joug importun,
Ont détrôné le dieu qui régnait au Parnasse.
— Détrôné ! dites-vous ; qu'ont-ils mis à la place
Du blond Phœbus ? Phœbus le Brun.

Le C. Clément.

CHANT GALLIQUE,

Musique de Lesueur,

Exécuté sur le Théâtre des Arts le 5 floréal an 10.

UN BARDE.

La tempête s'éloigne.... un astre radieux
Se lève, environné de force et de lumière :
Il affranchit de nos monts nébuleux
La cime long-temps prisonnière....
Salut, astre de paix! flambeau des nations;
Poursuis ta carrière éclatante,
Et sur la Gaule triomphante
Verse l'or pur de tes rayons.

LES VIEILLARDS.

Plus de maux, de sang ni de larmes!
La paix brise les boucliers;
Vos fils, objets de tant d'alarmes,
Vont enfin revoir leurs foyers.
De leurs mains qu'arma la victoire,
Ils vont presser nos cheveux blancs,
Et de leurs compagnons de gloire
Nous redire les faits brillans.

LES GUERRIERS.

Oui, la paix vers vous nous ramène,
Heureux Vieillards! consolez-vous;

Entre la Tamise et la Seine
Il n'est plus d'obstacles jaloux.
Leurs flots, alliés d'âge en âge,
Se mêleront aux flots amers....
L'Océan, superbe héritage,
N'appartient plus qu'à l'univers.

LES JEUNES FILLES.

Entrez dans la salle des fêtes,
Héros, loin de nous exilés;
Déjà, pour chanter vos conquêtes,
Les Bardes se sont rassemblés.
Videz la coupe hospitalière,
Autour de cent chênes brûlans;
Et qu'à cette voûte guerrière
Pendent vos traits étincelans.

LES BARDES.

Vierges d'amour, parez vos charmes;
Ceignez-vous de naissantes fleurs;
Guerriers, laissez dormir vos armes;
Mères tendres, séchez vos pleurs.
A l'hymne sanglant de la guerre
Succède enfin l'hymne de paix....
L'orage a passé sur la terre,
Le ciel sera pur désormais.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Noble enfant de la renommée,
Chef des braves victorieux,

Par toi la harpe ranimée
Eclate en sons mélodieux.
Comme un lumineux météore,
Des temps qui ne sont pas encore,
Ton nom perce l'obscurité;
Il brille dans leur nuit profonde,
Et l'œil futur d'un nouveau monde
Soutient à peine sa clarté.

Le C. BAOUR-LORMIAN.

LE SUCRE ET LE CAFÉ,

FABLE.

PAPA, quel est le nom de cette liqueur noire?
—Café, mon fils.—C'est excellent, dit-on.
—Goûte-la.—Volontiers.—Eh bien?—Ce n'est pas bon.
—Il faut un peu la sucrer pour la boire;
Goûte à présent.—Ah! papa, c'est meilleur;
Le sucre adoucit bien cette amère liqueur.
—Tout comme la vertu, fidellement suivie,
Adoucit, mon enfant, les peines de la vie.

Le C. J. M. NOEL.

AU C. LEGOUVÉ,

SUR SON POÈME DE LA *MÉLANCOLIE*.

J'AI vu souvent au cirque un parterre nombreux,
Qui vous devait ses pleurs et son ivresse;
Mille voix, qu'excitait l'unanime alégresse,
Proclamaient votre nom, et le portaient aux cieux.
Je crois qu'il est, pour le poète,
Un hommage encor plus flatteur;
C'est le trouble d'un jeune cœur,
Que charme la lecture au sein de la retraite.
J'ai recueilli pour vous ce triomphe enchanteur:
Estelle lisait votre ouvrage;
Vos vers charmans réveillaient sa douleur;
Elle payait à chaque page
Le tribut touchant de ses pleurs:
Les pleurs embellissaient ses charmes;
Rose a plus d'éclat le matin,
Lorsque l'aurore dans son sein
Vient de répandre quelques larmes:
Estelle, en ce moment, aurait charmé les dieux.
Cher Legouvé! qu'elle m'a paru belle!
Gardez-vous bien d'en juger par vos yeux,
Vos yeux alors ne voudraient plus voir qu'elle;
Melpomène, en pleurant, recevrait vos adieux,
Et vos vers désormais seraient tous pour Estelle.

Le C. Emile DUPRÉ.

DISCOURS
SUR LA LITTÉRATURE
ET LES LITTÉRATEURS.

Le génie autrefois n'enfantait ses merveilles
Qu'après s'être enrichi du trésor de ses veilles.
Interrogeant les arts jusque dans leur berceau,
Il cherchait pas-à-pas, guidé par son flambeau,
Des traces que le temps avait presque effacées,
Ou des grands écrivains recueillait les pensées.
Par une longue étude ils revivaient en lui.
Mais le goût égaré les dédaigne aujourd'hui.
A notre siècle, épris de beautés fantastiques,
Rappelons un instant les modèles antiques.
Homère, le premier, vient frapper nos regards :
C'est un soleil levé sur l'horizon des arts.
Virgile, d'ornemens prodigue avec réserve,
Allume son génie au flambeau de Minerve.
Térence peint les mœurs, et, dans chaque portrait,
Unit la pureté de l'ensemble et du trait.
Tibulle, dans ses vers, soupire l'élégie :
Ovide a moins d'amour, il a plus de magie.
Des couleurs de la fable, ornant la vérité,
L'Esope des Romains conte avec gravité.
Horace sait donner le précepte et l'exemple,
Et, guidé par le goût, nous conduit à son temple.

Tacite charge encor ses tableaux rembrunis :
Quand il peint les tyrans, ils sont déjà punis.
Mais à l'antiquité c'est peu d'être fidèle :
Notre âge à nos crayons offre plus d'un modèle.
Nos fameux écrivains, par d'immortels travaux,
De disciples souvent deviennent des rivaux.
Le Sophocle français, notre premier grand homme,
Elève à sa hauteur Pompée, Auguste et Rome.
Racine, qu'Euripide eût nommé son vainqueur,
Seul a su penétrer tous les replis du cœur.
Le goût et la raison, par le moderne Horace,
En vers législateurs sont gravés au Parnasse.
Molière, successeur du Ménandre romain,
D'un regard plus profond sonde le oœur humain;
Et chaque trait lancé par sa sage malice
Effleure un ridicule, ou va frapper un vice.
Inspiré par la grace et par le sentiment,
Jean La Fontaine, au gré d'un abandon charmant,
Semble même ignorer le plaisir qu'il fait naître :
C'est Psyché caressant l'Amour sans le connaître.
Le poète, éclairé par ces maîtres fameux,
S'il aspire à l'honneur de s'illustrer comme eux,
Doit encor s'entourer de conseils salutaires,
Et confier sa muse à des amis sévères.
Qu'il n'appréhende point une injuste rigueur :
Les vrais enfans des arts n'ont tous qu'un même cœur.
Qu'avec plaisir le mien rappelle à la mémoire
Les jours les plus brillans du siècle de la gloire,
Où Colbert, près du trône invitant tous les arts,
L'ombrageait des lauriers de Minerve et de Mars;

Où Racine, Boileau, La Fontaine et Molière,
De leurs talens amis se prêtaient la lumière!
Pour leur gloire commune ils se montraient rivaux:
Dans leurs doux entretiens épurant leurs travaux,
Ils cultivaient entr'eux, loin d'un monde frivole,
L'amitié qui conseille, et sur-tout qui console;
Et, les yeux attachés sur la postérité,
Volaient d'un même essor à l'immortalité.
Tels, au sein radieux du monde planétaire,
Ces astres, dont l'éclat, dont la grandeur diffère,
L'un vers l'autre attirés, par un pacte éternel,
Entretiennent la paix de leur cours fraternel;
Tandis qu'on voit ces feux, ces légers météores,
De la terre exhalés en rapides phosphores,
Se poursuivre, s'atteindre, un instant éblouir,
Et, mobiles rivaux, dans l'air s'évanouir.
Les arts sans l'amitié charmeraient moins la vie.
Heureux qui n'a jamais affligé que l'envie!
Et plus heureux encor qui sait la désarmer!
Le besoin d'un bon cœur est de se faire aimer.
Le sage, loin des yeux d'une foule distraite,
Goûte ainsi l'amitié, les arts et la retraite.
Ses momens par l'ennui ne sont point dévorés;
Au plaisir, au travail il les a consacrés,
Avec économie il en règle l'usage:
La pensée et le temps sont les trésors du sage.
Modeste, il est toujours soigneux de se cacher;
Mais, lorsqu'il fuit la gloire, elle vient le chercher.
Peu jaloux des honneurs que la mode dispense,
Il prétend mériter une autre récompense;

Et, du seul avenir redoutant l'équité,
Il vit contemporain de la postérité.
Il laisse aux beaux esprits la gloire viagère.
Mais que dis-je? elle fuit comme une ombre légère.
Sur leurs écrits à peine un jour de gloire a lui :
Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.
L'écrivain par l'étude accroît ses connaissances?
Mais la société l'instruit aux bienséances.
Près des femmes sur-tout, la raison s'embellit,
Le sentiment s'éveille, et le goût se polit:
Elles nous font saisir cette grace naïve,
De l'esprit et du cœur nuance fugitive.
Heureux l'enfant des arts, par la gloire enflammé,
Qui retrouve son cœur dans un objet aimé!
L'amour et l'amitié fécondent le génie.
Racine à Champmêlé dut son Iphigénie.
La Fontaine, toujours enfant par sa candeur,
Près de la Sablière allait sentir son cœur.
Et Voltaire, promis au temple de mémoire,
Des genoux de Ninon s'éleva vers la gloire.
Femmes, qui sur nos jours versez tant de bienfaits,
Ah! comment envers vous nous acquitter jamais!
C'est trop peu des plaisirs dont vous semez la vie :
Vous nous ouvrez du beau la carrière infinie;
Et, par vous enflammés, nous puisons tour-à-tour
La gloire dans les arts et les arts dans l'amour.

Le C. FAYOLLE.

L'ORIGINE DE LA PITIÉ.

AIR : Annette, à l'âge de quinze ans; *ou* C'est un propos, c'est un regard.

LA Pitié, parmi les mortels,
Devrait obtenir des autels;
Car cette déesse, un beau jour,
M'a fait connaître
Qu'elle tient l'être
Du dieu d'Amour.

Il avait, par désœuvrement,
Détendu son arc un moment;
Mais, tout-à-coup, quelle noirceur!
Il se ravise,
Le tend et vise
Sa propre sœur.

En repoussant ce premier dard,
L'Amitié fuit mon égrillard;
A l'ajuster sur nouveaux frais,
Comme il persiste,
Elle résiste
A tous ses traits.

Mais la nuit vient; l'Amour madré
Poursuit sa sœur, bon gré, mal gré,

Et surprend ses sens éperdus,
Margré les larmes
Par qui ses charmes
Sont défendus.

De son trop coupable succès
L'Amour ose rire à l'excès;
Et de cet inceste oublié
Naît une fille,
Triste et gentille....
C'est la Pitié.

Oh! combien cet enfant charmant
Tient du père et de la maman!
Apperçoit-elle un indigent,
Elle soupire;
Mais sait sourire
En obligeant.

Le C. Piis.

SUR MADEMOISELLE ***.

Quel sera le mortel par son choix couronné?
Son cœur retient encor le trésor qu'il recèle;
De la fille des dieux c'est l'image fidelle,
C'est Vénus.... mais avant que l'Amour ne fût né.

L'INCERTITUDE,

ROMANCE.

Musique de Dalvimar.

C'est trop, Adèle ! ah ! c'est trop de souffrance !
Eh quoi ! toujours et nous fuir et nous voir !
Toujours mêler la douleur à l'espoir,
Les ris aux pleurs, et la vue à l'absence !

Quand je te fuis, soit amour, soit caprice,
Tu sais bientôt me rappeler à toi :
Ivre d'espoir, alors je te revoi....
Et te revoir est mon plus grand supplice !

Si, fatigué du chagrin qui m'accable,
D'un prompt trépas j'invoque le secours,
Tu me défends d'attenter à mes jours....
Et tu me rends la vie insupportable !

Du nom d'ami souvent ta voix m'appelle ;
Souvent ce nom semblerait t'alarmer :
Es-tu sincère en paraissant m'aimer ?
Es-tu sincère en paraissant cruelle ?

Rends le repos à mon ame incertaine :
Veux-tu m'aimer, ou veux-tu me haïr ?
Commande-moi de vivre ou de mourir,
Et comble enfin mon bonheur ou ma peine.

Par-tout, devant le tabernacle
Je vois les Français prosternés.
Un Dieu bienfaisant nous renvoie
Ces jours d'espérance et de joie,
Ces jours vainement souhaités
Lorsque la Discorde fatale
Secouait sa torche infernale
Sur nos champs et sur nos cités.

Je l'ai vu, le superbe athée,
Ivre d'un coupable bonheur,
Dans ma patrie ensanglantée
Semer le deuil et la terreur.
L'impie, exhalant le blasphême,
S'attaquait à l'Être suprême :
« Peuples ! s'il est un Dieu, sur moi
« N'ose-t-il donc lancer la foudre
« Lorsque je vais réduire en poudre
« L'arche et les tables de la loi ? »

A ce cri, l'ange des ténèbres
Applaudit du fond des enfers :
Il en sort ; ses ailes funèbres
Couvrent et la terre et les mers.
Il croit ressaisir sa vengeance,
Il croit renverser la puissance
Du Dieu qu'il voulut défier ;
Et sur des chrétiens infidelles,
Plus que sur les anges rebelles,
Son espoir ose s'appuyer.

A sa voix, les Amalécites
Courent aux marches de l'autel
Egorger les pieux lévites
Priant en paix pour Israël.
Leur sang rougit le sanctuaire
Où, pour le bonheur de la terre,
Au ciel ils élevaient leurs mains :
Ils tombent; leur charité sainte
Implore, d'une voix éteinte,
Le pardon de leurs assassins.

Soudain, sur un nouveau théâtre
Elevé par des factieux,
On prêche à la France idolâtre
Un nouveau culte et d'autres dieux.
La raison et la tolérance
S'indignent de voir la licence
Profaner leur nom respecté,
Et de ses innombrables chaînes
Lier des victimes humaines
A l'autel de la Liberté.

Apôtre de la loi nouvelle,
Quels biens m'oses-tu présenter?
De mon existence immortelle
Tu prétends me déshériter;
Le présent est sans récompense,
L'avenir est sans espérance,
Dans le néant tout se confond.
Le néant!... l'athée infidelle

A son dernier soupir l'appelle;
Mais l'éternité lui répond.

Et tu veux qu'au Dieu de mes pères
Je cesse de sacrifier;
Qu'à tes désolantes chimères
Mon cœur ose se confier?.....
Non, non; d'une céleste flamme
Dieu mit le foyer dans mon ame;
Des jours de mon adversité
Lui seul écarta le nuage,
Et fit briller, pendant l'orage,
Un rayon d'immortalité.

Enfin les pleurs de l'innocence
Ont désarmé le Dieu jaloux,
Et les trésors de sa clémence
Vont encor se rouvrir pour nous.
Des méchans le sceptre fragile
Se brisera comme l'argile
Entre les mains du roi des rois.
Sur l'aile des vents il s'avance;
Il parle, et la terre en silence
Frémit aux accens de sa voix.

« Mortel! de ton erreur grossière
« Enfin il est temps de sortir;
« Mon souffle anima ta poussière,
« Mon souffle peut l'anéantir.
« Eh! que m'importent tes outrages,

« Et ta fureur et tes hommages,
« A moi, dont le doigt tout-puissant
« Conduit la marche de l'année,
« Et contient la mer mutinée,
« Qui m'obéit en mugissant?

« Faible roseau, dans la tempête
« En vain tu cherchais un appui;
« Lorsqu'elle grondait sur ta tête,
« L'ami de ton cœur t'a trahi.
« Ton épouse, ton fils lui-même,
« Contre toi lançaient l'anathême
« Et te dévouaient au trépas;
« Tu disais : L'amitié mondaine
« Est mouvante comme l'arène
« Qui glisse et s'enfuit sous mes pas.

« Ta douleur était sans refuge,
« Tu viens te jeter dans mon sein;
« Ton repentir fléchit ton juge,
« Il saura changer ton destin.
« Je vais prodiguer les miracles;
« Et Cyrus, malgré les obstacles
« Qui s'opposent à ses desseins,
« Dans Jérusalem consolée
« Bientôt, sur sa base ébranlée,
« Relèvera le saint des saints.

« Envoyé par ma providence
« Pour dompter la rebellion,

« Du serpent il a la prudence
« Avec la force du lion.
« Il sera terrible à la guerre ;
« Il rendra la paix à la terre ;
« Il doit, enfin, avec le ciel
« Renouvelant son alliance,
« Contraindre ma famille immense
« A s'embrasser sur mon autel. »

Le C. (Hyacinthe) GASTON.

LE FAUX CALCUL.

DE crainte de l'inconstance,
Lison fit choix d'un magot,
Dans la frivole espérance
Qu'un amoureux laid et sot,
Rebuté de chaque belle
Et trop heureux de son lot,
Lui serait toujours fidelle.
Hélas ! vaine illusion !
Thersite, en quittant Lison,
Fit voir à la pauvre fille
Que la plus laide chenille
Devient un jour papillon.

Le C. HOFFMAN.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

DE LA CAMPAGNE.

GRACES, fraîcheur, fleur printanière,
La mort devrait vous respecter :
Ah ! pourquoi cesser d'exister
Quand on n'a pas cessé de plaire ?
Aimer, être belle, et mourir,
O la cruelle destinée !
Mon cœur ne peut, sans s'attendrir,
Concevoir cette affreuse idée.
Quoi ! ces lèvres où tour à tour
Règnent le baiser, le sourire,
La douce haleine de Zéphire
Et l'éloquence de l'Amour,
Demain garderont le silence ?
Sur ces yeux qui lancent les traits
Du desir et de l'espérance,
La mort étendra pour jamais
Le sommeil de l'indifférence,
Flétrira ces deux fruits naissans
Couverts de fleurs à peine écloses,
Et ces deux boutons rougissans
Qui semblaient promettre deux roses ?
Après avoir dit quelque temps :
Elle était jeune, elle était belle ;
On l'oubliera : l'herbe nouvelle
Couvrira sa tombe au printemps.

Ses compagnes, dans la prairie,
Viendront un jour cueillir des fleurs
Sur la cendre de leur amie,
Et les Ris essuieront les pleurs.
Là, fixant sa course légère,
Le jeune chasseur, vers le soir,
Se reposera sans savoir
Qu'il foule aux pieds une bergère.
Dieux jaloux! pourquoi de la terre
Ravir l'ornement le plus beau?
Pourquoi l'astre de la lumière,
Qui se lève sur son berceau,
A peine achevant sa carrière,
Se couche-t-il sur son tombeau?
Quand formant la femme si belle,
Votre bonté créa pour elle
Tant d'attraits et tant de vertus,
Que vous eût-il coûté de plus,
Grands dieux! pour la rendre immortelle?

DEMOUSTIER.

MADRIGAL.

A TON bonheur rien ne s'oppose,
Sensible Églé; saisissons le plaisir:
L'Amour a fait naître la rose,
L'heureux Hymen doit la cueillir.

Le C. BASTARD aîné.

LE NID ET L'ENFANT,

FABLE.

Un nid était tombé dans les mains de Sophie,
Nid de passereaux nus, maigres et tremblotans,
Que menaçaient la faim, le froid, la maladie,
Qu'on voyait tous ouvrir le bec en même temps
Pour implorer leur mère et demander leur vie.
Ils semblaient affectés de besoins si pressans,
Que *Sophie* en fut attendrie.
Le sexe peut au moins, quoi que l'on en publie,
Se montrer sensible à huit ans :
De l'aimable enfant c'était l'âge.
Eh ! vite, elle prend soin de ce pauvre ménage ;
Elle choye et nourrit ces embryons naissans,
Les tient dans du coton, les garantit des vents,
Pour qu'ils soient mieux encor, leur prépare une cage,
De ses propres mains les y sert,
Et dès qu'il fait soleil met cette cage à l'air.
Tout va bien jusque là. Mais voici que la mère,
Rôdant aux environs, retrouve ses enfans,
Les retrouve dispos, bien couchés, bien portans :
O combien pour son cœur la rencontre fut chère !
Soudain de sa présence on voit que les petits
Sont avertis par la nature :
Soudain chacun d'eux, à grands cris,
Quoique repu de reste, appelle la pâture.
Sophie était près d'eux alors :

Elle pleure de joie à l'aspect des transports
Dont la nichée entière est aussitôt saisie.
Mais au bruit qu'ils font tous, comme s'ils avaient faim,
Certain dépit, mêlé d'un peu de jalousie,
Agitant vivement son sein :
« Qu'ont-ils donc tant besoin de pâture nouvelle?
« Il ne leur manque rien, dit-elle ;
« Ces passereaux sont des ingrats ! »
Sophie, hélas ! n'y pensait pas ·
Il leur manquait leur mère, et le plaisir extrême
De prendre d'elle leurs repas.
N'est-ce rien que cela ? Doux soins de ce qu'on aime,
Qu'au prix d'autres secours on vous trouve d'appas !
Sophie, avec froideur, contemplait l'embarras
Que la cage opposait à l'amour de la mère
Ainsi qu'aux desirs des oiseaux,
Quand bientôt, reprenant son heureux caractère,
Elle brise et porte et barreaux,
Et les laisse en dehors librement se repaître,
Contente désormais de voir par la fenêtre
La mère, chaque jour, leur tailler les morceaux.

« Je conçois qu'ils pourront faire moins bonne chère,
« Dit-elle ; mais, qu'importe ? ils seront plus heureux :
« Ce qu'on tient d'une mère, hélas ! vaut cent fois mieux
« Que ce qui vient d'une étrangère. »

Le C. L. AUBERT.

LA JALOUSIE.

AIR : De la Soirée orageuse.

LE dieu qui donne le plaisir
Un jour tomba dans la tristesse;
Il n'éprouvait plus de desir,
Il n'inspirait plus de tendresse.
Pour le guérir de sa langueur,
Jupin consulta la Folie;
Et, pour réveiller le dormeur,
Elle inventa la jalousie.

Ce moyen réussit d'abord,
Et guérit sa mélancolie;
Mais ce remède un peu trop fort
Fit naître une autre maladie :
Et l'Amour, le plus doux des dieux,
Tombant en noire frénésie,
Devint méchant et furieux
Dès qu'il connut la jalousie.

Vénus, tremblante pour son sort,
Enfin invoqua la Sagesse :
C'est quand l'Amour est à la mort
Qu'on appelle cette déesse.
Plaignez, dit-elle, mon malheur !
Mon enfant va perdre la vie :
Il allait périr de froideur,
Il va mourir de jalousie.

Minerve alors lui répondit :
Je connais vos justes alarmes ;
L'Amour, hélas ! je vous l'ai dit,
Vous fera verser bien des larmes :
Toujours trop froid ou trop ardent,
Les excès consument sa vie ;
Mais pour lui je crains plus souvent
La langueur que la jalousie.

Il en a trop, je le vois bien ;
L'ardeur qu'il ressent est cruelle ;
Mais cependant ne craignez rien,
Il se rafraîchit d'un coup d'aile.
Par ce moyen, rapidement
Cette fièvre sera guérie ;
Mais il doit garder prudemment
Un petit grain de jalousie.

Belles, profitez chaque jour
De cet avis de la Sagesse ;
Vous qui fîtes naître l'amour,
Entretenez sa douce ivresse.
Gardez-vous bien de le trahir,
Vous exciteriez sa furie ;
Mais, pour l'empêcher de languir,
Donnez un peu de jalousie.

Le C. L. P. Ségur aîné.

TABLEAU

DES ENVIRONS DE NAPLES ET DU VÉSUVE,

Fragment d'un poème inédit sur les sciences.

MAIS vers ces bords rians Parthénope m'appelle.
Là, se présente aux yeux une scène nouvelle;
Là, je vois rassemblés, dans de vastes tableaux,
Tous les effets du ciel et des feux et des eaux.
Combien de souvenirs consacrés par l'histoire,
Combien d'illusions chères à la mémoire,
Dans ce premier berceau de la gloire et des arts,
Viennent au cœur ému s'offrir de toutes parts!
Eh! quel lieu fut jamais en grands noms plus fertile?
Ici naquit le Tasse, et là mourut Virgile.
C'est là, c'est dans ces champs, qu'Hésiode à la main,
Épris de leurs beautés, le poète romain
Chantait dans le repos ses douces Géorgiques;
C'est là qu'il exhalait les plaintes énergiques
Où vivra de Didon l'éternelle douleur.
Mais d'un sol vigoureux qui peindra la couleur,
Et le pampre accablé sous sa grappe opulente,
Et des volcans noircis la flamme étincelante,
Et l'île au triple front, et ce ciel enchanté,
Et d'une double mer la double immensité?
O vieux géant! ô toi, dont la bouche embrasée,
Sur ces bords qu'embellit l'éclat de l'Élysée,
Epanche trop souvent les laves des enfers,
Vésuve! tu rugis, tes flancs se sont ouverts;

L'onde qui bat tes pieds a fait fumer ta cime;
La mer, dans tes fourneaux, que sa fureur anime,
Se roule, et les torrens s'échappent à grand bruit.
Mille langues de feu se croisent dans la nuit.
Mais le fleuve enflammé, plus bruyant que l'orage,
Se plonge dans la mer qui nourrissait sa rage :
La mer, en frémissant, le reçoit dans son sein.
O quel combat alors ébranle son bassin!
Le volcan à la mer vient rendre sa secousse,
Et heurte avec fracas les ondes qu'il repousse.
Ainsi, lorsque Vulcain, près de ces mêmes lieux,
Forge, aux flancs de l'Etna, des foudres pour les dieux,
Dans la mer frémissante il trempe le tonnerre,
Et des deux élémens renouvelle la guerre.
Cependant l'eau bouillonne, et d'immenses vapeurs
Enveloppent les cieux de leurs voiles trompeurs;
Et le soleil, qui sort de la mer enflammée,
Parmi les flots, rougis d'une ardente fumée,
De son disque agrandi montre les bords sanglans,
Et d'un œil effrayé voit ces gouffres brûlans.
Enfin, quand Amphitrite à pas lents se retire,
Le noir Typhon s'appaise et son courroux expire;
Et Vulcain fatigué meurt faute d'aliment.
Mais le monde alarmé te revoit rarement,
O Vésuve! ô fléau! qui, par de longs ravages,
Signales ton retour dans les fastes des âges;
Et des tours et des murs, en ton sein foudroyés,
Entretiens si long-temps les peuples effrayés!
Les peuples cependant près de toi se rallient,
A tes pieds embrasés les fleurs se multiplient;

Tu redoubles la vie et la fertilité !
Des conquêtes du feu, quand le temps irrité
Aura mêlé, pétri cette cendre féconde,
Sur un monde détruit va naître un nouveau monde.

Le C. Chênedolé.

LA STATUE RENVERSÉE,

APOLOGUE ORIENTAL.

Un monarque d'Asie, (on sait que ces climats
Ont été le berceau du pouvoir despotique)
Se promenant un jour sur la place publique,
Vit sa statue à terre, et brisée en éclats.
Saisi d'une crainte imprévue,
Le despote ombrageux pâlit à cette vue.
Il resta quelque temps immobile et muet ;
Puis, se livrant à sa colère :
Quel est l'audacieux, quel est le téméraire
Coupable d'un pareil forfait ?
Qu'il périsse aussitôt ! — Tyran, c'est le tonnerre,
Lui dit un sage à haute voix.
Tremble à ton tour ! les dieux, plus d'une fois,
En lançant la foudre sur terre,
De leur juste vengeance ont averti les rois.

Le C. Agniel.

VERS

Faits au nom de Madame la duchesse d'Aiguillon, *qui donnait un peloton de fil à* M. le duc de la Vauguyon, *partant pour l'ambassade de Rome.*

JADIS l'austère honneur et la noble franchise
Régnaient aux bords du Tibre et seuls donnaient la loi :
Vous partez bien muni de cette marchandise ;
Mais aujourd'hui dans Rome elle est de mince aloi.
Vous n'y verrez, seigneur, ni Caton ni Fabrice ;
Vous méritiez pourtant de traiter avec eux :
La politique et l'artifice
Sont les vertus de leurs neveux.
Dans le dédale tortueux
De votre oblique ministère
Un peloton vous est-il nécessaire ?
Non, sans doute ; votre œil subtil,
A travers ces détours vous guide :
N'importe, l'amitié timide
A tout hasard vous présente ce fil.
De ses chastes mains c'est l'ouvrage ;
Thésée en eût autant de celles de l'Amour :
Allez, preux chevalier, imitez son courage ;
Partez, et revenez un jour
Aussi fidèle ami qu'il fut amant volage.

LABLETERIE.

CLÉMENCE ET OGIER,

ROMANCE.

Au temps jadis, le valeureux Ogier,
De feu d'amour s'embrasa pour Clémence;
Vierge elle était, belle comme innocence;
Il était beau, jeune et preux chevalier.
Pourtant bonheur lui semblait impossible :
Clémence, hélas! ne montrait que rigueur,
Bien qu'en secret éprouvât même ardeur.
Pourquoi cacher qu'on porte un cœur sensible?

Au désespoir, de tourmens déchiré,
Il part, quêtant périlleuse aventure :
Trépas, dit-il, guérira ma blessure,
Trépas secourt amant désespéré.
Las! c'est en vain; signalant sa vaillance,
En maints combats, maints tournois fut vainqueur;
Mort ne vint pas; feu brûla dans son cœur.
Flamme d'amour ne meurt durant l'absence.

Quand ne vit plus tendre et fidèle amour,
Maudit bientôt vaine coquetterie
Clémence. Ai fait le malheur de ma vie,
S'écria-t-elle : est parti sans retour.
Lors, flétrissant ses attraits et ses charmes,
Frappa son sein, poussa cris et sanglots,

Jeta bien loin ornemens et joyaux :
A cœur flétri plus ne faut que des larmes.

Ainsi pleurait depuis deux ans entiers
Quand d'un tournois entendit la nouvelle.
Si doux ami vit encor, se dit-elle,
Ici viendra cueillir nouveaux lauriers.
Avant ce jour, allait mourant Clémence ;
N'avait souci d'attraits ni de beauté ;
Mais tout-à-coup reprit joie et santé.
Est baume sûr que baume d'espérance.

Arrive enfin du tournois l'heureux jour ;
Clémence prend habits de la misère,
Met sur son front toile rude et grossière,
Et sur la route attend fidèle amour.
Tremblait pauvrette, au loin portait sa vue ;
Heures marchaient trop lentes à son gré.
Si ne le vois, disait-elle, mourrai :
N'est pire mal qu'espérance déçue !

Rien ne voyait que nuit se déployer,
Et sous ses maux gémissait terrassée,
Lorsqu'à pas lents et visière baissée,
Sur palefroi vint enfin chevalier.
D'amour trahi sur lui portait emblême ;
Armure noire, écu noir, casque aussi :
Pourtant Clémence a connu doux ami.
Cœur amoureux bat près de ce qu'il aime.

Sitôt s'avance, et sous déguisement,
Bride saisit, demandant assistance :
Beau chevalier, secourez indigence.
Le veux, dit-il ; mais parlez un moment.
Connaissez-vous objet que ne sais peindre,
Tant est charmant? Clémence était son nom.
Ah ! l'aime encor, malgré dur abandon :
Premier amour peut-il jamais s'éteindre ?

Objet charmant, qu'avez su tant chérir,
Est mort, dit-elle, et depuis longue année....
—Est mort !.... eh bien ! course est donc terminée,
Reprit Ogier ; car aussi veux mourir.
En ces forêts vais achever ma vie ;
Prenez écu, glaive, armure, coursier ;
Dès ce moment je laisse vain laurier :
Plus ne faut gloire à qui n'a plus d'amie.

Ah ! vis encor, chevalier généreux,
S'écria-t-elle ; ah ! revois ta Clémence.
Las ! périssais depuis ta longue absence ;
Sans toi, beaux jours étaient jours malheureux...
Ciel ! reprit-il, c'est toi que viens d'entendre,
Clémence ? Adieu, noirs projets de douleur !
N'irai plus loin, ai retrouvé bonheur :
Quel autre bien qu'amour fidèle et tendre ?

Le C. J. Leroy.

LE COUCOU,

FABLE.

Un sansonnet de sa cage avait fui,
Et vers les champs volait d'une aile agile;
Un Coucou le rencontre, et l'apostrophe ainsi :
De nous autres oiseaux que dit-on à la ville?
Du rossignol y prise-t-on les chants?
—Très-fort.—De la fauvette?—On dit qu'elle est *gentille*,
Et l'on vante les soins qu'elle a pour sa famille.
—Et du merle? — Le merle a bien ses partisans;
On trouve qu'il siffle avec grace.
—Et de moi, que dit-on? — De toi? pas un seul mot;
Personne ne s'en embarrasse.
—De moi, rien! me dis-tu; me prend-on pour un sot?
De ces gens-là, vraiment, la bêtise est extrême :
De moi l'on ne dit rien; mais j'en parlerai, moi;
Et mes chants désormais seront pleins de moi-même.

Que de gens qui seraient ignorés comme lui
Si d'eux ils ne parlaient sans cesse!
L'impudence les sert, et souvent cette espèce,
En se louant beaucoup, séduit encore autrui.

L. C. J. L. Grenus.

UNE BERGÈRE

DES BORDS DU GARDON

A MADAME BONAPARTE.

IDYLLE A LA PAIX.

J'ÉTAIS sur les bords du Gardon,
Mon troupeau sommeillait sous un figuier sauvage,
Je fredonnais une tendre chanson;
J'aime à chanter sur ce rivage.
Mais soudain, flûtes et hautbois
Retentissent à mon oreille;
Aux sons du tambourin répondent mille voix;
Mon cœur s'agite et mon troupeau s'éveille.
J'accourais à ce bruit, lorsqu'un jeune berger
Me crie à travers le feuillage:
« Lise! la paix! la paix! son heureux messager
« Est enfin dans notre village. »
La paix! A ce doux nom, je reconnais la main
Qui fait ce présent à la terre;
Je songe ensuite à mon hymen
Toujours retardé par la guerre.
O toi! compagne du héros
Qui donne la paix à la France,
Vois le bonheur de nos hameaux,
Entends la voix de la reconnaissance.
Tu partages tout son destin,

Il fait jaillir sur toi les rayons de sa gloire :
Le jour où tu reçus sa main
Fut pour ton cœur un beau jour de victoire.
Il t'aime, on nous le dit ; sur les bords du Gardon,
Il n'est bruit parmi nous que de ce bon ménage.
Ménage ! Ah ! pour ce mot obtiendrai-je pardon ?
C'est là mon rustique langage.
Je voudrais dire un des traits de bonté
Dont chaque jour tu sèmes ta carrière :
Souris à ma naïveté ;
Je vais le raconter en style de bergère.

Un vieux pasteur n'avait plus de troupeau ;
On avait ravagé son plus beau pâturage ;
Il n'avait plus pour toit que l'abri du feuillage ;
Mais le ciel prend pitié du plus petit agneau.
Un jour, arrive à ma chaumière
Ce malheureux ; (Alexis est son nom)
Il venait consulter son ami, mon vieux père,
L'oracle de tout le canton.
— Dès demain, lui dit-il, je fais un grand voyage,
Je porte mes pas vers Paris.
— Vers Paris, Alexis ! Et qu'y faire, à votre âge ?
— Réclamer mon troupeau. Je veux, mes bons amis,
Visiter ce bruyant rivage ;
Je m'y sens entraîné par un heureux présage.
— Suivez ce doux pressentiment,
Lui dit mon père en l'embrassant.
Il part ; il voit les rives de la Seine ;
Il croit attendrir tous les cœurs ;

Il expose en vain ses malheurs,
On rit de sa franchise, on insulte à ses pleurs.
Un vieillard bienfaisant adoucit seul sa peine;
Il lui dit : « J'avais perdu
« Mes enfans et leur héritage :
« Je suis heureux, Fanny m'a tout rendu.
« Que mon bonheur du vôtre soit le gage ! »
A ce simple récit, il conçoit de l'espoir;
Il vole vers le Louvre, et demande à vous voir.
On le refuse, il se plaint, il s'obstine;
On le repousse, il se mutine :
Les gardes l'arrêtaient, lorsqu'il voit votre char
Venir vers lui d'une course légère.
Il vous fait en pleurant une tendre prière,
Et vous lui répondez par un tendre regard :
« — Pauvre vieillard! captif on vous emmène!
« Qu'avez-vous fait? parlez, séchez vos pleurs. »
« — Eh! j'ai voulu vous conter mes malheurs;
« C'est là mon crime; et la garde inhumaine... »
Vous souriez, et l'on brise sa chaîne.
Libre par vous, il vole à *Malmaison*. (1)
Près d'un ruisseau, sur un banc de gazon,
Il se repose, et reçoit audience;
Vous l'accueillez comme un homme des cham
Il vous dépeint ses droits, son innocence;
Il offre à votre cœur des tableaux bien touchans.
— Vous verrez vos agneaux bondir dans la prairie,
Bon Alexis; dites dans les hameaux :

(1) Maison de plaisance du premier Consul.

« Le Consul m'a rendu ma cabane chérie ;
« Il s'intéresse à nos troupeaux ;
« Il est l'ami des champs et de la bergerie. »
Le lendemain de ce beau jour,
Se consomma l'acte de bienfaisance.
Alexis est heureux ; il redit tour à tour
Et vos bienfaits, et sa reconnaissance.

LISE.

C'est ainsi qu'aux bords du Gardon
Une jeune et tendre bergère
Aux échos attendris répète votre nom.
Son offrande à la paix vous semblera légère ;
Mais que peut-elle offrir ? une simple chanson.

Le C. REBOUL-BERVILLE.

CONSEILS

D'UN BANQUIER A SON FILS.

Tu vas me succéder, mon cher fils ; or, écoute :
Dans la banque jamais tu ne prospéreras
Si de la probité tu ne suis point la route,
Si le plus pur honneur ne dirige tes pas.
Cependant si tu veux faire un jour banqueroute,
Fais-la considérable, ou ne t'en mêle pas.

Le C. GOBET.

LA CAMPAGNE ET LES VERS.

DANS un de ces loisirs qu'un Dieu daigna me faire,
Loisirs qu'à la richesse, aux grandeurs je préfère,
J'errais dans la campagne, un poète à la main :
Mon livre, et mille objets semés sur mon chemin,
M'offraient, comme à l'envi, ces images chéries,
Si propres à nourrir de tendres rêveries !
J'admirais par quel charme et quels accords touchans,
L'amour des vers s'allie avec l'amour des champs.
Attrait délicieux ! puissante sympathie !
Que je plains le mortel qui ne t'a point sentie !
Un doux instinct unit deux goûts si purs, si chers:
On tressaille à ces mots, la campagne et les vers.
Cette double pensée émeut, ravit, enflamme :
Dans ces nobles élans, besoins d'une belle ame,
Le poète a d'abord célébré l'Eternel :
Qui put mieux l'inspirer que l'aspect d'un beau ciel ?
Quels accents dut prêter à sa reconnaissance,
Ce chef-d'œuvre imposant de bonté, de puissance
Que l'univers étale à nos yeux enchantés !
La verve a moins d'essor au milieu des cités,
Où, rabaissé toujours vers de foibles images,
On marche environné de ses propres ouvrages;
Aux champs nous ne voyons, n'admirons en tout lieu
Que ceux de la nature, et les bienfaits d'un Dieu.
Là, plus religieux, l'homme est aussi plus tendre.

Si le premier accent que sa voix fit entendre
Fut un cantique, un hymne à la divinité;
Le second fut d'amour, et chanta la beauté.
La beauté, dans ton sein, peut-être a plus d'empire,
O campagne ! l'amour plus tendrement soupire:
Tout nous parle d'aimer en ton riant séjour;
Tout ce que l'on entend, semble un concert d'amour;
Et la vive nature à l'amant vrai, fidelle,
Inspire un abandon simple et touchant comme elle.
C'est là que vous naissez, douces affections,
Sentiments délicats, franches expressions:
L'ame, l'accent, les traits, tout, dans la solitude,
Des goûts purs, innocens, contracte l'habitude.
Mais en quels nobles tons y sauraient éclater
Et la lyre et la voix dignes de la chanter !
Voûte étoilée, éclat de la naissante aurore,
Soleil, astre des nuits plus inspirant encore,
Forêts, vallons, coteaux, verdure, aimables fleurs,
Riche variété de sites, de couleurs,
Toujours nouvelle; et vous, ame de ce grand monde,
Vents, dont le souffle agite et le feuillage et l'onde;
Bêlement des troupeaux dans la campagne errans,
Des ruisseaux doux murmure, ou fracas des torrens,
Echo, bruit des travaux et des danses rustiques,
D'oiseaux joyeux ramage ou chants mélancoliques,
Vous enflammez nos cœurs, et vous nous invitez,
Vous nous aidez vous-même à peindre vos beautés.
Quels lieux furent en vers plus riches, plus fertiles?
Les champs à Théocrite ont dicté ses idylles,
Ce modèle si rare et si bien imité;

Simples, agrestes même en leur naïveté,
Mais vivantes de verve et de traits énergiques:
Ils virent naitre aussi ces belles géorgiques,
Qu'au sexe aimable et tendre, avec tant de succès,
A fait connaître, aimer, apprendre en vers français,
Ce traducteur poète, et qu'on traduit lui-même.
Virgile! auteur divin, qu'on admire et qu'on aime,
Quel pur enthousiasme, et quels transports sacrés,
A ton génie heureux les champs ont inspirés!
O qui n'aime à te suivre en ton séjour champêtre,
Et mollement couché sous l'ombrage d'un hêtre
Avec toi ne répète : « Heureux l'agriculteur,
« Heureux s'il connaissait, s'il sentait son bonheur! »
Bords fleuris, beaux vallons où commença ma vie,
Vous la consacrer toute eût borné mon envie:
Au moins je la partage entre la ville et vous.
Je ne m'en défends pas, votre aspect m'est plus doux;
Mais pourrais-je oublier que c'est au sein des villes
Que j'appris à bénir les champêtres asiles?
Je vous trouvai plus beaux, décrits en si beaux vers;
Quand j'ai revu Paris, vous m'en êtes plus chers.
Là, doublement heureux, je sais avec délice,
Marier librement l'étude et l'exercice;
Et lorsque j'ai taillé mes jeunes arbrisseaux,
Arrosé mon parterre, élagué mes berceaux....
O si d'un seul regard tu daignais me sourire,
Dieu des vers! que j'aurais de plaisir à décrire
Les prés, les eaux, les bois, ces troupeaux, cet essaim,
Tout ce que la campagne enferme dans son sein.
Simple, et laissant bien loin bel esprit et manière,

J'aurais naïvement, comme le bon Vanière,
Dit les soins, les trésors sans cesse renaissans,
Ces nombreux animaux à l'homme obéissans,
Son vigilant gardien, ses compagnons d'ouvrage;
J'aurais voulu tout peindre; oui, j'eusse eu le courage
De nommer dans mes vers tous les fruits du verger,
Et jusqu'aux moindres dons du fécond potager:
Le naturel l'emporte, et brave un froid usage.
Sur-tout pour animer ce vaste paysage,
Je ne me serais point interdit la douceur
D'en présenter l'heureux, le digne possesseur.
La plus belle contrée est un désert sans l'homme.
Toi, qu'invoque mon cœur, si ma voix ne te nomme,
Vénérable vieillard, digne de l'âge d'or,
Au déclin de tes ans, joyeux, robuste encor,
Vrai sage, on t'aurait vu tel que je te contemple,
De la simplicité donnant à tous l'exemple,
Parcourant tes guérets, rappelant tes troupeaux,
Réglant tout d'un coup d'œil; et, les jours de repos,
De ton père à tes fils répétant les louanges,
Les instruisant dans l'art des moissons, des vendanges,
Béni dans ta famille, et par-tout respecté!..
En ce tableau vivant et plein de vérité,
On eût, j'ose le croire, appris à te connaître,
O campagne! et mon vers t'eût fait aimer, peut-être.
Et j'exprime ces vœux sans étude et sans art,
Tout plein de mon sujet, comme un franc campagnard,
Sans égoïsme, en moi je peins ce qui se passe;
Quand je dis *moi*, c'est vous: c'est tout autre à ma place.
Heureux, si l'on ne peut d'un trop timide accent

Célébrer ce qu'on voit, ni chanter ce qu'on sent,
D'applaudir en secret aux tableaux qu'en retrace
Maint poète charmant ! O trop aimable Horace !
On te suit, on te parle, on se croit à Tibur :
Car cet amour des champs si délicat, si pur,
En tes divers écrits tout l'annonce et l'inspire,
L'ode sublime ou tendre, et jusqu'à la satire.
Combien Virgile et toi vous fûtes lus, relus !
On a peine à comprendre, on ne se souvient plus
Que vous avez coûté tant de pleurs au collége.
Poète ingénieux, Ovide !... le dirai-je ?
Celui qui, dans ses bois, aux pieds d'un arbre assis,
En deux langues a lu *Philémon et Baucis*,
Admire du latin l'esprit, le sel attique,
La saillie, et sur-tout le luxe poétique :
Mais en français, que d'ame et de simplicité !
Quel naturel exquis, et quelle vérité !...
On diroit que des deux, l'ancien est La Fontaine.
C'est ainsi, bon Gessner, que s'épanche ta veine ;
Tes idylles, *Daphnis*, lus en des bois, des prés,
Frais, rians comme ceux qui les ont inspirés,
Font jouir à la fois du peintre et du modèle.
La tendre Deshoulière, à son instinct fidelle,
Ne voyait que ruisseaux, que moutons, que vergers ;
Et Racan sembla vivre au milieu des bergers.
Le sublime Thompson, philosophe et poète,
Nourrit son beau génie au sein de la retraite :
L'ami des champs, des vers, doit bénir les saisons,
Doit les bénir deux fois ; car il est deux Tompsons.
Sans marcher ton égal, digne au moins de ton maître

Saint-Lambert, tu t'es peint, sans y songer, peut-être;
Tes écrits, tes vertus retracent à nos cœurs
D'un patriarche heureux la vieillesse et les mœurs.
Combien d'illustres noms honorent la campagne !
Oui, c'est là qu'ont écrit Buffon, Rousseau, Montagne,
Vrais poètes par l'ame : oui, nous devons aux champs
La prose la plus tendre et les plus nobles chants.
Ceux même à qui la ville étoit si nécessaire,
Molière, et des rimeurs le critique sévère,
De leur siècle, à Paris, observant les travers,
Dans leurs jardins d'Auteuil allaient chercher des vers.
Ces profonds écrivains, ces poètes sublimes,
Amour sacré des champs, c'est toi qui les animes:
Le chantre d'*Ilion* peignit un vrai jardin;
Celui qui retraça les berceaux frais d'*Eden;*
Celui qui de pasteurs entourait Herminie;
Tous ceux qui dans leur ame ont puisé leur génie,
Vivaient dans la retraite ou de loin l'adoraient.
Quels regrets, quels adieux leurs muses soupiraient,
Si le triste devoir à leur paisible asile
Les arrachait, ou bien dès qu'au sein de la ville
Les arts et l'amitié les avaient rappelés !
Vous les entendez tous comme autant d'exilés,
Et se plaindre et gémir; l'un soupire et s'écrie :
« Dieux! quand te reverrai-je, ô campagne chérie!
« Heureux, dit l'autre, heureux qui, libre de tous soins,
« Cultive en paix son champ, et jouit sans témoins.
« O que j'aime à jamais les fleuves, les bocages !
Dit un autre. O vallée! ô fortuné rivage!
ui fixera mes pas sous vos ombrages frais? »

L'un regrette ses prés, et l'autre ses forêts:
Ils redemandent tous leur demeure champêtre.
Les vrais amis des champs se font tous reconnaître.
A ces longs souvenirs, à cet accent plaintif,
A ce je ne sais quoi, si tendre, si naïf!
Leur style en est plus doux, leur morale plus pure:
Ils semblent, en un mot, plus près de la nature.
Je n'ai peint qu'à demi de si touchants effets.
Si, de la solitude étalant les bienfaits,
Je disais les douceurs qu'on goûte à la campagne,
L'innocence, la paix qui toujours l'accompagne;
Si, chantant tour à tour ses jeux et ses travaux,
Je la montrais, versant un long oubli des maux,
Prompte à guérir de l'or cette soif importune,
Soulageant la douleur, consacrant l'infortune,
Calmant nos passions, tempérant nos desirs,
Et, comme à nos chagrins, fidelle à nos plaisirs,
Ne nous faisant goûter que de pures délices;
Enfin, n'en offrît-on que de simples esquisses,
On vous verrait du moins, si l'on avait des yeux,
Solitude chérie! « ô champs aimés des cieux! »
Vœu de tous les états, charme de tous les âges,
Nous rendre plus heureux, plus libres et plus sages.

Le C. Colin Harleville.

DISTIQUE.

Tous les hommes sont fous; et, pour ne pas en voir,
Il faudrait être seul et briser son miroir.

LES CHARMES DE LA NUIT.

AH ! combien la nuit a de charmes
Pour l'amant qui sait en jouir !
La pudeur a bien moins d'alarmes,
Quand la nuit voile le plaisir.
Pendant la nuit la jeune amante
Sans rougir nomme son vainqueur,
Et du desir qui la tourmente
Ose enfin soulager son cœur.

Les feux du jour fanent la rose,
Mais la nuit lui rend sa fraicheur.
De l'infortuné qui repose
La nuit écarte la douleur.
Le chant plaintif de Philomèle,
Pendant la nuit, est bien plus doux.
A l'épouse tendre et fidelle,
La nuit rend un volage époux.

Lorsque, terminant sa carrière,
Phœbus vole au sein de Thétis,
Portons nos tributs à Cythère,
C'est l'instant fixé par Cypris.
L'amour interdit la lumière
Aux jeux célébrés à sa cour;
Le bandeau qui ceint sa paupière
Nous dit assez qu'il craint le jour.

Le C. PASQUET.

L'ANCIENNE FIDÉLITÉ CONJUGALE.

De graves Écrivains nous disent que les Belles,
Et de constance, et de fidélité,
Au bon vieux temps étaient de vrais modèles;
Mais un trait qu'on m'a raconté,
Trait puisé dans une chronique
Officielle et véridique,
Dément un peu ces faiseurs de romans,
Qui nous peignent toujours les mœurs à contre-sens,
Et qui, nous assommant d'un fatras léthargique,
A la vertu, par un zèle empirique,
Dans les siècles passés vont chercher un appui,
Tandis qu'on était lors tel qu'on est aujourd'hui.
Or, voici donc mon histoire authentique:

Sous le règne d'Artus, Gauvain, vieux chevalier,
Monté sur un beau destrier,
Allait en cour, menant sa jeune épouse en croupe,
Accompagné de son vieil écuyer,
De deux valets, et d'un beau lévrier,
Qui précédait gaîment la troupe.
Il arriva qu'en chemin, par hasard,
Un autre chevalier, franc reitre, vrai housard,
D'un vaurien portant l'encolure,
Au demeurant, de brillante figure,

Forme d'Hercule, air romain, vif regard,
Au détour d'un bois solitaire,
Rencontra Gauvain sur le tard.
— L'ami, dit-il, branlant son cimeterre,
Cède ta belle avec ce lévrier,
Ou sur-le-champ je te fais prisonnier.
— Te les céder ! Eh ! quels sont tes droits, traître?
Cette belle est ma femme, et de ce lévrier
Je suis, il me semble, le maître.
— C'est à savoir si c'est ton bien ;
Car si ta belle veut me suivre,
Si je me fais suivre aussi par ton chien,
Ne sont-ils pas à moi? riposta le vaurien.
— A ces conditions, prends-les, je te les livre,
Dit Gauvain; mais aussi, s'ils ne te suivent pas,
Le chemin sera libre ? A l'instant, dit le reître.
L'accord ainsi conclu, la belle saute en bas ;
Chacun de son côté s'éloigne au petit pas ;
Et Gauvain, qui croyait son épouse connaître,
Vit qu'il n'avait pas su jusqu'alors la juger.
Elle suivit sans façon l'étranger,
Le lévrier suivit son maître.
Et voilà, comme au bon vieux temps,
La femme était fidelle à nos anciens parens.

Le C. Gobet.

L'ARBRE RENVERSÉ,

PIÈCE IMITÉE DE L'ESPAGNOL, DE *MELENDEZ*.

Roi du vallon, antique Peuplier,
Qu'est devenu l'honneur de ton feuillage?
Où sont tes verts rameaux jadis chargés d'ombrage?
Pourquoi n'entends-je plus frémir ton front altier,
Sous l'aile du zéphyr volage?
Tu naquis sur ces bords: ce paisible ruisseau
Qui baigne la rive voisine,
Du libre tribut de son eau
Nourrissait ta verdure, abreuvait ta racine;
Et bientôt dans les airs, où ton ombre domine,
Ta tête enorgueillie avait fui son berceau.
Prêt à bâtir son nid, l'industrieux oiseau
A ton branchage aimait à se suspendre;
Et quand l'Aurore, au visage riant,
De ses premiers rayons colorait l'orient,
A la voix de l'Amour, fidelles à se rendre,
Les filles du hameau, par mille chants légers,
Sous ton feuillage appelant leurs bergers,
De peur de les manquer, aimaient mieux les attendre.
Sous ton ombre discrète, et loin des yeux jaloux,
Les amants du canton se donnaient rendez-vous.
Si tu les vis souvent et gémir et se plaindre,
Quelquefois espérer, quelquefois aussi craindre

Muet témoin de leurs brûlans soupirs,
De tes voiles obscurs tu couvrais leurs plaisirs.
Le moissonneur brûlé, que le hâle importune,
Implorant à midi la fraicheur du sommeil,
Sous tes rameaux touffus, à l'abri du soleil,
Oubliait quelque temps sa pénible infortune,
Et retournait joyeux, courbé sur ses moissons,
Lier les gerbes d'or au milieu des chansons.
Le feu du ciel, hélas ! a frappé ta verdure:
Bientot le bûcheron, la cognée à la main,
Du tonnerre ennemi consommera l'injure.
Adieu ton diadême et ton front si hautain;
Adieu de tes rameaux l'agréable murmure;
Adieu, sur-tout, adieu ces chiffres enlacés,
Sur ton écorce en vain par les Amours tracés.
Encor quelques instans, et tu vas disparaître :
Tu meurs, et pour ne plus renaître ! . . .
Déjà gissent épars tes membres dispersés;
Hélas ! et de ta tête altière
L'orgueil humilié roule dans la poussière !
L'oiseau sur tes débris vole sans s'arrêter.
Les bergers, en passant, soigneux de t'éviter,
Ne viennent plus chanter sous ton ombrage.
La seule tourterelle, au funèbre ramage,
Veuve de sa compagne, aime, dans sa douleur,
A s'unir à ton deuil, en pleurant son veuvage.
De ses accens plaintifs la pieuse lenteur
Est prolongée au loin par l'écho du rivage.
Moi-même, en rappelant ton antique splendeur,
Un deuil silencieux vient attrister mon cœur;

Et j'entends de ton tronc une voix qui me crie :
« Tout périt, tout s'éteint ; qu'est-ce donc que la vie ? »

Le C. LALANNE.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN barbon, las du veuvage,
Avait tâté d'un second mariage.
Malgré les égards, l'amitié
Dont le comblait sa nouvelle moitié,
A la défunte il revenait sans cesse ;
Exaltait ses vertus et prônait sa tendresse ;
Se donnait le plaisir malin
De faire son panégyrique,
Murmurant contre le destin
De l'avoir séparé de cette épouse unique.
Mais sa femme qui, jusque là,
Avait eu pour l'entendre assez de patience,
Rompant tout-à-coup le silence :
A qui donc contez-vous cela ?
Qui mieux que moi connaissait votre Isaure ?
Eh ! monsieur, soit dit entre nous,
Je la regrette au moins autant que vous :
Ah ! plût au ciel qu'elle vécût encore !

Le C. PONSARDIN SIMON.

ÉLÉGIE.

DÉLIE, ah! ne crains point que je sois infidelle;
L'Amour et tes baisers sont garans de mes feux.
A mes yeux enchantés toi seule parais belle,
Puisses-tu désormais ne l'être qu'à mes yeux!
Déplais à mes rivaux, je serai plus tranquille.
En excitant l'envie, on détruit son bonheur.
Oh! combien j'aimerais, dans un secret asile,
A presser doucement mon cœur contre ton cœur!
Fuyons des yeux jaloux : qu'une grotte profonde
Soit le temple où l'Amour nous instruise à ses jeux:
Tu peux, dans un désert, me tenir lieu du monde,
J'y trouverais dans toi ma fortune et mes dieux.
Tu serais mon flambeau durant la nuit obscure;
Dans les chagrins, tu serais mon repos;
Je verrais, sous tes pas, s'embellir la nature,
Et les jours renaîtraient pour des plaisirs nouveaux.
Ah! que le ciel jaloux m'envoie une autre amie,
En vain il l'enverra; j'en atteste l'Amour!
C'est pour toi, près de toi, que je chéris le jour;
Délie est mon bonheur, ma richesse et ma vie!

Le C. TALAIRAT.

LA DOUBLE ERREUR,

FABLE.

Deux époux, dont le mariage
En moins de quatre jours avait été conclu,
(Comme, à Paris sur-tout, c'est maintenant l'usage)
Lorsque de se coucher le moment fut venu,
Se surprirent tous deux par un meuble inconnu
Que chacun, pour sa part, apportait en ménage.
« M'amour, dit le mari, rien ne sert désormais
« D'user entre nous d'artifice;
« Nous nous devons l'aveu de nos moindres secrets. »
Et le voilà, bientôt après,
Qui tire de sa bouche un ratelier factice.
« Mon cœur, dit la femme à son tour,
« Je compte trop sur votre amour
« Pour craindre désormais qu'un œil de moins l'altère. »
Et la dame aussitôt détache un œil de verre,
Ornement propre à faire illusion le jour,
Mais la nuit fort peu nécessaire.

Or, voyez quel mécompte ils avaient fait tous deux
En précipitant trop l'affaire!
Chacun, sans s'en douter, avait eu l'art de plaire,
L'un par ses belles dents, l'autre par ses beaux yeux.
Ne nous en moquons pas; tous les jours je vois faire
Des choix, en fait d'hymen, tout aussi hasardeux.

Par ma foi, l'Amour et son frère,
Disons vrai, sont d'étranges dieux.
Mais c'est sur-tout aux dons de l'ame,
Dons auxquels seuls je mets du prix,
Qu'en devenant mari, comme en devenant femme,
Par trop de confiance on risque d'être pris.
O combien j'ai vu de maris,
Qu'en vertus on avait cru riches,
Aux yeux d'un jeune objet, qui s'en était épris,
N'offrir, à cet égard, que des trésors postiches;
Et ce jeune objet, à son tour,
Désabuser l'Hymen des vœux faits à l'Amour!

Gardons-nous de jamais juger sur l'apparence,
De suivre aveuglément l'ardeur d'un premier feu,
De.... j'inviterais presque à ne pas mettre au jeu
Qu'on n'eût une entière assurance
De n'être point triché : mais, par tant de prudence,
Le monde finirait dans peu.

Le C. L. AUBERT.

A POMPÉE VALENTIN VASTEY,

Auteur d'un recueil de poésies singulières, *publiées sous ce* singulier *titre :* La CRUCHE d'Hippocrène, *ou* Mes Délassemens.

ABEILLES, à l'envi, t'ont chassé de leur ruche,
Petit FRELON; va mourir dans ta CRUCHE.

Le C. SYNTAXE.

LA NAISSANCE DE L'ARIOSTE,

FRAGMENT DU POÈME DE L'*IMAGINATION*.

De tableaux sérieux quelquefois rembrunie,
L'Imagination, pour égayer sa cour,
Permet aux Ris légers d'y paraître à leur tour.
Un jour que de l'ennui les vapeurs léthargiques
S'exhalaient d'un amas d'écrits soporifiques,
D'insipides sonnets, d'odes sans majesté,
De poèmes sans art, de chansons sans gaîté,
Pour bannir les langueurs de la mélancolie,
La déesse appela le Goût et la Folie,
Et leur dit d'enfanter un prodige nouveau.
L'Arioste naquit : autour de son berceau,
Tous ces légers esprits, sujets brillans des fées,
Sur un char de saphir, des plumes pour trophées,
Leurs cercles, leurs anneaux et leur baguette en main;
Au son de la guitare, au bruit du tambourin,
Accoururent en foule, et fêtant sa naissance,
De combats, de démons, bercèrent son enfance.
Un prisme pour hochet, sous mille aspects divers,
Et sous mille couleurs, lui montre l'univers.
Raison, gaîté, folie, en lui tout est extrême;
Il se rit de son art, du lecteur..... de lui-même,
Inspire un sentiment qu'il étouffe soudain,
D'un récit commencé rompt le fil dans sa main,

Le renoue aussitôt, part, s'élève, s'abaisse.
Ainsi d'un vol agile, essayant la souplesse,
Cent fois l'oiseau volage interrompt son essor,
S'élève, redescend, et se relève encor,
S'abat sur une fleur, se pose sur un chêne.
L'heureux lecteur se livre au charme qui l'entraîne,
Ce n'est plus qu'un enfant qui se plait aux récits
De géants, de combats, de fantômes, d'esprits,
Qui, dans le même instant, pleure, desire, tremble,
S'arrête, s'adoucit, pleure et rit tout ensemble.

Le C. DELILLE.

LA RESTITUTION,

TRIOLET.

ZULMÉ, je t'ai pris un baiser,
Mais je suis prêt à te le rendre.
Je ne veux pas m'en excuser;
Zulmé, je t'ai pris un baiser.
Quoique ce soit en mal user,
Un baiser est si doux à prendre!...
Zulmé, je t'ai pris un baiser,
Mais je suis prêt à te le rendre.

Le C. C. B. D. L.

LE SONGE.

A MESDAMES ***.

LOIN du tourbillon de la ville,
Loin des plaisirs et des amours,
Je ne comptais que de beaux jours
Au sein de mon champêtre asile;
Mais à peine de vos attraits
Ma retraite s'est embellie,
Adieu le repos de ma vie,
Adieu de la raison les fragiles projets.
Plus heureux désormais en devenant moins sage,
Préférant à ma liberté
Les charmes d'un doux esclavage,
J'allais offrir mon culte à la beauté;
Mais, sans égard pour ma prière,
Loin de moi, sur vos pas entraînant le plaisir,
Vous avez fui de ma chaumière,
Et je suis seul en proie à de trop vains desirs.
Plein d'un souvenir que j'adore,
Dans le sein du sommeil, j'ai cru vous voir encore.
Rêve délicieux, prestige tout-puissant!...
Je cesse de gémir sous un toit solitaire;
Mon asile aussitôt se change en monastère;
Vous, mesdames, au même instant,
Vous couvrez votre front de la guimpe et du voile
Vous devenez les nonnes du couvent,

A UNE JEUNE VOLAGE.

AIR : *Vaudeville de la fille en loterie.*

Tu me quittes dans tes quinze ans,
Jeune maîtresse que j'adore ;
Si pour aimer j'eus peu de temps,
Pour pleurer qu'il m'en reste encore !
A cet âge, on est sans détour ;
Mais tu cachais, belle Clémence,
Les ailes du perfide Amour
Sous les lisières de l'enfance.

Que faut-il pour fixer ton cœur ?
J'étais doux, complaisant, sincère ;
J'ai tout tenté pour ton bonheur,
Sans mieux parvenir à te plaire.
Reviens, Clémence ; dans ce jour,
Je t'offre, sans garder rancune,
L'échange du bandeau d'Amour
Contre celui de la Fortune.

Mais ne viens point dans tes vieux ans
Faire l'essai de ta puissance ;
L'ormeau ne reçoit qu'au printemps
Du lierre aimant la constance.
Quand l'amante est sur le retour,
Aucun de ses traits ne nous blesse,
Sous sa main la flèche d'Amour,
Se change en bâton de vieillesse.

Le C. HENRION.

FRAGMENT

DU IVe CHANT

DU POÈME DE LA NAVIGATION.

O TEMPS ! être inconnū ! dans ces sombres vestiges,
Dans ces débris noircis par la flamme et le deuil,
Où Rome, qui n'est plus, garde encor son orgueil;
Dans ces temples nouveaux qui couvrent ses rivages,
Mon esprit, entraîné par le torrent des âges,
Reconnaît vainement la trace de tes pas;
Je te vois, je te sens, et ne te conçois pas.
O Saturne ! ô destin ! divinité muette !
Quelle est de ton pouvoir la limite secrette ?
Oh! combien de débris ont semé ton chemin !
Que de peuples puissans sont tombés sous ta main !
Trop heureux si ta voix, consacrant leur mémoire,
Daigne encor séparer, par un instant de gloire,
De ces mortels si vains la tombe et le berceau !
Les empires, les arts et leur divin flambeau,
Météores d'un jour sur ce globe d'argile,
S'éclipsent, dépouillés de leur éclat fragile.
Tout périt, tout s'éteint, tout reconnaît la loi....
Que dis-je? tout périt : — Tout s'anime par toi.
A ton ordre éternel la nature asservie
Trouve au sein de la mort le germe de la vie;
L'homme, comme les fleurs, les bois, l'onde, l-

Par ton souffle fécond sans cesse reproduits,
Reparaît tour à tour sous des formes nouvelles.
Le feu de Prométhée est caché sous tes ailes;
Et lorsque, par lui seul, tout semble consumé,
Il épure et nourrit tout le monde animé.
Sur le monde moral ta suprême influence
Par de nouveaux bienfaits signale sa puissance;
L'ignorance, à ta voix, désarme sa fureur;
Tu guides la raison, tu détrônes l'erreur!
Dans ses lâches projets trompant la calomnie,
Aux yeux de l'univers tu venges le génie:
La vérité t'implore et marche sur tes pas;
Tu fais sortir le jour de la nuit du trépas.
En vain sur les tombeaux d'Auguste et d'Alexandre,
Tous les arts s'éteignaient, tu conservais leur cendre.
Tu préparais déjà des siècles plus brillans,
Et celui de *Léon* fermentait dans tes flancs.
Viens: cet âge fameux luit enfin sur la terre.
Sous un culte étranger, dans les feux de la guerre,
Bysance a vu périr son trône et ses autels.
Au nom d'un Dieu vainqueur, de féroces mortels,
Du croissant sur ses murs ont planté la bannière,
Et l'aigle des Césars rampe dans la poussière.
La Grèce est enchaînée à leurs pieds triomphans;
Veuve de son génie, elle voit ses enfans
Sur leur tombe muette oublier leurs ancêtres.
Le Pirée avili ne connait plus ses maitres.
Là, des Scythes grossiers profanent les remparts
Où Neptune et Minerve enfantèrent les arts.
Ici, de Romulus la ville infortunée,

Des Vandales, des Goths, conquête abandonnée,
Goûte enfin des tombeaux le repos effrayant.
Plus loin, le fanatisme asservit l'Orient;
Un Arabe stupide ose réduire en cendre
Les murs qu'enorgueillit le grand nom d'Alexandre.
Avec ces murs sacrés périssent à la fois
Les archives du temps, du génie et des lois.
La flamme a tout détruit; et dix siècles funèbres,
Sur ce globe ébranlé, roulant dans les ténèbres,
Semblent d'un poids immense étouffer à jamais
Le bonheur, les talens, l'industrie et la paix.
Ce fut alors, qu'errante aux bords de l'Italie,
Sans culte, sans autels, sur la terre avilie,
Pour dérober sa gloire à l'outrage des fers,
La fière Liberté s'exila sur les mers.
Neptune arma ses mains d'une rame pesante;
Elle fendit les flots; et Venise naissante
Recueillit avec elle, au sein de ses remparts,
Le naufrage sanglant du commerce et des arts.
Bientôt ce peuple obscur défia les tempêtes;
Aux bords de l'Illyrie il chercha des conquêtes;
La barque aux larges flancs se remplit de guerriers;
Le chaume des pêcheurs fut orné de lauriers;
Et des champs levantins les dépouilles fécondes,
Pour enrichir ses murs, traversèrent les ondes.
Rome, ne vante plus tes remparts glorieux,
Ni ces temples, bâtis pour tes divins aïeux,
Dont la masse a vaincu le temps et la victoire :
Un prodige plus grand, plus digne de mémoire,
Aux yeux de l'univers, que ton nom fit trembler,

S'élève pour l'instruire et pour le consoler.
Le commerce a dompté la nature rebelle;
Il peuple ces écueils déshérités par elle:
Venise les couronne, et, dans ses heureux ports,
L'Aurore et l'Occident confondent leurs trésors.
Entendez-vous mugir les vagues repoussées,
Tandis que, s'élevant sur les ondes pressées,
Les temples, les palais, dominent les vaisseaux?
En vain les flots, captifs sous ces ces nobles fardeaux,
Murmurent indignés des lois qu'on leur impose,
Sur leurs gouffres mouvans une ville repose,
Et je crois voir Venise et ses murs orgueilleux,
Sur l'abyme des mers suspendus par les dieux.

Le C. ESMENARD.

MORALITÉ.

IMITATION DE CATON.

UN homme est-il dans la prospérité,
Toujours de ses amis il voit croître le nombre;
Tombe-t-il dans l'adversité,
Il reste seul avec son ombre.

Le C. A. P.......D, de Lyon.

LA FAUSSETÉ,

CONTE.

DANS les temps si vantés, où le séjour céleste
Était peuplé de trois cents dieux,
Le plus doux passe-temps des habitans des cieux
Était le vol, l'adultère et l'inceste.
Dans ces jours fortunés d'innocence et de paix,
On bâtit des temples au Vice,
Et les hommes, dans leurs forfaits,
Avaient toujours des patrons pour complices.
Vous pensez que la Vérité,
Chez ces messieurs était fort incommode;
Aussi, par-tout la Fausseté
Était la déesse à la mode.
Mais le père des dieux, l'inexorable Temps,
Qui dévore tous ses enfans,
Lassé de leurs mauvais exemples,
Anéantit ce peuple de brigands,
Renversa leurs autels, dispersa leur encens,
Et laissa seulement subsister quelques temples,
De sa fureur antiques monumens.
Ainsi périt cette race immortelle.
On m'a dit cependant, je ne l'assure pas,
Que dans la chûte universelle
La Fausseté put seule échapper au trépas:
Quand elle vit le Temps s'avancer pas à pas,

Et lever l'arme meurtrière,
On dit qu'elle sut s'y soustraire
Par un beau compliment que ce dieu crut sincère,
Et fit tomber la faux de son terrible bras.
Mais elle abandonna la céleste contrée :
Seule elle s'ennuyait sous la voûte azurée,
Et vint se loger à Paris,
Qui fut pour elle un nouvel empyrée.
Chez les grands et chez les petits,
Chez les sots et les beaux esprits
Aussitôt elle fut admise :
A son accent, à son souris,
Chacun la prit pour la Franchise.
Ceux qui m'ont fait ce conte ont encore ajouté
Que, pour régner en sûreté
Sur les habitans de Lutèce,
La déesse quitta le nom de Fausseté,
Et se nomma la Politesse.

Le C. HOFFMAN.

LA RECONNAISSANCE.

SITIS de mes bienfaits est très-reconnaissant ;
Mais, si j'entends bien son langage,
Il ne dit pas, Je suis content ;
Il dit : Donnez encore, et donnez davantage.

Le C. DROBECQ.

DIALOGUE

ENTRE LA RIME ET LA RAISON.

LA RAISON.

Quel heureux sort, ma sœur, aujourd'hui nous rassemble?
On nous rencontre, hélas! si rarement ensemble!
Jadis, il m'en souvient, c'était bien différent:
Occupant toutes deux le même logement,
Ensemble nous vivions chez Boileau, chez Molière;
C'étaient là nos beaux jours. Maintenant, au contraire,
Si nous nous retrouvons encor quelques instans
Auprès de cinq à six de nos vrais partisans,
Sitôt que de chez eux nous sortons l'une et l'autre,
Je prends de mon côté, vous, vous prenez du vôtre;
Dieu sait alors, ma sœur, quand nous nous revoyons!

LA RIME.

Mais aussi, j'ai toujours tant d'occupations!
A toute heure, en tous lieux, on m'assiége, on m'obsède;
Aux importunités il faut bien que je cède;
Enfin, petits et grands, chacun court après moi.
Non, je ne puis, d'honneur, suffire à mon emploi;
Je n'éprouvai jamais de fatigue si grande:
Tant bien que mal, pourtant, il faut que je me rende
Chez nos auteurs du jour, chez mille beaux esprits,
Faisant couplets, quatrains et bouquets à Cloris,

Petits vers anodins, madrigaux à la glace;
Je m'y trouve, et, ma foi, j'y tiens fort bien ma place.

LA RAISON.

Tant mieux. Régnez-y seule, et je vous le permets;
Vous avez le champ libre, on ne m'y voit jamais.

LA RIME.

Hélas! ma chère sœur, qu'y feriez-vous? La mode
Vous en bannit; plusieurs vous croiraient incommode:
J'y suis, c'est bien assez; et moi-même, entre nous,
Je ne suis pas toujours exacte au rendez-vous.
Mais, ma sœur, à présent, que faites-vous?

LA RAISON.

J'ennuie.

LA RIME.

C'est votre faute aussi. Pourquoi m'avez-vous fuie?
Eh! que ne restiez-vous avec moi?

LA RAISON.

Votre humeur,
Vos contrariétés me déplaisaient, ma sœur.
Je n'y pouvais tenir; ici je le confesse:
Lorsque je disais blanc, vous disiez noir sans cesse.
Vous me quittiez pour rien trente fois en un jour;
Vous reveniez; et moi, me piquant à mon tour,
Je m'en allais. Enfin, lasse de cette vie,
Un matin je vous quitte, et me voilà partie.
Je m'exposai sans crainte à souffrir tous les maux:

Peut-on jamais trop cher acheter le repos?
Vous courûtes le monde en franche aventurière;
Moi, pour vous imiter, je me sentais trop fière :
Vous avez fait fortune avec quelques appas,
Mais, pour moi, je fus sage et ne réussis pas.

LA RIME.

On vous boude par-tout, par-tout je fais merveilles.
Avec un double son je frappe les oreilles;
Et l'on dit que l'oreille est le chemin du cœur.
On vous connaît si peu, que j'en ai vu, ma sœur,
Qui me prenaient pour vous. Jugez de la méprise!
Vous plaisez peu sans moi.

LA RAISON.

Sans moi, l'on vous méprise.

LA RIME.

Un peu plus de justice, et point tant de mépris,
Ma chère sœur; peut-être avons-nous notre prix.
Mais voyons nos défauts, faisons comme tant d'autres;
Vous me direz les miens, je vous dirai les vôtres.

LA RAISON.

J'y consens volontiers; parlez, j'écoute.

LA RIME.

Non;
C'est vous qui commencez, je ne vais qu'en second.
C'est l'usage.

LA RAISON.

Eh bien donc, je vais vous satisfaire;
Je parle sans aigreur, écoutez sans colère.
Dans les petits discours vous êtes assez bien,
Mais un peu monotone en un grave entretien.
On dit aussi (peut-être a-t-on voulu médire)
Que trop souvent, ma sœur, vous parlez sans rien dire;
Que vous rendez parfois, en vingt mots superflus,
Ce que moi je dirais en quatre, tout au plus.
Vos conversations, ajoute-t-on ensuite,
Ne sont, pour la plupart, malgré tout leur mérite,
Que de froids lieux-communs, bien vagues, bien diffus,
Si souvent ramenés, tant de fois rebattus,
Qu'au milieu de la phrase on devine le reste.
En propos, quelquefois, vous êtes un peu leste:
Vous hasardez beaucoup; et, dussiez-vous mentir,
La phrase est commencée, il faut bien la finir;
Il faut absolument, pour la rendre complète,
Placer à tout hasard votre injuste épithète:
Vous faites bien du mal, et sans vous en douter.

LA RIME.

Avez-vous dit, ma sœur? c'est à vous d'écouter.
Vous avez l'air sévère, et même un peu farouche;
Ce n'est que pour gronder que vous ouvrez la bouche;
Vous parlez séchement, avec austérité,
Et ce n'est pas ainsi que plaît la vérité.
Vous êtes prude, au moins: vos traits philosophiques
Sont fort beaux, mais peut-être un peu soporifiques.

Vous sermonnez très-bien ; mais, parleriez-vous d'or,
A quoi cela sert-il? entend-on quand on dort?
Allez, je m'y connais; croyez votre cadette :
Quelques instans de plus donnés à la toilette
Peuvent servir, ma sœur, vos plus chers intérêts:
Essayez d'adoucir quelques-uns de vos traits;
Songez que la beauté plaît bien moins que la grace,
Et souriez enfin sans faire la grimace.

LA RAISON.

Vos utiles conseils, ma sœur, seront suivis.

LA RIME.

Moi, je veux profiter un jour de vos avis,
Et ma reconnaissance...

LA RAISON.

Oh! comptez sur la mienne.

(Après un silence.)

Malgré tous vos défauts, il faut que j'en convienne,
Je vous aimais pourtant comme une tendre sœur.

LA RIME.

Ah! je vous chérissais aussi de tout mon cœur.

LA RAISON.

Je le dis sans détour, souvent je vous regrette :
Hélas! vous me serviez autrefois d'interprète.
Et l'on en retenait beaucoup mieux mes discours.

LA RIME.

Votre discernement m'était d'un grand secours!

LA RAISON.

Par vous, mon moindre mot, ma plus simple maxime
Passait de bouche en bouche, et paraissait sublime.

LA RIME.

Grace à la force enfin que chacun vous connaît,
On souffrait ma faiblesse, et l'on me pardonnait.

LA RAISON.

M'en croirez-vous, ma sœur? Oublions des vétilles.
Le trouble fit toujours le malheur des familles,
Et la bonne union fait leur prospérité.

LA RIME.

Si nous rétablissions notre communauté!
Si nous faisions dresser contrat en bonne forme!...

LA RAISON.

Votre avis est fort sage; aussi, je m'y conforme.

LA RIME.

Eh bien, suivez-moi donc, ma sœur; sans plus tarder,
Allons chercher quelqu'un qui nous puisse accorder.

Le C. MILLEVOYE.

UN PREMIER AMOUR,

ROMANCE.

L'HOMME, selon son caractère,
Cherche à varier ses destins :
Mille plaisirs sont sur la terre,
Mille fleurs sont dans nos jardins.
Plus d'une agréable folie
Vient nous séduire tour à tour ;
Mais il n'est rien, dans cette vie,
De plus doux qu'un premier amour.

Il est des amours de tout âge.
L'homme est inconstant et léger ;
Quel que soit le nœud qui l'engage,
Dès qu'il possède, il veut changer :
Une nouvelle fantaisie
Viendra l'occuper quelque jour ;
Mais que je le plains s'il oublie
L'objet de son premier amour !

L'autre soir, la beauté que j'aime,
Sous un berceau, dans un jardin,
Pour prix de ma tendresse extrême,
M'abandonna sa belle main.
Baiser une main qu'on adore
Est un grand plaisir ; mais, un jour,

Un regard m'en fit plus encore :
C'était à mon premier amour.

Hier, à l'heure où tout sommeille,
Cloris, lasse de refuser,
Sur sa bouche humide et vermeille
Me laissa cueillir un baiser.
Baiser la bouche qu'on adore
Est un grand plaisir; mais, un jour,
Une main m'en fit plus encore :
C'était à mon premier amour.

D'une beauté plus indulgente,
J'obtins, dans de plus doux momens,
Pour prix de ma flamme éloquente,
Ce tout desiré des amans.
Ce tout de celle qu'on adore
Est un grand plaisir; mais, un jour,
Un baiser m'en fit plus encore :
C'était à mon premier amour.

Comme un autre je fus volage,
Comme un autre je fus heureux;
Plus d'une a reçu mon hommage,
Pour plus d'une j'ai fait des vœux.
Ces souvenirs de ma jeunesse
Pourront s'effacer pour toujours;
Mais je veux, jusqu'en ma vieillesse,
Chanter mes premières amours.

Le C. HOFFMANN.

A L'AMIRAL
VILLARET-JOYEUSE,
LE JOUR DE SAINT THOMAS. (1)

CHACUN sait que votre patron,
Grand philosophe, quoiqu'apôtre,
N'humilia point sa raison
Devant ce qui confond la nôtre;
Quand on lui dit que du tombeau
L'homme-dieu, rappelant sa vie,
Avait, par un art tout nouveau,
Vaincu le trépas et l'envie,
Le saint, très-subtil raisonneur,
Doutant des succès de son maître,
Se montra froid comme un docteur,
Et têtu comme un géomètre.
Mais enfin quand le roi des cieux,
Pour dompter sa foi mutinée,
Non content d'éclairer ses yeux,
S'offrit à sa main étonnée,
Il crut. Ses sens furent frappés,
Et c'est assez, quoiqu'on en glose:
Combien de gens se sont trompés
En mettant le doigt sur la chose!

(1) Ces vers ont été faits pendant la traversée de l'armée française pour *Saint-Domingue.*

Or, d'après nos mœurs et nos goûts,
Ce grand exemple est fort commode ;
Et Saint Thomas devient chez nous
Le patron le plus à la mode.
Paris est plein de ces savans,
Qui doutent de tout par prudence,
De tout, hormis de leurs talens,
Dont ils ont seuls la connaissance.
Dites-leur qu'un mortel fameux
Rassemble sur l'onde perfide,
Et confie aux vents orageux,
La gloire et la beauté timide ;
Que, par ses ordres souverains,
Un vaisseau, l'orgueil de Neptune,
Va sur les bords américains
Porter la France et sa fortune ;
Que, dans ses flancs tumultueux,
Sont réunis, par le génie,
Un marin sage et vertueux
Qui de la liberté bannie
Partagea l'exil glorieux,
Ami des beaux arts et des graces,
D'esprit, de cœur, vraiment français,
Toujours égal dans ses disgraces,
Toujours plus grand que ses succès ;
Un chef qui, né pour la victoire,
En reçut le nom au berceau, (1)
Et qui n'a point borné sa gloire

(1) Victoire-Emmanuel Leclerc.

A mériter un nom si beau;
En qui le héros de la France,
Trouvant un frère pour l'honneur,
Pour les talens et la vaillance,
Choisit un frère pour son cœur;
Enfin une femme charmante,
Plus douce encor que ses attraits,
Dont la beauté noble et touchante
Réfléchit l'ame dans ses traits,
Et qui, d'une main empressée,
Caressant le front d'un guerrier,
Semble une rose balancée
Sur le feuillage d'un laurier:
Témoins d'un si rare assemblage,
Allez l'annoncer à Paris;
Je suis bien sûr qu'un froid souris,
Et quelques grains de persiflage,
De vos discours seront le prix.
Enflés de leur morgue sceptique,
J'entends d'ici nos esprits forts,
Assurer d'un ton dogmatique
Que la Seine, loin de ses bords,
N'a point vu ce prodige unique.
Que serait-ce si, persistant
A braver leurs doutes rebelles,
Vous disiez qu'un château flottant
Renferme des amis fidelles;
Que lorsque ces mâts voyageurs
Semblent défier les tempêtes,
N'ayant pas même quelques fleurs,

On ose y célébrer des fêtes ;
Et qu'enfin, malgré ce tableau,
Qui doit élever la pensée,
On fait sur ce même vaisseau
Des vers plus mauvais qu'au Lycée ?
Paris entier, n'en doutez pas,
Vous répondrait : C'est incroyable ;
Les disciples de Saint Thomas
Traiteraient nos récits de fables.
Mais il vous reste des moyens
De confondre leur vaine audace :
Nommez à ces fiers citoyens,
Les chefs dont vous suivez la trace ;
Ces noms que l'Europe connaît
De vos récits seront le gage,
Et, pour prouver le dernier fait,
Il ne faudra que mon ouvrage.

Le C. Esmenard.

A MADAME DE FLORIAN.

Que j'ai goûté le plaisir de l'entendre !
Que j'ai senti le danger de la voir !
Dans tous ses traits l'Amour mit son pouvoir,
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre.
Je suis venu trop tard pour y prétendre ;
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

Voltaire.

LE RAT BIBLIOTHÉCAIRE.

Qu'on dise, si l'on veut, que les rats sont des bêtes ;
Pour moi, mille raisons me les font estimer ;
Mille femmes d'esprit en logent dans leurs têtes,
 Et ce commerce est bien propre à former.
Timides commensaux, dont la plupart des hommes
 Font rarement assez de cas,
Ils n'en pensent pas moins, quoiqu'ils ne parlent pas ;
Différens en ce point de tous tant que nous sommes.
Je sais qu'ils ont du goût pour les arts libéraux,
Et que, dans maints greniers, ils trouvent des musées,
A l'usage des rats amateurs de tableaux.
 Ils tiennent aussi des lycées,
 Où plus d'un critique mordant
A plus d'un pauvre auteur donne des coups de dent.
 Plusieurs d'entr'eux, vrais petits gnomes,
S'exercent sous la terre au métier de mineurs ;
D'autres dans les donjons, rusés observateurs,
 Se donnent des airs d'astronomes.
Bref, ils ont, comme nous, des savans de tous rangs,
 Et, comme nous, parfois des ignorans.
Le monde entier voyait Grignot avec surprise ;
Tous les siens étaient fiers d'un aussi docte rat ;
Rats de ville ou des champs, ou de cave, ou d'église,
Pas un seul, dieu merci, qui ne le vénérât.
Tous en pélerinage arrivaient d'une lieue,

Pour baiser le bout de sa queue;
Et quiconque aurait vu comment, de tout pays,
Les petits rats venaient en foule à son école,
Aurait dit que c'était *Pio de la Mirandole*,
En fourrure gris de souris.
Toute sa classe est enthousiasmée,
Tous les professeurs sont jaloux;
C'est encore comme chez nous.
Mais qu'importe à la Renommée?
Son favori craint peu les envieux;
Et, quand ils seraient une armée,
Ne sont-ils pas à terre, et lui parmi les dieux?
C'est assez discourir, venons à notre affaire.
Ratapolis voulait un bibliothécaire,
Pour soigner un dépôt trop long-temps négligé.
Le rat qu'auparavant on en avait chargé,
Faute de savoir lire, avait eu son congé,
Chose que parmi nous souvent on devrait faire.
Notre docteur, nommé par acclamation,
Entre aussitôt en fonction;
Aux plus petits détails il porte un soin extrême,
Jusqu'aux moindres objets seront cotés, notés,
Et de sa patte étiquetés;
Car le docteur a pour systême
Qu'il faut tout voir, tout faire par soi-même.
Il rassemble d'abord les mémoires des rats,
Pour servir à quiconque écrira leurs histoires;
Et puis les manuscrits des chats,
Comme pièces contradictoires;
Il sauve, non sans peine, un gros tas de journaux,

Gardés dans le dessein d'allumer des fourneaux,
Et des ballots d'écrits que nos savans ignorent,
Et mille poèmes charmans,
Et cent mille jolis romans,
Que nous ne lisons point, mais que les rats dévorent,
Et les bons mots de Psicarpax
Et les satires d'Artarpax,
Et la morale de Rapax,
Et sur-tout le récit de ce fameux voyage,
Que jadis un rat en bas âge,
A l'exemple d'Hannon, entreprit le premier,
Lorsqu'il osa franchir l'Apennin, le Caucase,
Et prouver, trottinant du Tibre jusqu'au Phase,
Que les rats ont aussi leur petit *Tavernier.*
Mais en vain des héros on parle avec emphase,
Il leur faut un poète; et l'on ne peut nier
Que, sans Homère, Ulysse aurait perdu sa peine,
Comme le souriceau sans le bon La Fontaine.
An milieu de tant de trésors,
Que fit le bibliothécaire?
Il en fit des extraits; mais sa façon d'extraire
Nourrissait un peu moins son esprit que son corps,
Et ce grand amas de science
Passa dans l'estomac, non dans l'intelligence:
Or, savez-vous ce qu'il en arriva?
Il en creva.

Petits esprits, ce que je viens de dire,
C'est bien pour vous que je l'ai dit:
Messieurs, ce n'est pas tout de lire,
Il faut digérer ce qu'on lit.

LA VANITÉ HUMAINE.

Pour leurs méfaits, un Normand, un Gascon,
Condamnés à perdre la vie,
Furent ensemble extraits de la prison,
Pour aller en public mourir de compagnie;
Mais, avant de partir pour la cérémonie,
Lecture de leur jugement
Fut faite. On commença par celui du Normand.
Le tribunal le faisait pendre,
Parce que des archers venaient de le surprendre
Volant des clous avec effraction.
Ah! dit le Cadédis, fi! quelle abjection!
Comprometttré son existence
Pour dé vils clous! Vient son tour; sa sentence
Portait qu'il allait être, en présence de tous,
Hissé, comme ayant pris dans une diligence,
Pour cent mille écus de bijoux.
La lecture achevée, au Normand il adresse
Un regard dédaigneux, et lui dit: Pauvre espèce,
Tu l'entends! sont-é là des clous?

Le C. Gobet.

OSSIAN A BONAPARTE.

Jusqu'au palais des vents, où mon ombre tranquille,
Assise nuit et jour sur un trône mobile,
Voit flotter sous ses pieds tout le vaste univers
Comme un brouillard obscur, hôte errant des déserts,
Les cent Bardes gaulois, pleins d'une douce ivresse,
Ont fait monter leurs chants de paix et d'alégresse;
Terre auguste, salut! salut, guerriers fameux!
Quand la nuit, et non loin du torrent écumeux,
Dans les forêts d'Arven, sur ma harpe fidelle,
Je chantais les travaux d'une race immortelle;
Quand la voix du passé me racontait tout bas
Du siècle de Fingal les illustres combats,
Je disais : « La valeur a passé sur la terre,
« L'avenir, insensible à la voix de la guerre,
« Oubliant par degré jusqu'au nom des héros,
« Dormira dans un lâche et timide repos... »
Je le disais.... Des pleurs inondaient mon visage;
Et lorsque, de la vie achevant le voyage,
Ossian fut s'asseoir auprès de ses aïeux,
Sa douleur le suivit au palais nébuleux.
Mais, vains pressentimens! mensongères alarmes!
Mon ombre, réveillée au tumulte des armes,
Sur la Gaule affranchie a vu de toutes parts
La guerre et la victoire unir leurs étendarts.

Mes ancêtres, penchés au bord de leurs nuages,
D'un regard protecteur, à travers les orages,
Suivant les bataillons des braves triomphans,
A l'heure du triomphe ont cru voir leurs enfans.
Ils t'admiraient sur-tout, fils de la Renommée,
Héros libérateur d'une terre opprimée!
Toi, le chef des tribus de ce peuple guerrier,
Toujours grand et vainqueur sous la pourpre et l'acier.
Qu'à ta gloire en secret le barde était sensible,
Lorsque, devant tes pas et ta lance terrible,
Eperdu, s'enfuyait l'étranger orgueilleux,
Comme au sein des forêts, sur les rocs sourcilleux,
A l'aspect du chasseur, la biche épouvantée
S'enfuit, en bondissant, vers sa grotte écartée!
C'est moi, dans le péril, qui protégeais tes jours;
C'est moi qui te prêtais un utile secours,
Quand, sur les monts chargés de glaces éternelles,
Ouvrant à tes guerriers des routes infidelles,
Dans les airs étonnés tu suspendais leurs pas;
Mon souffle loin de toi dispersait les frimas.
Traversais-tu les flots, je planais sur ta tête:
Mon invisible bras écartait la tempête;
J'ordonnais au zéphyr d'aplanir ton chemin,
Et l'ouragan captif rugissait dans ma main.
Eh! qui, plus qu'Ossian, jaloux de te défendre,
Aurait dû te porter un intérêt plus tendre?
En toi seul revivaient ces héros révérés,
Instruits par mes leçons, par mes chants célébrés.
Comme eux, je te voyais, au matin de ton âge,
A l'humanité sainte allier le courage,

Ne verser qu'à regret le sang de l'ennemi;
Dans la gloire et l'honneur chaque jour affermi,
Confier au tombeau, de tes mains généreuses,
Du brave renversé les dépouilles heureuses,
Et, par-tout escorté des antiques vertus,
Offrir par-tout la paix aux peuples abattus.
Tel, aux jours belliqueux de la Calcédonie,
Dans les bois que remplit ma funèbre harmonie,
Brillait à son printemps, sous mes yeux paternels,
Cet Oscar, la terreur et l'amour des mortels.
Quand la soif des combats tourmentait sa jeunesse:
« Cher Orcar! lui disais-je, orgueil de ma vieillesse,
« Fais resplendir ta lance au-delà de nos monts;
« Mais fuis de tes aïeux l'exemple et les leçons;
« Sois, pour les oppresseurs, un ardent météore,
« Et, pour les opprimés, un rayon de l'aurore. »
O toi qui, dans mon cœur, vis à côté d'Oscar,
Chef du peuple, à ton tour écoute le vieillard.
Jusqu'au terme incertain de tes belles années,
La Gaule te remet ses grandes destinées;
De son bonheur futur c'est t'imposer la loi.
Quel ordre consolant! Regarde autour de toi:
La bataille homicide a fui de ces contrées;
Les mères des héros, si long-temps éplorées,
Dans leurs foyers, asile et de paix et d'amour,
Préparent pour leurs fils le banquet du retour.
Détache, il en est temps, détache cette épée,
Que la mort a conduite, et n'a jamais trompée;
Les Bardes chanteront ton repos glorieux.
Ecoute avec transport leurs chants mélodieux;

S'ils n'immortalisaient le brave qui succombe,
L'étranger, en sifflant, passerait sur sa tombe.
Mes hymnes quelquefois ont charmé tes instans :
De l'illustre *Fingal* les combats éclatans
Peut-être ont enflammé ta jeunesse guerrière...
Sans ma harpe et ma voix, qui connaîtrait mon père?

BON MOT DE VOLTAIRE.

D'UN traité sur l'ame des bêtes
L'auteur, avec éloge, était par-tout cité :
Au plus fameux de nos poètes
On présente un jour ce traité.
La lecture finie, il garde le silence,
Et rend l'ouvrage en souriant.
— Vous vous taisez ! Parlez-nous franchement;
Qu'en pensez-vous? — Ce que j'en pense!
Le voici : Cet auteur si fort préconisé
Séduit le lecteur par son style;
Mais, soit dit entre nous, je le crois peu versé
Dans l'histoire de sa famille.

Le C. AGNIEL.

LE ROI MALADE,

OU

LA CHEMISE DE L'HOMME HEUREUX,

CONTE.

Un roi dévot, peu fameux aujourd'hui,
Digérait mal, ne dormait qu'à la messe,
A son conseil, ou bien chez sa maitresse,
Et même encor ne dormait que d'ennui.
Voilà bientôt tout le peuple en alarmes,
Et vingt docteurs ont déjà disputé,
Examiné, consulté, discuté,
Pour prévenir un déluge de larmes,
Et rétablir la royale santé.
Ces médecins n'étaient pas des novices;
Mais nul auteur n'explique par écrit
Comment un roi, qui chante les offices,
Et, tous les jours, dine à quatre services,
Peut à la fin perdre un peu d'appétit.
La Faculté le jugeant incurable,
Un sage dit que, dans cet embarras,
Le roi devait avoir recours au diable.
C'est un docteur, dont je fais fort grand cas
Pour expliquer ce que je n'entends pas.
Donc un sorcier, à longue barbe grise,

Fut appelé; lequel lut dans les cieux
Que, pour guérir, il fallait sans remise,
Que d'un mortel parfaitement heureux
Sa majesté revêtît la chemise.
Où le trouver cet homme fortuné?
C'était le point. Le ministre étonné
Restait muet, et le prince en colère,
Autour de lui promenant de grands yeux,
Disait : « Allons, pour me tirer d'affaire,
« Indiquez-moi l'un de ces mille heureux,
« Que tous les jours vos édits me font faire. »
Plus sage enfin, il entendit raison:
Du sud au nord ses envoyés coururent,
Et, tour à tour, devant eux comparurent
Bien des heureux, peu dignes de ce nom.
Pas n'est besoin, sans doute, que je dise
Que maints essais furent infructueux,
Et que le roi ne s'en portait pas mieux,
Quoique souvent il changeât de chemise.
Riches et grands que l'on croit fortunés,
Amis des arts, du vin, de la retraite,
Jeunes et vieux, gens d'esprit, gens bornés,
Qu'à digérer nature a destinés,
Tous essayaient leur offrande indiscrète;
Félicité n'était jamais parfaite,
Même entre amans les plus passionnés;
Aux mieux lotis il manquait quelque chose;
Telle est du sort la rigoureuse loi,
Le plus heureux, quelle que fût sa dose,
Ne l'était guère, hélas! que comme un roi.

Fort mécontens de leur triste ambassade,
Les envoyés désespéraient enfin
De rétablir sa majesté malade,
Et de la cour ils prirent le chemin.
En approchant du terme du voyage,
Ils firent halte en certain cabaret,
Pour concerter tout ce que l'on dirait
Sur l'inutile et pénible message,
Et convenir de ce que l'on tairait.
Comme ils rêvaient entre quatre bouteilles,
Une chanson vint frapper leurs oreilles.
Près d'une fille au teint rouge, à l'œil vif,
Un gros garçon, le front couvert de hâle,
En déjeûnant d'un air expéditif,
Vous détonnait de la voix la plus mâle.
Des voyageurs il fixa les regards:
« Parbleu, dit l'un, si ce drôle allait être
« L'heureux mortel, sauveur de notre maître?...
« Et pourquoi pas? on voit de ces hasards.
« Considérez cette mine fleurie,
« Ces grands yeux noirs, pétillans de gaîté,
« Ces bras nerveux, cette jeune santé,
« Que nul chagrin n'altère, je parie;
« Observons bien. Voyez quel appétit!
« C'est un grand point. Remarquez, je vous prie,
« Qu'il parle peu, ne sait trop ce qu'il dit;
« D'où je conclus qu'il n'a pas tropd'esprit:
« Bon signe encore. Il sourit à sa belle,
« A bras dessus, bras dessous avec elle,
« Où va-t-il donc? Droit au grenier, ma foi.

« C'est lui, messieurs. Allons, vive le roi! »
Assez long-temps il leur fallut attendre;
Car la donzelle et son convive heureux
De leur grenier furent lents à descendre:
Ils ignoraient que l'on eût besoin d'eux.
A leur retour, d'un air de diplomate,
Le courtisan fait sa harangue, et flatte
Notre inconnu, qu'il nomme son ami.
« Vous devez être heureux? — Oui, dieu merci;
« J'ai de bons bras; Suzon est fort jolie;
« Du lendemain je ne prends nul souci;
« Desirer mieux serait une folie.
« Eh bien, mon cher, daignez, je vous *supplie*,
« Daignez nous rendre un grand service. — Moi!
« De tout mon cœur; mais à qui donc? — Au roi.
« — Vous vous moquez. — Non, monsieur, sur ma foi:
« Le roi vous aime, il connaît votre zèle.
« Quand vous saurez ce que sa majesté
« Veut obtenir d'un sujet si fidèle,
« Vous lui rendrez la vie et la santé. »
Cela disant, sans délai ni remise,
Sans lui laisser le temps de dire un mot,
Dans une chambre on l'entraîne aussitôt,
Et de mon gars, ébahi comme un sot,
Quatre mains font sauter la veste grise.
Mais, ô douleur! ô regrets! ô surprise!
A cet aspect, jugez qui fut penaud:
Cet homme heureux n'avait pas de chemise.

Le C. Daru.

LES DEUX PERDRIX,

FABLE.

Une jeune perdrix, qui ne se doutait guère
Qu'on eût à craindre sur la terre
Des milans, des chasseurs et des temps orageux,
Dans un léger sillon avait placé ses œufs.
Sa voisine, déjà trois ou quatre fois mère,
La blâme de son peu de soin.
A quoi pensez-vous, ma commère?
Cachez-moi ces œufs dans un coin
Où personne ne les déterre,
Où jusqu'en leur réduit l'eau ne pénètre pas;
Sans quoi, vous pouvez de ce pas
Aller prendre le deuil de la couvée entière.
L'autre de se moquer, et de traiter tout bas
Cette double peur de chimère.
Un orage survint, qui noya la moitié
Des pauvres œufs : c'était pitié
De voir l'eau, par sa violence,
Entraîner dans son cours cette douce espérance.
Le reste prospéra; mais, les petits éclos,
Un milan menaçant leur vie,
Voilà notre jeune étourdie
Qui s'agite, qui vole. Eh ! restez en repos,
Lui cria la voisine, auprès des siens blottie,
Tous accroupis en tas, l'œil vif et l'air dispos.

Autre vaine leçon : la jeune, à tire-d'aile,
Fuit avec ses petits, dispersés dans l'enclos,
Et va droit vers une tonnelle. (1)
Gare ! gare ! cria la vieille encor plus fort.
L'autre entend cette fois ; mais bientôt devant elle
Voit ses enfans subir l'esclavage ou la mort.
Tous ceux qui du milan ne furent pas la proie,
Plus malheureux, peut-être, au piége furent pris ;
Et la mère, à son tour, qui, perdant ses petits,
Perdait, hélas ! toute sa joie,
Ne put vivre âge de perdrix.

La vieillesse, à la longue, a tout vu, tout appris,
Et vaut bien que, du moins, la jeunesse la croie.

Le C. L. AUBERT.

A UN RICHE ÉGOÏSTE.

JAMAIS au malheureux tu ne fus accessible ;
Jouissons est ton mot, on répugne à l'ouïr :
Si le ciel t'eût doué d'une ame un peu sensible,
Tu te dirais : *Faisons jouir.*

Le C. GUICHARD.

---

(1) Espèce de grande nasse, dit *Buffon*, où sont poussées les perdrix par un homme déguisé à-peu-près en vache ; et, pour que l'illusion soit plus complète, tenant en sa main une de ces petites clochettes qu'on met au cou du bétail. (*Note de l'auteur.*)

VERS
A BONAPARTE,

Au moment où le Peuple français votait sur cette question : Napoléon Bonaparte sera-t-il consul à vie?

Toujours mon sexe adora les héros,
Au temps jadis il en fut l'ame;
Ces temps, hélas! étaient fort beaux,
C'était régner que d'être femme.
Mars lui-même encensait la reine de Paphos,
Et voyait s'enrôler l'Amour sous ses drapeaux.
Pourquoi n'avons-nous plus la gloire
De nous signaler à propos?
Et d'où vient qu'en ces jours de paix et de victoire
On nous condamne à l'indolent repos?
Pourquoi, sans nulle politesse,
Nous priver de l'honneur de donner notre voix
A celui qui causa la commune alégresse,
Qui nous créa de sages lois,
Et qui, jeune, égala, par de nobles exploits,
Les plus fiers conquérans de Rome et de la Grèce?
Vos plumes, à la vérité,
Sont lumineuses, éloquentes;
Elles sont mâles et savantes;
Vous parlez avec majesté
Dans vos tribunes imposantes;

Mais, messieurs, nous avons un instinct délicat,
Qui, pur et vrai, jamais ne nous égare;
Chez vous le sentiment est rare,
Et chez nous il domine, et règne sans éclat.
Dans notre choix, c'est le cœur qui nous guide;
Nous aimons, vous délibérez,
Nous sentons quand vous admirez;
A nos vœux, en un mot, c'est le ciel qui préside.
Lisez-vous l'Évangile, on y vante deux sœurs
Au fils de Dieu bien chères l'une et l'autre:
Toutes deux de l'amour connaissaient les douceurs,
Et nous les imitons, sans craindre les censeurs....
LA BONNE PART sera la nôtre.

Madame FANNY BEAUHARNAIS.

LEÇON

AUX PARASITES CALOMNIATEURS.

JE viens de dîner chez Lycas,
Disait un parasite, et jamais un repas
Ne fut mieux ordonné. Puis sa langue indiscrète,
Par des propos peu délicats,
Attaque Lycas, le maltraite.
Attends au moins, interrompit Arcas,
Que ta digestion soit faite.

Le C. GOBET.

ODE

SUR LA MELPOMÈNE DES FRANÇAIS.

C'EST trop, du sang d'Atride obstinés idolâtres,
Parer des demi-dieux de splendeur revêtus.
Les Grecs chantaient les Grecs : pourquoi, sur nos théâtres
N'imiter que leurs arts, et si peu leurs vertus?

Leurs muses consacraient l'honneur de la patrie;
Leurs aïeux revivaient en marbre de Paros :
Éternisons, comme eux, notre France chérie;
Disons aux temps futurs quels étaient nos héros.

De l'antique Lutèce interrogeons les fastes :
Athène est moins prodigue en sévères leçons;
Rome à la tragédie ouvrit des champs moins vastes,
Et nos noms illustrés sont pleins de nobles sons.

Astre qui fis fleurir les palmes de Racine,
N'as-tu pas d'un Auguste éclairé les succès?
Le Louvre eut ses Nérons, et le prudent Commine
Flattait, en pâlissant, un Tibère français.

Devant Achille armé tout se disperse et tombe :
Guesclin, qui l'eût dompté? Guesclin fut notre appui;
Toute une ville en deuil rend ses clefs sur sa tombe,
Et son nom formidable est vainqueur après lui.

O chaste Scipion! si ta jeune sagesse
De la beauté captive honora les malheurs,
La pudeur de Bayard, heureux vainqueur de Bresse,
Rougit du seul effroi de deux vierges en pleurs.

Henri fut un Trajan, et son ombre ravie
Entendit nos regrets expier son trépas.
Le cri, le cri sauveur qui te coûta la vie
T'égale à Décius, ô généreux d'Assas!

Mais quoi! des vieux tombeaux qui ranime la cendre?
O surprise! les morts se lèvent glorieux....
Revois-je les Cyrus, le divin Alexandre?....
Oui, ce sont de Martel les fils victorieux.

Les fidèles portraits des fondateurs suprêmes
Qui de ce vaste empire ont assis la grandeur,
Qui donnaient, partageaient, brisaient les diadêmes,
Pourraient-ils de la scène obscurcir la splendeur?

Que notre ame s'élève à leurs ames pareille!
Du fabuleux génie atteignons le niveau :
Les hommes sont des dieux agrandis par Corneille;
Atlas est un pygmée en un étroit cerveau.

Dérobons à la nuit où les Goths, les Hérules,
Dormiront à jamais oubliés sur nos bords,
Non Alcmène et son fils, mais nos propres Hercules:
Nous rendrons les vivans jaloux du prix des morts.

Si l'espoir de survivre à leur cendre glacée
Charme, en secret, le cœur des plus sages humains,
De nos pères fameux que l'image encensée
A qui chérit leur gloire enseigne leurs chemins.

Malheur à qui pourtant les suit à pas serviles!
Qui se fraie un sentier y laisse un souvenir :
L'imitateur se perd, et ses yeux mal habiles,
Fouillant trop le passé, lisent peu l'avenir.

Voltaire et Dubelloi prêtaient à nos ancêtres
Un faste rehaussé d'un honneur orgueilleux :
A l'aide du pinceau des Sophocles, nos maîtres,
Colorons de candeur le front de nos aïeux.

Loin d'eux ce lâche amour qui languit dans les larmes :
Exercés dès l'enfance aux durs travaux de Mars,
Leur valeur, d'une amante ennoblissant les charmes,
Sous l'éclat de l'airain brillait à ses regards.

Il est temps, ô Cécrops! que ton peuple se taise,
Il a trop combattu notre célébrité.
Qu'enfin prêtant son lustre à la Clio française,
Melpomène la montre à la postérité!

Saturne toujours fuit... ah! ses ailes fatales
Ont mis peuples et rois, et cités en débris.
Quelle race a conquis nos poudreuses annales?...
Comme on cherche Palmyre, elle cherche Paris.

La science, aux lueurs de sa lampe qui veille,
Recueille enfin nos vers, titres de vos exploits,
Vous dont le bruit fameux étonna notre oreille,
Princes et magistrats, appuis des saintes lois.

Qu'il renaisse immortel sur la scène tragique,
L'homme qui, de l'Europe ayant su triompher,
N'aura pas craint d'asseoir la liberté publique,
Et qui, nouveau César, aurait pu l'étouffer!

Ah! qui dompte l'orgueil d'avoir dompté le monde,
Sous des traits inconnus met sa gloire au grand jour:
Le trône est au-dessous des autels que lui fonde
La voix de tous les temps dont il sera l'amour.

Le C. Louis LEMERCIER.

VERS

A une jeune femme que l'auteur avait connu enfant, et qu'il venait d'embrasser.

JE vous aimai dès votre enfance,
Mais il est temps de fuir vos coups:
J'ai bien senti mon imprudence
En goûtant un plaisir si doux.
Mon cœur d'un seul baiser frissonne,
Et c'est trop tard qu'il s'apperçoit
Que c'est l'amitié qui le donne,
Que c'est l'amour qui le reçoit.

TRESSAN.

PÉNÉLOPE A ULYSSE,

IMITATION D'OVIDE.

Ulysse, toi dont rien n'annonce
Le retour à mon cœur surpris,
Cher époux! c'est moi qui t'écris;
Toi-même à Pénélope apporte la réponse.
Il est, après dix ans, sur la poudre étendu,
Cet Ilion haï des filles de la Grèce;
Mais a-t-il pu souffrir autant que la tendresse
De l'épouse qui t'a perdu.
Plût aux dieux que sur l'onde eût péri l'adultère,
Dont les feux ont souillé la cour de Ménélas!
Pleurante, et te cherchant trop vainement, hélas!
Je ne languirais point dans mon lit solitaire;
Je ne me plaindrais pas de la lenteur des jours;
Et, pour tromper des nuits la course encor plus lente,
Je ne déferais pas, d'une main défaillante,
L'ouvrage ingénieux que je refais toujours.
Combien j'ai tremblé pour ta vie!
L'amour craint tout; l'amour, me peignant ton trépas,
Te prêtait des dangers que tu ne courais pas.
Je voyais sur toi seul fondre toute l'Asie.
Je demandais sans cesse : Existe-t-il encor?
Je pâlissais au nom d'Hector!
Patrocle, qui d'Achille a revêtu les armes,
Tombait-il par Hector percé?

Par Hector, Antiloque était-il renversé?
Antiloque, Patrocle, augmentaient mes alarmes;
Je croyois voir Ulysse avec eux terrassé.
Enfin, dès que la renommée
M'apportait d'un revers la nouvelle semée,
Ce funeste récit redoublait ma frayeur,
Et chaque trait lancé venait frapper mon cœur.
Mais l'amour a veillé sur des jours que j'adore;
Les Troyens ne sont plus, et toi, tu vis encore!
Tous les Grecs de retour font fumer les autels;
Leur proie est déposée aux pieds des immortels;
Leurs filles aux dieux rendent graces
Pour un père sauvé qui, près des siens assis,
Tranquille, d'Ilion raconte les disgraces.
Les vieillards, les enfans, tremblans à ces récits,
Admirent en silence; et l'épouse, éperdue,
Aux lèvres d'un époux écoute suspendue.
Souvent sa main à leurs regards,
Sur la table de vin rougie,
Dessine ces combats donnés dans la Phrygie,
Et d'Ilion détruit rebâtit les remparts.
Là, coulait le Xanthe tranquille;
Le Sigée, en ces lieux, s'avançait dans les mers.
Là, le Palais des rois s'élevait dans les airs;
Là, combattait Ulysse, ici campait Achille;
Plus loin Hector sanglant, à son char enchaîné,
Effraya les chevaux dont il était traîné.
J'ai su tous ces détails célèbres,
D'un fils qui de Nestor les avait tous appris.
Il m'a conté Dolon par tes regards surpris,

Et Rhésus par ton bras frappé dans les ténèbres.
Mais comment, oubliant ton épouse et ton fils,
Osas-tu pénétrer le camp du roi de Thrace;
Et, d'un seul homme aidé, braver tant d'ennemis?
Jadis plus amoureux, Ulysse eut moins d'audace!
Dieux! combien ce récit m'a fait pâlir! mon cœur
Tremblait encor de crainte en te sachant vainqueur.
Mais que me sert, hélas! cet exploit qui t'honore,
Cet Ilion détruit par les Grecs et par toi,
Si tu fuis, cher époux, l'épouse qui t'adore,
Comme aux jours où ses murs te retenaient encore?
Renversé par les Grecs, il existe pour moi!
Déjà la moisson flotte à la place où fut Troie;
Le sol s'est engraissé du sang de ses héros;
Le soc, dont le vainqueur le déchire avec joie,
Brise leurs ossemens, qui dorment sans tombeaux.
Et l'herbe croît déjà sur ces remparts si beaux,
Sur ces palais pompeux dont Vulcain fit sa proie.
Tu triomphes enfin, et ne m'apportes pas
Les fruits sanglans de ta conquête;
Et j'ignore quel lieu me dérobe tes pas!
Dès que sur cette rive un étranger s'arrête,
Je l'interroge et n'apprends rien.
Je lui remets enfin ces mots pour te les rendre,
Si son vaisseau jamais peut rencontrer le tien;
Ces mots, où le cœur le plus tendre
Implore ta présence, au moins ton entretien.
J'écris souvent à Sparte, à Pylos, à Larisse:
Sur ces bords, m'a-t-on dit, tu n'es point descendu.
J'ai demandé par-tout Ulysse;

L'univers sur ton sort ne m'a rien répondu.
Imprudente! mes vœux hâtaient le sort de Troie,
Puisse-t-elle des Grecs braver encor les coups!
Ah! je saurais du moins où combat mon époux,
Je ne craindrais que Mars, et j'aurais cette joie
De ne pas gémir seule, et de voir d'autres cœurs,
Malheureux, comme moi, partager mes frayeurs.
J'ignore ce que je redoute,
Et je crains tout. Je crains que les dangers, offerts
Aux voyageurs tremblans sur la terre et les mers,
Ne te retardent dans ta route.
Mais peut-être, tandis que ce cœur plein d'effroi;
Cherche de ton retard les causes incertaines,
Tandis que je tremble pour toi,
Quelqu'amour te retient sur des rives lointaines!
Peut-être à cet objet dont tu portes les chaînes,
Contes-tu les défauts qui m'ont ravi ta foi;
Peut-être...je me trompe, Ulysse est plus fidèle.
De toutes les vertus Ulysse est le modèle;
Il ne saurait trahir un cœur tel que le mien.
Oui, je crois mériter les sentimens du tien:
Mon père, Icarius, lassé de ton silence,
Parlant toujours pour tes rivaux,
Me presse de voler à des liens nouveaux,
Et de quitter un lit, sacré dans ton absence.
Je rejette toujours une cruelle loi.
De plaire, de changer, je ne suis point jalouse;
Je fus à toi, jamais je ne serai qu'à toi,
Et Pénélope enfin veut mourir ton épouse.
Voilà ce que je dis à mon père alarmé;

Mes discours et mes pleurs l'ont enfin désarmé.
Mais, sortis des îles voisines,
Cent rivaux, de leurs feux, m'accablent chaque jour.
Amans usurpateurs, ils règnent dans ta cour.
Que dis-je? Antinoüs montant sur tes ruines,
Médonte, Polidor, tous ces lâches sujets,
Dont ta trop longue absence enhardit les projets,
Sèment dans tes états leurs fureurs intestines.
Irus, lui-même, Irus, qui, par le sort frappé,
Mendiait autrefois sa vie,
Aujourd'hui dépouillant son maître et sa patrie,
Fatigue les regards de son faste usurpé.
Ils veulent tous ma main et le sceptre d'Ithaque;
Nous ne sommes que trois dont le bras les défend,
Laërte, Pénélope, et ton fils Télémaque;
Mais que peut une femme, un vieillard, un enfant,
Un enfant, que déjà leur fureur environne,
Pour s'ouvrir les chemins des autels et du trône?
Hélas! aux dieux, mes seuls soutiens,
Je demande toujours qu'achevant sa carrière,
Ce fils, à notre heure dernière,
Ferme tes yeux, ferme les miens.
Eumée et Philetès, confidens de mes larmes,
Me prêtent, aux autels, le secours de leurs vœux:
Des prières, des pleurs, voilà nos seules armes!
Télémaque, s'il vit, deviendra valeureux
Sans doute; mais, dans son aurore,
Des secours de son père il a besoin encore,
Et moi, puis-je chasser des tyrans dangereux?
C'est en toi seul qu'Ithaque et ta famille espère.

Ulysse, reviens donc pour leur prêter ton bras;
Reviens; ton fils, brûlant de marcher sur tes pas,
Demande les leçons d'un père,
Dans l'art de la parole, et dans l'art des combats.
Sur le bord de la tombe, où l'attend le trépas,
Laërte veut ta main pour fermer sa paupière.
Pour moi, que tu quittas dans mes premiers beaux jours,
Si tu tardes, bientôt j'atteindrai la vieillesse,
Et je n'aurai de ma jeunesse
Que le cœur qui t'aima toujours.

Le C. Legouvé.

ÉPIGRAMME.

Maitre Purgand, célèbre apothicaire,
Auteur fécond de drames, de romans,
D'in-folio sur les médicamens,
Pour les mieux vendre, exprès s'est fait libraire.
Or vous allez, suivant leur juste prix,
Juger l'auteur et tout son catalogue;
Purgand, qui sait débiter de la drogue,
N'a jamais pu débiter ses écrits.

Le C. J. M. Noel.

COUPLETS

FAITS PAR L'AUTEUR PENDANT QU'IL ÉTAIT MALADE.

QUAND on a femme caressante,
Il est presque doux de souffrir;
Le mal cruel qui nous tourmente,
Ses soins le changent en plaisir.
A-t-il redoublé de furie?
Sa tendresse augmente à son tour;
Il n'est contre la maladie
Plus sûr remède que l'amour.

Pendant ces nuits où l'insomnie
Du jour prolonge les tourmens,
Ah! combien sa tendre industrie
Abrége la peine et le temps!
On lit dans les yeux de sa mie
Que douces nuits auront leur tour;
Il n'est contre la maladie
Plus sûr remède que l'amour.

Présenté par sa main chérie,
Le breuvage le plus affreux,
Est ce nectar, cette ambroisie,
Qu'on sert sur la table des dieux.
A longs traits on y boit la vie;
Le mal dompté fuit sans retour;

Il n'est contre la maladie
Plus sûr remède que l'amour.

Si la santé vous abandonne,
Préférez, pour guérir vos maux,
Mortels, femme sensible et bonne,
A Galien, à ses suppôts.
Malgré leur science infinie,
Nos docteurs errent chaque jour;
Il n'est contre la maladie
Plus sûr médecin que l'amour.

Le C. DEMORI.

A MADAME ***,

EN LUI ENVOYANT DES CHANSONS LANGUEDOCIENNES.

AUX lieux où je suis né tout respire l'amour,
Les cœurs sont faits pour la tendresse,
Et du besoin d'aimer, dans ce riant séjour,
Naît le besoin de chanter sa maîtresse.
Si ces bords fortunés vous possédaient un jour,
Vos yeux rendraient soudain les amans infidèles;
Ils seraient tous à vos genoux,
Et, renonçant aux charmes de leurs belles,
Ils ne voudraient aimer et ne chanter que vous.

Le C. CHAS.

LE PILOTE
ET LES MATELOTS,
FABLE.

Ce que je vais conter, et que je nomme fable,
Est pourtant une vérité;
Pour toucher aujourd'hui, c'est peu du vraisemblable;
Il faut de la réalité.

Sur un vaisseau chargé d'un nombreux équipage,
Commandait un pilote sage;
A tous ses matelots il ne prescrivait rien
Qu'avec douceur, et réfléchissait bien
Avant que de rien entreprendre.
Différent des autres marins,
Il avait le cœur droit, pieux, sensible et tendre,
Et les sentimens plus humains
Que d'un homme de mer on n'en devait attendre.
Mais un pilote, hélas ! doit-il être si doux?
Aux yeux des matelots cette extrême sagesse,
Etait ignorance ou faiblesse;
Cette funeste erreur fut la perte de tous.
Par lui désobéir, d'abord ils commencèrent;
Bientôt après le méprisèrent,
Et l'outragèrent.

Puis, comptant sur leur nombre et sur l'impunité,
Après l'avoir noirci d'un forfait inventé,
Ces scélérats l'assassinèrent.
Lui mort, les matelots, sans honte et sans regrets,
Chantèrent son trépas, en buvant à longs traits.
Pour jouir promptement des revenus du crime,
Chacun s'appropria les biens de la victime,
Et le droit du plus fort leur servant de raison,
Ils pillèrent la cargaison.
Tant que la mer fut calme, ils firent grande chère,
Buvant, jurant, sacrant, selon leur caractère,
Et du défunt dévorant les trésors,
Non sans frayeur, mais sans remords.
Le bonheur des méchans passe comme un nuage.
Le ciel devint obscur, l'Océan s'agita,
Et contre ces brigands Eole suscita
Le plus épouvantable orage.
Il fallait manœuvrer; mais, dans tout l'équipage,
Chacun se croit pilote, aucun ne veut servir;
Du gouvernail chacun court se saisir;
Jusqu'au mousse, chacun prétend régler l'ouvrage;
Tous veulent commander, et personne obéir.
Ils avaient force bras; mais n'ayant plus de tête,
Ils font tant et si mal, que le pauvre vaisseau,
Sans voiles et sans mâts, battu par la tempête,
Ouvert par-tout et faisant eau,
Sous l'abyme des mers va trouver son tombeau.

Le C. HOFFMAN.

A UNE DAME

Qui avait dit à l'auteur : Rimeur, écrivez donc en prose.

Ami de la sagesse et de la poésie,
J'ai, dit-on, l'esprit à l'envers,
Et de rimer j'ai la manie.
Que voulez-vous? belle Sophie;
Sur ce globe tournant chacun va de travers.
Pour prévenir l'accès de la mélancolie,
Vous lisez une comédie,
Vous fredonnez de jolis airs,
Vous faites, en riant, de la prose jolie;
Et moi, pour me venger des maux que j'ai soufferts
Sous le règne sanglant de l'horrible anarchie,
Qui, de son antre affreux, menaçant l'univers,
Tourmentait, déchirait, dévorait ma patrie,
J'écris contre les sots, les fous et les pervers,
Et je trace avec énergie
Des pensers nombreux et divers.
Est-ce talent? est-ce folie?
Toutes mes lignes sont des vers.
Du Parnasse, quittant la cime,
Je veux écrire en prose, et plaire à mes lecteurs;
Ma prose mesurée avec ma prose rime;
Et je ne suis, pour mon malheur,
Entre le bas et le sublime,
Ni poète, ni prosateur.

Jeune et belle Sophie, aussi douce que sage,
Laissez-moi me distraire et charmer mes douleurs;
Les trop faciles vers, dont je remplis ma page,
Sont de pardonnables erreurs;
Un vers faible n'est pas un crime.
Mais, si vous n'aimez point la rime,
Ne haïssez pas les rimeurs.
Sophie, au moins, doit son estime
A l'ami des beaux arts, des graces et des mœurs.

Le C. Drobecq.

AUMONE

PROPOSÉE A MM. DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — 1788.

O vous, messieurs les quarante jaseurs,
Vous, du bas Pinde impérieux despotes,
Vous, que l'argent transforme en beaux diseurs,
Vous, du ministre (1) aujourd'hui les faiseurs,
Autant que lui soyez donc patriotes.
C'est peu d'écrire en modernes Platons,
Amendez-vous, ô jetoniers gloutons!
Faites ensemble une œuvre expiatoire;
A l'indigent remettez vos jetons,
Et, s'il se peut, travaillez pour la gloire.

Le C. Lebrun.

---

(1) *Loménie de Brienne*, intrigant sans moyens, ministre sans capacité. (*Note de l'éditeur.*)

A MADAME DE GENLIS,

Attaquée dans ses ouvrages par des Écrivains satiriques.

Vous joignez la grace attrayante
Aux dons de l'esprit et du cœur;
Votre plume aimable et savante
Instruit et charme le lecteur.
Dans les jardins de la nature,
Docte abeille, fille du ciel,
Des sucs qu'un doux travail épure,
Vous ne composez que du miel :
Pouvez-vous de la guêpe impure,
Qui suce et distille le fiel,
Ne pas ressentir la blessure?
Le vice, en ce siècle fêté,
Audacieux à tout enfreindre,
Des traits de la méchanceté
Est le seul qui n'ait rien à craindre;
Ou du moins l'humble obscurité,
Qui dans soi se tient renfermée,
Et qui cède à la vanité
Une éphémère renommée.
 Pour échapper aux traits mordans
D'une satire méprisable,
Il faut, profanant vos talens,
Que vous cessiez d'être louable;

Que vous flétrissiez les vertus
Que tout satirique déteste,
Et que d'un apôtre céleste
L'esprit ne vous inspire plus.
Mais comme ce honteux scandale
Ne peut dégrader vos écrits,
Vous n'aurez jamais pour amis
Les ennemis de la morale.
Ce Consul si cher aux Français,
Qui surpassa leur espérance,
Et dans la guerre et par la paix,
Bonaparte, dont la prudence
Donne à l'Europe le repos,
Cessera d'être de la France
Et le génie et le héros,
Plutôt que le méchant, qu'irrite
Votre esprit admiré de tous,
Se réconcilie avec vous,
Et pardonne à votre mérite.

Le C. DESAINTANGE.

SUR BOILEAU-DESPRÉAUX.

Pourquoi dans le grand Despréaux
Admire-t-on jusqu'au moindre hémistiche ?
C'est que l'on ne croit pas qu'un diamant soit faux
Quand on le voit au doigt d'un riche.

Le C. GOBET.

FRAGMENT

DU POÈME DE L'*IMAGINATION*.

JAMAIS législateur (1), par des traits si puissans,
Ne frappa la pensée et n'ébranla les sens :
Pour monarque à son peuple il donne un Dieu suprême,
Ce Dieu le récompense et le punit lui-même.
Dans les flots suspendus Dieu lui fraie un chemin.
Ce Dieu, dans les déserts le conduit par la main.
Nourri par un prodige, instruit par des oracles,
Il ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Reçoivent-ils la loi du Dieu de l'univers?
C'est au bruit de la foudre, aux lueurs des éclairs.
Aussi cette loi sainte, avec terreur suivie,
Saisit tous leurs pensers, soumet toute leur vie,
Les accompagne aux champs, aux combats, aux festins;
Elle règle leurs mets, elle ordonne leurs bains,
Les suit dans leurs foyers, leur parle dans le temple;
Sur les tables d'airain sans cesse il la contemple.
Chez quelles nations, dans quels temps, en quel lieu,
Un culte plus auguste a-t-il honoré Dieu?
Les candelabres d'or, les pierres précieuses,
Des lévites en chœur les voix mélodieuses,
Les parfums, les métaux, les arts les plus vantés,
Tout rehaussait l'éclat de ces solennités.

(1) Moïse.

Mont sacré de Sion, redis-moi quels cantiques,
Quels hymmes résonnaient sous tes palmiers antiques!
L'Esprit divin lui-même y répandait son feu,
Par-tout la voix, la main et le regard d'un Dieu.
Ainsi, marqués dès-lors d'un sceau que rien n'altère,
Ils en ont conservé l'éternel caractère,
A travers tant d'états, d'âges, de lieux divers,
Tout seuls avec leur loi, parcourant l'univers,
Seuls ils ont demeuré sur sa base profonde,
Comme ces vieux rochers contemporains du monde.

Le C. Delille.

L'AGONIE DE L'AGIOTEUR.

Un vieil agioteur étant à l'agonie,
On fit à son chevet venir un confesseur.
« Allons, mon fils, avant de sortir de la vie,
« Courage, ouvrez-moi votre cœur ;
« Dites tout, point de fausse honte,
« Et rendez sévèrement compte
« De vos actions. » A ces mots
De *compte*, d'*actions*, le mourant dit : « Mon père,
« Je vous les prends, et je risque l'affaire
« A quatre-vingt pour cent de perte ; c'est le taux. »

Le C. Gobet.

AUX VOLEURS

Qui ont forcé mon secrétaire, et qui en ont enlevé l'argent, en totalité.

Comme anteur et comme rentier,
De vous, certes, Messieurs, je n'avais crainte aucune ;
Et voilà, grace à vous, qu'où je mets ma pécune
Il ne reste pas un denier.
Avez-vous cru qu'à mon métier
On pût jamais faire fortune?
Avant qu'au triste tiers mon avoir fût réduit,
A la longue, il est vrai, je m'en étais fait une
Qui me donnait ce qu'on dit qui suffit
Aux habitans des rives d'Hippocrène,
Le nécessaire. Hélas! c'était le fruit
De cinquante ans d'efforts, de travail et de peine,
Et, pour me l'arracher, vous forcez mon réduit!

Tant de gens, dans un temps aux scélérats prospère,
S'étant su procurer et richesse et crédit,
Ont bien plus que *le nécessaire!*
Ceux-là d'être volés ne se plaindraient pas tant :
Tous, depuis le dix-huit brumaire,
Ont, d'un esprit docile et d'un cœur repentant,
Des restitutions à faire.

Le C. L. Aubert

A L'ÉCRIVAIN ANONYME

Qui a eu la bonté de m'adresser les vers suivans sur le vol que l'on m'a fait.

PAUVRE rentier, riche poète,
De ton voleur tu te ris à bon droit :
Voler ton or ! le mal-adroit ! . . .
Des trésors d'Apollon voulant moisson complète,
S'il eût pillé tes vers, sa fortune était faite.

RÉPONSE.

SI mon voleur avait été
De ceux qu'on nomme plagiaires,
Il aurait, me dis-tu, bien mieux fait ses affaires ;
Je n'en crois rien, en vérité.
Songe, Écrivain flatteur, dont la muse légère
Caresse ici ma vanité,
Que je suis septuagénaire :
A cet âge, à moins d'être un second *Saint-Aulaire*,
Sur le riant coteau, par neuf sœurs habité,
Il n'est plus de fortune à faire.

LE MÊME.

ÉPITRE

A MADAME **,

LE LENDEMAIN DE SA FÊTE.

GRAND monde, grand bruit, grand fracas,
Grand dîner à triple service,
Couplets bien longs, souvent bien plats,
Beau concert, qu'on n'écoute pas,
Bal où plus d'un danseur novice
Ne sait que faire de ses bras,
Force bouquets, feu d'artifice,
Moins de gaité que d'embarras,
De nos fêtes, dont on est las,
En peu de mots voilà l'esquisse.
Je leur préfère, avec raison,
Le réduit demi-solitaire
Où l'amitié vient, sans façon,
D'une humble fleur de la saison
Présenter l'hommage sincère;
Et, sans se perdre en complimens,
En rébus, en phrases exquises,
En acrostiches, en devises,
S'exprime comme au bon vieux temps;
Laisse à nos penseurs de vingt ans
Le ton guindé de la sottise,
Et de ses vœux, de ses sermens,
Sait du moins donner pour garans

La bonhommie et la franchise.
C'est ce qu'hier j'ai vu chez vous.
Que d'une image si touchante
Le souvenir me semble doux!
De bons parens, un bon époux,
Simples propos, grace décente,
Esprit sans fiel, joie innocente,
Deux enfans, tels que de Cypris
On nous peint l'enfant adorable,
Venant d'eux-mêmes dire à table
Trois mots qu'ils n'avaient point appris;
Où trouver rien de plus aimable?
Moquez-vous du qu'en dira-t-on :
Quelles que soient les mœurs vulgaires,
Ne changez rien à votre ton,
Et gardez toujours vos manières.
L'estimable simplicité
A ses douceurs, ses avantages;
Les amis de l'obscurité
Sont, à mon avis, les vrais sages.
Qu'est-ce, hélas! que ces gens brillans
Que l'on cite et que l'on envie?
Pour eux, fertile en agrémens,
Chaque jour ce monde varie;
Le préjugé les déifie :
Au fond du cœur, sont-ils contens?
Non, non; l'éclat les importune.
Au sein même des voluptés,
De la Fortune enfans gâtés,
Ils se plaignent de la Fortune;

Je le crois : dans leurs jeux bruyans
Peuvent-ils de la confiance
Goûter les doux épanchemens,
Et se plaire aux heureux tourmens
Que nous cause un moment d'absence?
Réduits sans cesse à s'enivrer
D'une jouissance factice,
Ils sont condamnés au supplice
De n'avoir rien à desirer.
  Mais d'une robe doctorale
J'ose affubler mon Apollon,
Et rimer, en grave sermon,
Les lieux-communs de la morale.
Ah ! revenons à la gaîté
Qui d'ordinaire nous inspire.
Loin de plaindre l'humanité,
Regardons-la du beau côté,
Et nous concevrons qu'on l'admire.
Par exemple, quel changement
Dans nos mœurs, dans nos caractères !
Malheur à qui, dans ce moment,
Nierait que les hommes sont frères !
Ne sont-ils pas tous généreux,
Bons, sensibles, affectueux?
Plus de haine, de médisance ;
On sait ce qu'on doit au prochain,
Et l'on est rempli d'indulgence
Pour les défauts de son voisin.
L'intérêt sordide, usuraire,
Dévorait jadis notre bien ;

Aujourd'hui, c'est tout le contraire ;
Nous trouvons de l'argent pour rien.
Aux intrigues, à la cabale,
Nul ne veut devoir un succès ;
Et ce serait un vrai scandale
Que la nouvelle d'un procès.
Pour les emplois considérables
Qui voyons-nous se présenter?
Les hommes les plus respectables,
Tous bien vertueux, bien capables :
Sur ce point l'on peut consulter
La triple liste des *Notables.*
Dans nos modes, quel goût décent!
A travers une gaze fine
L'œil voudrait percer vainement,
Et l'on en voit, assurément,
Beaucoup moins que l'on n'en devine.
Et l'hymen, comme il est heureux !
Tendre image des tourterelles,
Tous les maris sont amoureux,
Toutes les femmes sont fidelles.
La faveur d'une chaste loi
Du changement offre l'amorce,
Eh bien ! chacun garde sa foi ;
On ne cite pas un divorce.
C'est bien touchant ! Et les auteurs,
Dira-t-on qu'ils se font la guerre?
Les journaux sont-ils détracteurs ?
Pour un pamphlet atrabilaire
Trouverait-on un imprimeur,

Trouverait-on un seul libraire,
Et sur-tout un seul acheteur?
J'en appelle à l'expérience;
Oui, vraiment, tout est pour le mieux,
Et je soutiens, moi, que la France
Est un pays délicieux.
A ce mot vous n'osez sourire,
Vous, pour qui ces vers sont tracés;
Vos jolis yeux se sont baissés :
Excusez un malin délire.
Le geure humain a, de tout temps,
Prêté le flanc à la satire;
On pourra dire dans cent ans
Tout ce qu'aujourd'hui j'ai pu dire :
J'en ai grand peur. En attendant,
Si nous vous prenions pour modèle,
De ce monde que l'on querelle
On ferait un portrait charmant,
Et le portrait serait fidèle.

Le C. VIGÉE.

TRADUCTION

D'UN QUATRAIN LATIN.

JE suis aimé de la belle Glycère,
A me nommer son fils elle met son bonheur;
Ne va donc pas tourner contre moi ta fureur,
Amour! daigne épargner ton frère.

Le C. FÉLIX

LE SONGE DES DEUX BERGERS,

FABLE.

Au beau milieu d'un champ que le soleil brûlait,
L'autre jour, en sursaut, deux bergers s'éveillèrent,
Et tous deux ils se racontèrent
Le songe qui les agitait.
Quelle frayeur! dit l'un; dans une nuit profonde
J'ai cru voguer sur le vaste océan,
Quand, tout-à-coup, un terrible ouragan
M'a fait aller dormir jusques au fond de l'onde.
Et moi, répondit l'autre, armé comme un soldat,
Je crus aller, j'allais, tout tremblant, à la guerre;
Mais un coup de mousquet m'a fait mordre la terre
Dans le premier feu du combat.
Licas les écoutait, passant par aventure:
Mes amis, leur dit-il, vos rêves sont fort beaux;
Mais si vous ne songiez qu'aux paisibles travaux
Que vous a prescrits la nature,
Vous ne rêveriez que troupeau,
Que moutons, chiens et pâturages,
Et les combats ni les naufrages
Ne troubleraient votre repos.

Le C. Hoffmann.

LA FIÈVRE,

CHANSON.

PAR combien de maux différens
Le Sort troubla notre existence!
Hommes, femmes, vieillards, enfans,
Tous ont leurs chagrins, leur souffrance:
Mais dans ces maux il en est un
Dont l'étendue est infinie;
Toujours la fièvre, de chacun
Fut la secrète maladie.

La fièvre de l'ambition
Des grands précipite la chûte;
Nous savons tous que le poltron
A la fièvre à chaque minute.
Le libertin qui prend l'essor
N'a-t-il pas la fièvre du vice?
Ce qui donne la soif de l'or,
C'est la fièvre de l'avarice.

Ah! qu'il est beau, pour un grand cœur,
D'avoir la fièvre de la gloire!
C'est par sa fièvre qu'un auteur
S'inscrit au temple de mémoire.
On voit peu d'hommes, ici-bas,
Avoir la fièvre du génie;

Mais on en voit beaucoup, hélas !
Avoir la fièvre de l'envie.

Pour les femmes, il est encor
Des fièvres de maints caractères;
Quelquefois fièvres à transport,
Plus souvent fièvres *éphémères.*
On soigne avec empressement
Celles que le printemps leur donne;
Mais on s'amuse rarement
A traiter leurs fièvres d'automne.

Suivant l'âge, l'esprit, le cœur,
La maladie est dangereuse;
La vieille a la fièvre d'humeur,
La jeune la *contagieuse.*
La *bénigne* est pour l'ame en paix,
Pour l'ame jalouse l'*aiguë;*
Coquette, on a celle d'*accès*,
Sensible, on a la *continue.*

Il est un autre mal, enfin,
Qui jamais ne va sans délire,
Fièvre qu'on veut guérir en vain,
Fièvre d'amour, c'est assez dire:
Mais, après maint redoublement,
Heureux, dans l'hiver de la vie,
Qui conserve un ressentiment
De cette *douce maladie!*

Madame PIPELET.

CANTIQUE

SUR LE RETOUR DE LA RELIGION ET DE LA PAIX, EN 1802.

TANT que j'habiterai le séjour des vivans,
Ma voix répétera : Gloire au Dieu que j'adore!
Il console mon ame au déclin de mes ans,
D'un siécle fortuné j'ai vu naître l'aurore.

J'ai vu le saint légat du Pontife romain,
Rétablissant les droits d'une église immortelle,
Accomplir dans nos murs cet oracle divin :
« Les portes de l'enfer ne pourront rien contre elle. »

J'ai vu le temple orné comme en ses plus beaux jours,
Et le peuple, abjurant des erreurs passagères,
A la voix de l'airain sonnant du haut des tours,
Revenir aux autels consacrés par ses pères.

J'ai vu nos guerriers même et leur chef glorieux,
Proclamant du vrai Dieu l'universel empire,
Mêler avec respect leurs chants victorieux
Aux cantiques sacrés que l'orgue aime à redire.

J'ai vu, non sans pleurer, cet auguste vieillard,
Patriarche nouveau dont la cité s'honore,

Electrisant les cœurs d'un céleste regard,
Soulever son vieux bras pour nous bénir encore.

Enfin j'ai vu la paix et la religion
Couronner le héros, dont la main les seconde;
Et, s'appuyant sur lui dans leur sainte union,
Préparer le bonheur de la France et du monde.

Le C. J. M. NOEL.

L'AVARE RECONNAISSANT.

On dit que l'avare Henrique,
Hait à tel point le mot *donner*,
Que, dans un bon moment, se laissant entraîner
A récompenser Jean, son ancien domestique :
Je suis, lui dit-il, très-content
De ton zèle, et je me propose
D'en être un jour reconnaissant;
Ainsi, fais-moi souvenir, mon enfant,
De te *promettre* qnelque chose.

Le C. GOBET.

LE BEAU TRIOMPHE.

La Santé, la Vertu, les Plaisirs, la Richesse,
Du bonheur des humains, ces quatre grands moteurs,
Comparurent un jour aux beaux jeux de la Grèce.
Chacun de ces compétiteurs
Prétendait hautement que l'homme
Lui devait le souverain bien,
Et concluait par demander la pomme.
La Richesse, au brillant maintien,
Disait : De tous les biens, c'est moi qui suis la mère,
Puisqu'on peut avec moi se les procurer tous.
Vous vous trompez, répliquait sans courroux,
Le Plaisir, car enfin, ma chère,
On ne veut vous avoir que pour me posséder.
La Santé dit : Je vais vous accorder,
Votre débat est inutile,
Vous disputez un prix qui m'appartient ;
Sans moi, vous le savez, le plaisir est stérile,
Sans moi, la richesse n'est rien.
Déjà le tribunal en sa faveur chancelle,
Quand la Vertu se présente à son tour.
Quel prix obtiendrai-je? dit-elle
D'un air modeste, et pur comme un beau jour.
Ignorez-vous, ô juges vénérables !
Qu'avec de la santé, de l'or et du plaisir,
Les hommes, bien souvent, se trouvent misérables,
Et sentent, dans leur cœur, le fiel du repentir?

Moi seule ai le rare avantage
De procurer le vrai bonheur.
Ces mots, accompagnés d'un sourire enchanteur,
Décidèrent l'aréopage,
Et la Vertu reçut la palme du vainqueur.

Le C. HUBIN.

MADRIGAL A DAMON.

QUAND je pense, Damon, qu'une flamme *constante*
Doit éterniser nos amours,
Je sens que mon bonheur s'augmente
Par l'espoir de t'aimer toujours.
Non, je ne crains pas de survivre
A la perte des biens que tu me fais goûter.
S'ils pouvaient cesser d'exister,
Serait-ce la peine de vivre?
Par un si triste sentiment
Mon ame n'est point poursuivie;
Malheureux qui croit en aimant
Ne pas aimer toute la vie!

Mme. ****

FRAGMENT DE LA PÉTRÉIDE,

CHANT DES MINES.

(Un Génie montre au Czar les merveilles du monde souterrain.)

Ici d'un vieil airain, usé dans les combats,
Les tronçons, avec bruit, venaient heurter ses pas;
D'une armure ignorée il contemplait les formes,
Les larges boucliers et les lances énormes,
Monumens des héros. Ces restes effrayans
Semblaient lui rappeler les combats des géants.
La rouille dévorait les formidables piques;
La roche s'incrustait dans des casques antiques.
Ailleurs gissaient au loin des dômes écroulés,
Des images d'airain, des membres mutilés,
Obélisques, palais, colosses, pyramides,
Brisés, rompus, couchés sous des cendres arides;
Sous le gouffre des mers, des traces de chemins,
Les dieux des nations morts comme les humains;
Des milliers de tombeaux et des urnes funèbres,
Veuves depuis long-temps de morts long-temps célèbres.
Le héros croyait voir les âges rassemblés;
Il touchait de la main les siècles reculés,
Premiers enfans du monde, ames de la nature.
« Grand Dieu! de vastes tours, je vois l'architecture;
« Est-ce une illusion qui trompe mes regards? »
C'étaient plusieurs cités ceintes de leurs remparts,

Sous le globe, debout, restant ensevelies,
Que vingt siécles encor n'avaient pas démolies.
Pierre approche, apperçoit des portiques ouverts,
Des cirques désolés, des théâtres déserts;
L'œil y cherchait en vain leurs pompes disparues;
Un silence effrayant seul habitait les rues,
Par-tout régnait la mort et sa lugubre paix.
Il ose pénétrer dans le sein des palais.
Sous les enfoncemens des voûtes solitaires,
Dans les temples, séjour des antiques mystères,
Les Dieux étaient encor debout sur leurs autels,
Et près d'eux les foyers pour l'encens des mortels.
Sous des toits plus obscurs, de plus profonds asiles,
Son œil vit des vieillards, des formes immobiles
De femmes et d'enfans, qui semblaient respirer;
Les mères sur leurs fils se penchaient pour pleurer.
Dès long-temps de la vie ils n'avaient plus que l'ombre.
Il crut voir des mortels, à l'œil farouche et sombre,
C'étaient des criminels, depuis deux mille hivers,
Aux murs de leurs prisons attachés par des fers.
Le Czar, en frémissant, sort de ces lieux terribles,
De ces mornes remparts, peuplés d'ombres visibles,
Où la destruction qui repose et qui dort,
Semble joindre la vie au calme de la mort.
« O spectacle ! dit-il, qu'avec effroi j'admire !
« Roi de ce monde obscur, quel formidable empire !
« Ici tout est ruine; et d'un crêpe obscurci,
« Chacun, sur leurs tombeaux, les siècles sont assis;
« Animaux, végétaux, et l'homme et ses ouvrages.
« Ici la mer des temps roule tous les naufrages.

« O de destruction redoutable trésor !
— « Ce que tu ne vois pas est plus terrible encor,
« Dit le Génie. Ici chaque grain de poussière
« Fut jadis animé. Ces couches de matière,
« Elément insensible et foulé sous tes pas,
« Que ton regard distrait même n'apperçoit pas,
« Ont vécu comme toi, guerriers, monarques, princes,
« Ou peuples habitant d'innombrables provinces.
« Au moment où la vie éclipse son flambeau,
« Chaque homme, sur la terre, hérite d'un tombeau;
« Mais les débris de l'homme, en ses couches profondes,
« Reposent par climats, par siècles et par mondes.
« Vois comme, par la mort, chaque rang est pressé.
« Vois-tu le premier lit sous la terre enfoncé?
« Du premier genre humain sa poussière est la trace;
« La trace du second occupe cette place.
« Il périt par les feux; englouti par les eaux,
« L'autre mêle sa poudre à ces lits de roseaux.
« Vois des monceaux épars de royales poussières;
« Là, des peuples pasteurs; là, des races guerrières;
« Dans leur cendre enfermés, vois des peuples savans;
« J'ai vu, même après eux, leurs noms encor vivans,
« *Répétés* sur la terre au milieu des hommages,
« Se perdre en échos sourds dans le lointain des âges.
« J'ai vu mourir enfin leur immortalité;
« On ne saura jamais s'ils ont jamais été. »

THOMAS.

Ne veut plus qu'émouvoir, peu flatté qu'on l'admire :
Au lieu d'une conquête il en eut bientôt cent.

Point de morale ici ; chacun peut se la faire.
J'ai voulu prouver seulement
Qu'où doit agir le sentiment,
L'art en vain s'efforce de plaire.

Le C. L. AUBERT.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE *RONSARD*.

LE grand Ronsard au Pinde fit des lois ;
Des Preux de cour il chanta l'héroïsme ;
En beaux sonnets rima son latinisme,
Et, pour Francus, maints nobles vers gaulois.
Belles du temps goûtaient son hellénisme ;
Savant flatteur, il fut flatté des rois.
Tant qu'il vécut on vanta sa mémoire ;
Que de succès et d'honneurs n'eut-il pas !
Lorsqu'il mourut, Princes, Dames, Prélats,
En grande pompe enterrèrent sa gloire.

Le C. LE MERCIER.

FRAGMENT D'UN POÈME.

LONG-TEMPS du nautonnier l'ignorance timide
N'osa, loin de nos ports, franchir l'empire humide
Où le vieil Océan, assis au sein des flots,
Tranquille, défiait les pâles matelots.
Mais quel dieu, tout à coup, dans sa noble carrière,
Du fabuleux Alcide a brisé la barrière,
Et, d'un monde nouveau découvrant les chemins,
De l'aurore au couchant rapproché les humains?
Intrépide Colomb, c'est toi, dont le génie
De la terre surprise a changé l'harmonie.
Il dédaigne, éclairé par un rayon des cieux,
Les bornes où la crainte enferma nos aïeux.
Ni les vents sur les mers déchaînant les tempêtes,
Ni, sous d'autres climats, mille morts toutes prêtes,
Ni l'abyme entr'ouvert à ses yeux présenté,
Rien n'a pu de son vol enchaîner la fierté.
Des rives de Palos, élancé sur les ondes,
Et portant avec lui le destin de deux mondes,
Il vogue : en vain des eaux le monarque indigné
Soulève cc lui l'aquilon mutiné;
Il s'avance, il triomphe; et la mer frémissante
Courbe sous ses vaisseaux une onde obéissante.
C'en est fait, et des flots l'intervalle est comblé :
Le commerce aux cent bras, vers ces lieux appelé,
Va pour jamais unir l'Europe et l'Amérique.

Mais, l'olive à la main, le héros pacifique
Ne fut point réservé pour asservir ces bords
Dont la bonté d'un Dieu nous cachait les trésors:
Il meurt; et sur ses pas, plein d'espoir et de joie,
Un autre court saisir cette superbe proie.
Ainsi s'accomplissait l'ordre éternel des cieux.
Déjà des Castillans le chef audacieux, etc.

Le C. C. J. L. D.

LA VÉRITABLE BRAVOURE.

Sur l'omoplate un chevalier gascon,
Pour un mot indiscret dit dans une assemblée,
De vigoureux coups de bâton,
Sans sourciller, reçut une volée.
Eh quoi! lui dit quelqu'un, du plus prompt châtiment
Vous ne punissez pas l'auteur d'un tel outrage!
Ah! qué vous connaissez bien pu lé vrai courage!
Repart le gascon froidement.
Vous vous sériez déjà vengé du téméraire;
Mais moi, jé mé suis fait la loi
Dé né jamais m'occuper d'une affaire
Qui sé passé derrièré moi.

Le C. Gobet.

LE DERNIER MOT.

AIR : Si Pauline est dans l'indigence.

Pour donner la vie aux pensées,
Le langage fut inventé ;
Mais, nous sont-elles retracées
Toujours avec fidélité ?
Sait-on jamais bien ce que pense
Prude, marchand, juif, ou dévot ?
Dès qu'ils parlent en conscience,
Ce n'est jamais leur *dernier mot.*

Penser tout haut, parler sans craindre,
N'appartiennent qu'à l'amitié ;
L'innocence même sait feindre,
Quand l'amour se met de moitié.
Que Lise à son amant répète :
« Non, Colin, je mourrais plutôt......
Son regard, meilleur interprète,
Dit : « Ce n'est pas le *dernier mot.*

L'hymen, jaloux de sa nature,
Veut être seul, et le premier ;
Mais s'il croit au oui qu'on lui jure,
Ce pauvre Dieu n'est pas sorcier :
Heureux l'époux sensible et tendre,
Qui, du ciel tenant un bon lot,

Le soir des noces fait entendre
De la pudeur le *dernier mot.*

Le dernier mot que je déteste
Est l'adieu que suit le regret;
Mais, pour me l'épargner, je reste
Dans les lieux où mon cœur se plaît:
Être bien, est ma grande affaire,
Vouloir être mieux, est d'un sot.
Trinquons, amis, dansons, bergère,
C'est toujours là mon *dernier mot.*

Le C. PHILIPON LA MADELAINE.

L'HORREUR DES MAÇONS.

DANS les prisons de la Conciergerie,
Depuis vingt mois et plus on bâtissait;
Or, un beau jour que, sous la galerie,
Un plan en main, l'Entrepreneur passait,
De sa fenêtre, un Prisonnier lui crie:
Pour Dieu, monsieur, de grace, finissons;
En vérité, c'est une barbarie
De me laisser vingt-deux mois les maçons.

Le C. PONS DE VERDUN.

FARINELLI
ET SON TAILLEUR,
CONTE.

« Signor, vous chantez à merveilles !
« D'un homme tel que vous je ne veux pas d'argent :
« Charmez un instant mes oreilles,
« Et je m'en irai trop content. »
Ainsi parlait un fou : cependant je m'explique ;
Ce n'était pas un Langeli,
Ce n'était qu'un fou de musique,
Le tailleur de Farinelli,
Qui venait de lui rendre un habit magnifique.
« Pardon, ajouta-t-il, je suis bien indiscret ;
« Car je sens tout le prix d'une faveur si grande :
« Mais enfin, si je la demande,
« Au moins, je réponds du secret. »
Farinelli fut prêt à se mettre en colère.
Moi, chanter ! et pour qui ? Que diraient les railleurs ?
Ce n'est pas de cette manière
Que je m'acquitte avec mes fournisseurs.
C'est en or que je paie ; il leur est nécessaire :
Je ne chante jamais que pour les grands seigneurs.
Quel orgueil ! dira-t-on. Là, là, pensez, messieurs,
Qu'on peut avoir l'ame un peu fière

Et cet enfant si cruel,
Qui, sur la pierre sanglante,
Aiguise la flèche ardente
Que sur nous tu vas lancer,
Rit du mal qu'il te voit faire,
Et t'instruit encore à plaire,
Pour te mieux récompenser.
Combien de vœux on t'adresse!
C'est pour toi que la jeunesse
Semble croître et se former.
Combien d'encens on t'apporte!
Combien d'amans à ta porte
Jurent de ne plus t'aimer!
Le vieillard qui t'envisage
Craint que son fils ne s'engage
En un piége si charmant;
Et l'épouse la plus belle,
Croit son époux infidèle
S'il te regarde un moment.

Le C. LAHARPE.

LE BIBLIOMANE.

C'EST elle.... Dieux! que je suis aise!
Oui... c'est... la bonne édition;
Voilà bien, pages neuf et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise.

Le C. PONS DE VERDUN.

TRADUCTION

DE LA PREMIÈRE ÉLÉGIE DE TIBULLE.

De la richesse épris, qu'un autre entasse l'or;
Qu'il joigne à mille arpens d'autres arpens encor:
Un ennemi voisin jour et nuit l'inquiète;
Il se réveille et tremble au son de la trompette.
Ma médiocrité, voilà mon vrai trésor!
Je lui dois mon repos, ma douce insouciance;
Pourvu que le feu brille en mon humble foyer;
Que toujours la prodigue et flatteuse espérance,
Du froment le plus pur remplisse mon grenier;
Qu'elle verse à grands flots le vin dans mon cellier:
Heureux, j'en crois jouir, et rêve l'abondance.
Je ne dédaigne point les rustiques travaux:
Tantôt le fer en main, avec un art facile,
J'enrichis mes pommiers d'une branche fertile;
Tantôt j'unis la vigne aux stériles ormeaux;
Quelquefois, en mon sein, du vallon solitaire,
Je rapporte un chevreau délaissé par sa mère.
Maniant, tour-à-tour, la bêche et l'aiguillon,
Je romps la glèbe, ou j'aide à tracer un sillon.
Je révère les dieux; soit que, sur mon passage,
Un monument orné de fleurs et de gazon,
Soit qu'en un champ désert un tronc, miné par l'âge,
A mon culte pieux rappelle leur image.

Chaque année on me voit, au retour du printemps,
Offrir un sacrifice aux déités des champs,
Consacrer à Palès un tribut de laitage;
Purifier le toit, les brebis, le berger;
Et, quel que soit l'espoir que donne mon verger,
De Pomone, d'avance, assurer le partage.
Blonde Cérès ! je veux de tes plus beaux épis
Suspendre une couronne aux murs de ton parvis.
Armé, dans mes jardins, de sa faux menaçante,
Que Priape aux oiseaux inspire l'épouvante!
Et vous aussi, gardiens de mon petit enclos,
Qui l'étiez autrefois d'un immense héritage,
Je vous aurais alors immolé des taureaux,
Dieux Lares! maintenant un seul de mes agneaux
Sera, dans ma détresse, un magnifique hommage.
Qu'il tombe! et qu'aux accents des enfans du village
Demandant de bons vins et de riches moissons,
Le ciel veuille toujours nous combler de ses dons!
Qu'il exauce nos vœux! que sa bonté facile
Accepte notre offrande, et ne dédaigne pas
Ces vases indigens, ces mets peu délicats.
Des premiers laboureurs l'art, encore mal habile,
En coupe façonna la molle et simple argile.
Fuyez, loups et voleurs, épargnez mon troupeau!
Pour vous servir de proie, il n'est pas assez beau.
Pourrais-je regretter les trésors inutiles,
Les biens de mes aïeux, leurs domaines fertiles?
Une moisson légère à mes besoins suffit;
Il me suffit, le soir, de retrouver ce lit,
Où, des travaux du jour réparant la fatigue,

Pour moi, de ses pavots, Morphée est si prodigue.
Qu'il est doux, quand au loin mugissent les autans,
La nuit, entre ses bras, de serrer sa compagne ;
Ou, quand l'humide hiver inonde la campagne,
De s'endormir au bruit de la pluie et des vents !
Que ne puis-je, à mon gré, savourer ces délices!...
Qu'il coure à la fortune arracher ses présens,
Celui qui peut de l'onde affronter les caprices !
Pour moi, content de peu, libre d'ambition,
Il ne me convient point de quitter le rivage.
L'été, pour me soustraire aux ardeurs du lion,
Je cherche les ruisseaux et l'ombre d'un bocage.
Périssent à jamais l'or et les diamans,
Plutôt qu'à la beauté je cause des alarmes,
Plutôt que mon départ fasse couler ses larmes !
C'est à vous, Messala, par des faits éclatans,
Sur la terre et les mers de signaler nos armes,
Et d'orner vos palais d'immortels monumens.
Mais moi qui, dans les fers d'une jeune maîtresse,
A sa porte attaché, veille et gémis sans cesse,
Je n'aspirai jamais à la célébrité.
Pourvu qu'on me permette, ô ma chère Délie!
De passer près de toi le reste de ma vie,
Qu'importe qu'on me juge avec sévérité,
Qu'on blâme et ma paresse et mon oisiveté ;
Avec toi je crains peu le travail le plus rude ;
Je puis moi-même au joug atteler les taureaux ;
Sur les monts escarpés conduire les troupeaux ;
Du plus affreux désert braver la solitude ;
Et si le soir, enfin, je t'enlace en mes bras,

D'un lit dur et grossier je ne me plaindrai pas.
Sans l'amour, sous un dais brillant d'or et de soie,
Des chagrins dévorans sommes-nous moins la proie?
Le duvet, les tapis, le murmure des eaux,
A l'amant malheureux rendent-ils le repos?
Quel est le cœur d'airain qui pourrait à tes charmes
Préférer les hasards, la guerre et les alarmes;
Dût-il des ennemis, forçant les bataillons,
Au milieu de leur camp planter ses pavillons;
Dût-il, rayonnant d'or sur son char de victoire,
Eblouir tous les yeux de l'éclat de sa gloire?
Je veux encor, Délie, en mourant, attacher
Sur tes yeux attendris ma paupière tremblante;
Je veux presser ta main de ma main défaillante.
Tu pleureras alors, en voyant mon bûcher;
Tu pleureras : ton cœur ne pourra s'en défendre.
On verra, l'œil en pleurs, l'amant s'en approcher;
L'amante en reviendra plus sensible et plus tendre.
De mes manes, sur-tout, ne trouble point la paix!
Prends garde que tes mains n'offensent tes attraits!...
Epargne l'or flottant de cette chevelure!...
Délie, en attendant, profitons des beaux jours:
Des parques hâtons-nous de prévenir l'injure!
Livrons-nous aux plaisirs, livrons-nous aux amours.
Trop tôt, hélas! viendra l'âge de la sagesse;
Trop tôt les cheveux blancs et la froide vieillesse
Viendront nous interdire et les ris et les jeux.
En amour, chef habile, et soldat courageux,
[illegible]is qu'il m'est permis de suivre ses bannières,
[illegible]plais à forcer les portes, les barrières.

Loin d'ici les drapeaux, les clairons belliqueux!
Bellone vend toujours ses faveurs meurtrières.
Content de mon destin, je vis exempt de soins,
Au-dessus des trésors, au-dessus des besoins.

Le C. KERIVALANT.

LA VISITE.

DIMANCHE, à six heures du soir,
Chez son voisin, monsieur Lesage,
Voici venir monsieur Lenoir.
Après les complimens d'usage,
Dans un fauteuil il va s'asseoir,
Ferme les yeux presqu'aussi vite,
Et, dormant bientôt comme un loir,
Rêve, peut-être, sa visite.
La pendule, qui fit du bruit
Un peu trop près de son oreille,
Au dixième coup de minuit,
En sursaut pourtant le réveille.
Il se lève : — Ma foi, Voisin,
Ce n'est pas chez vous qu'on s'ennuie;
Mais il n'est bonne compagnie
Qu'il ne faille quitter enfin.

Le C. PONS DE VERDUN.

LE LIS ET LE PAPILLON,

FABLE.

ADMIREZ l'azur de mes ailes,
Disait au Lis majestueux,
Un Papillon présomptueux.
Où trouver des couleurs plus vives et plus belles?
Le Lis lui répondit : Insecte vil et fier,
D'où te vient cet orgueil étrange?
As-tu donc oublié qu'hier,
Reptile encor obscur, tu rampais dans la fange?

Le C. LE BAILLY.

A LASTHÉNIE.

ENVOI D'UNE ROSE.

QUE j'aime la métempsycose!
Que ne puis-je adopter ce système enchanteur!
Je m'offrirais à toi sous les traits d'une fleur,
Et ton amant serait la rose,
Que tu placerais sur ton cœur.

Le C. AUGUSTE DE LA BOUISSE.

L'ATTENTE,

ROMANCE.

Depuis une heure je l'attends,
Conçoit-il mon impatience ?
A-t-il compté tous les instans
Qui s'écoulent dans notre absence?
Comment peut-on le retenir
Si long-temps loin de ce qu'il aime?
Ah ! si j'en juge par moi-même,
  Qu'il doit souffrir !

Comme moi, tout l'attend ici.
J'ai pris la parure qu'il aime;
Voici son livre favori;
Ces fleurs, je les tiens de lui-même.
Ce siége qui le recevait
A mes yeux encor le retrace,
Et c'est là que serait sa place,
  S'il arrivait,

Mais, pour occuper ses loisirs,
Mon cœur privé de jouissances,
S'entoure en vain de souvenirs,
En vain se berce d'espérances,
Dans ces soins même il se déplait;
Oui, pour ceux que la peine accable,
Le souvenir le plus aimable
  N'est qu'un regret.

L'attendre et puis le regretter,
Voilà quelle est mon existence;
Faut-il, quand tout vient m'agiter,
Qu'il m'afflige par son absence!
Du mal qu'il me fait aujourd'hui,
Ah! ce n'est pas moi qui l'accuse;
J'ai besoin qu'il ait une excuse
Bien plus que lui.

Mais, dans la crainte ou dans l'espoir,
Le temps également s'avance;
Voici la nuit, et de le voir
Chaque instant m'ôte l'espérance:
N'importe, j'ai beau m'assurer
Qu'il ne peut plus vers moi se rendre;
Il m'est encor doux de l'attendre,
Sans l'espérer.

Le C. VINCENT CAMPENON.

DISTIQUE.

LEBRUN de gloire se nourrit;
Aussi voyez comme il maigrit.

Le C. BAOUR-LORMIAN.

ÉPITRE

A MA CRUELLE.

Que tu te trompes, ma Silvie,
Quand tu penses que ta froideur
Fait le désespoir de ma vie!
Est-ce donc un si grand malheur,
Que d'adorer une maîtresse,
Qui ne veut de nous que le cœur,
Et dont l'éternelle rigueur
Eternise notre tendresse?
Que je plains ces heureux amans
Qui n'ont plus de souhaits à faire!
Ils n'ont plus ces troubles charmans
Que nous donne l'espoir de plaire;
Ils regretteront ces tourmens,
Enfans de la beauté sévère,
Et ces chagrins pleins d'agrémens
Qu'on ne connait plus à Cythère.
Troubles divins que je préfère
A ce délicieux moment,
Qu'on me refuse et que j'espère,
Et qui fuit si rapidement.
C'est ce charmant desir, ma chère,
Toujours trahi, jamais éteint,
Qui prête aux roses de ton teint
L'éternel moyen de me plaire.

Oui, celui-là seul est heureux,
Qui n'a pas tout ce qu'il desire :
Mon bonheur est d'être amoureux,
Mon plaisir est de te le dire.
Lisandre est aimé de Thémire,
Il n'a plus rien à desirer ;
Plus de trouble, plus de délire ;
L'ingrat la voit sans soupirer.
Philis, le cœur rempli d'alarmes,
Près de Damis se désolait ;
L'heureux Damis la regardait ;
Je n'ai pas vu couler ses larmes.
Philinte, en maître impérieux,
Règne sur la tendre Glicère ;
Le perfide semble honteux
D'avoir trop aimé la bergère.
Ah ! si de l'excès du bonheur
On voit naître l'indifférence,
Combien ma pénible constance
Doit-elle être chère à mon cœur !
Va, ne crains pas que je t'accuse
De la rigueur de mes destins ;
Je chéris jusqu'à tes dédains ;
Ils ont la vertu pour excuse :
Trop heureux de baiser ta main ;
Content si ta main s'y refuse.
Le fol espoir d'un lendemain
Me console, quoiqu'il m'abuse.
L'espoir, qui me trompe toujours
Sans fatiguer ma confiance,

Se plaît à nourrir mes amours
Des glaces de l'indifférence.
Hélas ! on ne peut réunir
Le plaisir de la jouissance
Au doux espoir de l'obtenir ;
Il nous faut être, à l'avenir,
Sans bonheur ou sans espérance.
Insensé qui se réjouit
D'avoir vaincu la beauté fière ;
Le prompt moment dont il jouit
Vaut-il le moment qu'on espère ?
En vain, Tircis, me vantez-vous
Une félicité divine ;
Vos plaisirs sont toujours moins doux
Que les plaisirs que j'imagine.
Mon sort est plus cher à mon cœur,
Quoique rempli d'inquiétude ;
Je vais lentement au bonheur,
Et vous courez à l'habitude.
Les vœux de Tircis sont remplis ;
Mais voyez le bel avantage :
Quand les miens seront accomplis,
Tircis sera déjà volage.
Achève, cruelle Beauté,
De m'accabler de ta fierté ;
Mes maux flattent ta vanité,
Je les chéris loin de m'en plaindre ;
Semblable à la divinité,
Pour te faire aimer, fais-toi craindre.
Va ! quand nous sommes tous les deux,

Moi, rempli d'amour et d'ivresse,
Toi, sans desirs et sans tendresse,
Ne suis-je pas le plus heureux?

Le C. HOFFMAN.

NE PAS CROIRE CE QU'ON VOIT,

OU

LA JUSTIFICATION D'ÉMILIE.

TÊTE-A-TÊTE avec un rival,
Mercour surprit son Émilie.
Anéanti par une perfidie
Que ne soupçonnait pas un amant si loyal,
Il se retirait en silence.
La traîtresse l'appelle. — Eh quoi! sur l'apparence
Vous jugez votre amie? Ah! vous la jugez mal!
A l'outrage osez-vous joindre la raillerie?
Répondit Mercour, furieux.
Perfide, repartit cette perfide amie,
Jadis votre cœur m'aimait mieux;
Mais, aujourd'hui, de moi rien ne vous touche,
Puisque vous préférez le rapport de vos yeux
Au témoignage de ma bouche.

Le C. GOBET.

FRAGMENT D'UN POÈME.

CEPENDANT Marina, le trouble dans le sein,
Fuit au travers des bois, sans guide et sans dessein:
Malheureuse! elle fuit; et, de crainte éperdue,
N'ose ni s'arrêter, ni détourner la vue.
Elle a trompé les traits, les yeux: et, sur ses pas,
Crédule, entend toujours se presser les soldats.
Du cerf, au front superbe, ainsi la jeune amante,
Quand, sur les monts, traînant le soin qui la tourmente,
Elle appelle, en bramant, le monarque des bois,
Soudain, au bruit des cors, au son lointain des voix,
S'arrête, l'œil ouvert, et l'oreille attentive:
Vole, et, précipitant sa course fugitive,
Franchit d'un bond léger vallons, torrens, forêts;
Et, sous ses pieds à peine effleure les guérets.
Telle, oubliant l'amour et ses premières peines,
Marina suit des monts les routes incertaines.
Le zéphyr qui murmure au travers des rameaux,
Le feuillage inconstant, qu'agitent les oiseaux,
Tout lui semble le bruit et des voix et des armes.
A peine ses beaux yeux, obscurcis par les larmes,
Démêlent sous ses pas les détours des vallons:
Elle ose quelquefois interroger les monts;
Mais l'écho morne et sourd, qui prolonge sa plainte,
Retentit dans son cœur, et réveille sa crainte.
  Déjà l'astre des nuits blanchit l'azur des cieux,

Et le sommeil n'a pas approché de ses yeux :
L'ombre fuit à son tour, et la naissante aurore
Par des sentiers affreux la voit errer encore.
Mais, lorsque du soleil, pour la seconde fois,
Les rayons pâlissans s'alongent dans les bois,
Au détour d'un rocher, couronné de nuages,
S'offre un vallon, borné de montagnes sauvages,
Qui, parsemé de fleurs, et d'arbres toujours verts,
Semble une île riante au milieu des déserts.
Une source y jaillit, dont l'eau fraîche et limpide
L'entoure des replis d'une ceinture humide.
Le souffle du zéphyr, et le doux bruit des flots
Seul, de ce lieu tranquille interrompt le repos.
La paix, l'aimable paix règne au loin dans la plaine.
La triste Marina s'avance, hors d'haleine :
Et, sur le vert tapis, où s'arrêtent ses pas,
Laisse aller mollement ses membres délicats.
Sa tête sur les fleurs languissamment repose ;
Et, lasse de s'ouvrir, sa paupière mi-close
S'abaisse par degrés, tombe, et ferme ses yeux :
Elle dort... Du sommeil mille enfans gracieux
Voltigent sur sa tête, et, d'une aile empressée,
Viennent, en se jouant, égarer sa pensée.
L'image du héros dont son cœur est épris,
D'espérance et d'amour agite ses esprits :
Elle croit lui parler, et l'amante, éperdue,
Aux lèvres du parjure écoute suspendue.
Mais l'orient bientôt brille de nouveaux feux,
Et les songes errans s'éloignent devant eux.
ir s'émeut aux accords de la flûte champêtre.

A ces sons, à l'éclat du jour qui vient de naître,
L'amoureuse beauté se réveille, et son cœur
Regrette, en soupirant, une trop vaine erreur.
Elle se lève enfin, doucement attendrie :
Et les chants des bergers, regagnant la prairie,
Vers le hameau prochain guident ses faibles pas.
Chargé de deux enfans, qu'il soutient dans ses bras,
Un vieillard est assis sous un toit de feuillage ;
Et sa bouche sourit aux graces de leur âge.
Mais à peine l'aigrette et l'or pur, dont les feux
De la jeune amazone ornent les blonds cheveux,
Ont-ils des deux enfans frappé de loin la vue,
Que, d'un œil inquiet et la main étendue,
Dans le sein paternel ils se cachent tous deux.
« Calmez-vous, leur dit-elle, et reprenez vos jeux,
« Enfans !... Mais, toi, mon père, en sa bonté facile,
« Quel Dieu, lorsque la guerre entoure ton asile,
« Prend soin d'en écarter les farouches soldats ?
« Ma fille, lui dit-il, la fureur des combats
« N'a pas encore troublé cette agreste retraite :
« Et, du monde ignorés, le son de la trompette
« Annonce loin de nous le ravage et l'horreur ;
« Soit que le ciel, ami du simple laboureur,
« Détourne de ces lieux le torrent de la guerre,
« Soit que ce peuple, armé des flèches du tonnerre,
« N'écrase sous ses coups que la tête des rois,
« Ainsi que, dans nos champs, nous voyons quelquefois
« La foudre du palmier briser la cime altière,
« Et se perdre, en grondant, loin de l'humble bruyère,
« L'heureux toit dont l'abri nous dérobe au danger

« N'attire point les yeux de l'avide étranger.
« O de mon sort obscur déité tutélaire !
« O charme de mes jours ! pauvreté douce et chère !
« Le vulgaire sur toi jette un œil de dédain !
« Le sage, plus heureux, se cache dans ton sein.
« Tranquille, sous l'appui de ta main protectrice,
« L'ardente ambition et la pâle avarice
« De mon cœur libre et pur n'altèrent point la paix.
« Les ruisseaux, serpentant sous ces palmiers épais,
« Fournissent à ma soif une boisson facile,
« Et l'éclatant duvet de l'arbrisseau docile
« M'offre, pour me vêtir, le tissu le plus doux.
« De quels biens, de quel sort, pourrais-je être jaloux?
« Ces fruits délicieux que mon verger voit naître
« Suffisent aux apprêts de ma table champêtre :
« Mes desirs sont bornés, ainsi que mes besoins,
« Et nos rustiques mets ne coûtent que des soins.
« Vois la nature ici prodiguer ses miracles !
« Ce sont là mes trésors ! Ce sont là mes spectacles!
« Pour moi, la nuit ramène un paisible sommeil,
« Et ma voix matinale, au retour du soleil,
« Des oiseaux de nos bois partage l'alégresse.
« J'attends la mort sans crainte, et ma froide vieillesse
« Renaît dans les enfans qui croissent sous mes yeux.
« Il fut un temps, hélas! où jeune, ambitieux,
« Et, dédaignant le toit habité par mes pères,
« D'un mensonger espoir j'embrassai les chimères.
« Ingrat ! je m'éloignai de ces lieux innocens,
« Où, sans soins, sans remords, coulaient mes premiers
J'allai porter mes pas à la cour de Mexique.

« Les dieux m'en ont puni. Sous un joug magnifique
« Je rampai, noble esclave, à la suite des rois.
« J'encensai la puissance, et j'adorai ses lois.
« Mais, lorsque la riante et trompeuse jeunesse
« Sur son aile, en fuyant, emporta leur promesse,
« Mon cœur, en ses liens, trop long-temps retenu,
« Revola vers le bien qu'il avait méconnu.
« Je regrettai la paix de cette vie obscure,
« Trésor que près de nous a placé la nature.
« Détrompé des grandeurs, du Sort et de ses jeux,
« J'abandonnai les Cours; et, plus simple en mes vœux,
« Je vins, dans ces bosquets témoins de mon enfance,
« Ainsi que le bonheur, retrouver l'innocence.
Tandis qu'il rappelait ses anciennes erreurs,
La belle Marina, l'œil humide de pleurs,
Recueille chaque mot qui coule de sa bouche:
Attentive au récit dont le charme la touche,
La candeur du vieillard, sa vertu, ses accens,
Appaisent, par degrés, l'orage de ses sens.
Ses pleurs sont moins amers : et, dans son ame émue,
D'une douce langueur le baume s'insinue.
Sur le vallon paisible elle a jeté les yeux :
Le silence des bois, le calme de ces lieux,
Tout l'invite à cacher dans cette solitude
Ses destins, sa naissance, et son inquiétude.
« Bon vieillard, répond-elle épanchant sa douleur,
« Heureux d'avoir connu la leçon du malheur,
« (Si les dieux à ton sort ne portent point envie)
« Prends pitié des chagrins qui poursuivent ma vie!
« Dans cet asile obscur, mon père, accueille-moi!

« J'y guiderai tes pas, j'y vivrai près de toi :
« J'attendrai que le ciel, touché de ma souffrance,
« M'ouvre enfin le retour aux lieux de ma naissance.
« Hélas! ainsi que toi, j'ai, d'un destin jaloux,
« Plus jeune, sur ma tête épuisé le courroux!... »
A ces mots, Marina se recueille, soupire,
Et sa voix en sanglots sur ses lèvres expire.
Le modeste embarras qui se peint dans ses traits,
Décèle de son cœur les mouvemens secrets.
Le vieillard la rassure; et, d'une voix plaintive,
Les larmes dans les yeux, la belle fugitive
De ses longues douleurs retrace une moitié.
Il gémit : Eh! quel cœur fermé pour la pitié,
Même à l'âge où l'amour a perdu tous ses charmes,
Aux pleurs de la beauté ne mêle point ses larmes!
Le vieillard attendri s'étonne que les dieux
Se plaisent à parer de tous les dons des cieux
La victime au malheur, en naissant, condamnée:
Il ne sait rien de plus. L'amante infortunée
Permet à sa candeur un innocent détour,
Se plaint de la fortune, et se tait sur l'amour.

Le C. C. J. L. D.

LES SYNONYMES.

Le dieu qu'on nommait *Mars* à Sparte,
Le héros qu'on nommait à Rome *Scipion*,
En Amérique, *Washington*,
S'appelle, en France, *Bonaparte*.

LE DESSERT.

Air : En revenant de Bâle en Suisse.

Disparaissez, on vous l'ordonne,
Rôtis pompeux, fins entremets !
Ici, Bacchus, Flore et Pomone,
Doivent seuls régner désormais :
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert,
Et la gaîté brille
Au moment du *dessert*.

Voyez, quand un dîner commence,
Souvent, on ne se connaît pas ;
Mais sans peine on fait connaissance ;
Et, quand vient la fin du repas,
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert ;
On est en famille,
Au moment du *dessert*.

A raisonner chacun s'applique,
Tous ensemble, et non tour à tour ;
Tout haut, on parle politique,
Et, tout bas, on parle d'amour.
On rit, on babille,

Le cœur est ouvert,
Et la gaîté brille
Au moment du *dessert*.

C'est du champagne qu'on apporte,
Chacun va dire sa chanson;
On chante juste, ou faux, n'importe...
Le plaisir est à l'unisson;
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert;
Et la gaîté brille
Au moment du *dessert*.

Voyez cette jeune innocente,
Buvant de l'eau, ne disant mot;
A ce vin mousseux, qui la tente,
Elle cède, en boit, et, bientôt,
Elle rit, babille,
Son cœur est ouvert;
Et sa gaîté brille
Au moment du *dessert*.

Étrangère à la gourmandise,
Indifférente aux grands repas,
Lise d'un peu de friandise,
En secret, ne se défend pas:
Elle rit, babille,
Son cœur est ouvert;
Et sa gaîté brille
Au moment du *dessert*.

Dans un amoureux tête-à-tête,
Que cet instant est précieux !
Ah ! quelle ivresse ! ah ! quelle fête !
Qu'avec joie, en attendant mieux,
On rit, on babille !
Le cœur est ouvert,
Et la gaîté brille
Au moment du *dessert*.

Nous, qu'un joyeux délire excite,
Et dont Momus dicte les chants,
Mes bons amis, dînons bien vîte;
Mais, au *dessert*, restons long-temps.
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert;
Et la gaîté brille
Au moment du *dessert*.

Le C. RADET.

ÉPIGRAMME.

Ce feu divin, qu'aux cieux déroba Prométhée,
Cette étincelle si vantée,
Chacun le sait, ne fut que la raison;
Quelquefois elle nous éclaire,
Mais, trop souvent, nous laisse faire
Bien des choses hors de saison;
Bien volé ne profite guère.

A MADAME ***,

EN LUI DÉDIANT LE POÈME DU *MÉRITE DES FEMMES.*

Si j'ai peint d'un crayon fidèle
Les femmes, ce présent qu'à l'homme ont fait les cieux,
Vous m'avez servi de modèle;
Vous étiez toujours sous mes yeux.
Je voyais leurs talens, quand votre main habile,
Sous les plus brillantes couleurs,
Reproduisait l'émail des fleurs,
Ou courait mollement sur un clavier mobile;
J'entendais leur esprit dans ces doux entretiens,
Où, par des traits piquans, vous inspiriez les miens;
Mais je traçais sur-tout leur cœur d'après le vôtre.
Ces dons unis chez l'une, et séparés chez l'autre,
Pour nous mieux captiver, vous les rassemblez tous.
Heureux d'apprécier ce noble caractère,
Qui sans cesse vous rend plus aimable et plus chère,
Je regrette les temps que je passai sans vous.
Je gémis que de ses années
L'homme jamais, hélas! ne remonte le cours;
Oui, je voudrais à tous vos jours
Avoir joint toutes mes journées.
Autrefois de l'Éden, de ce lieu de bonheur,
Sur la scène j'offris l'image:
Il était dans mes vers quand je fis cet ouvrage;
Depuis que je vous vois, il est tout dans mon cœur.

Le C. Legouvé.

ÉPITRE

AUX FEMMES.

O VOUS, dont le nom seul porte au fond de notre ame
Un intérêt touchant qui l'agite et l'enflamme !
Femmes ! souffrirez-vous que je chante en mes vers
Vos graces, vos talens, et même vos travers?
Oui, vos travers : je veux vous voir comme vous êtes :
Nous vous aimerions moins si vous étiez parfaites;
Et vous iriez vous-même arracher les pinceaux
A la main qui voudrait vous peindre sans défauts.
Ne craignez pas pourtant qu'envers vous l'injustice
Du fouet de la satire arme ma main novice.
Je sais que maint auteur, déshonorant sa voix,
Sur vous de l'épigramme épuisa le carquois;
D'autres plus dangereux, dans leurs sottes grimaces,
De leurs froids madrigaux ont affadi vos graces.
Entre ce double écueil, heureux qui peut marcher !
Il est certains objets qu'à peine on doit toucher;
Et, je sais, comme vous, couvrir d'un égal blâme
Et l'amant furieux, qui, trahi dans sa flamme,
Se venge, en vers malins, du trait qui l'a blessé,
Et l'amant mal-adroit, qui, par vous délaissé,
Incapable d'éteindre un feu qui le dévore,
Vous prie à deux genoux de le tromper encore:

Ne peut-on donc vers vous se frayer un chemin
Que l'insulte à la bouche, ou l'encens à la main?
Pour moi, j'aime à gémir sous le poids de vos chaines;
Je respecte dans vous jusques à vos migraines.
Vos attaques de nerfs, vos caprices légers,
Vos modes, vos vapeurs, vos amours passagers,
Tous ces secrets d'état ont besoin de mystère;
Et, pour l'honneur commun, sur eux je veux me taire:
J'y crus, et c'est assez pour que mes vers décens
N'insultent point l'autel où fuma mon encens.

Quel reproche, après tout, a-t-on droit de vous faire?
A vos accusateurs qu'on ouvre la barrière,
Que leur haine, féconde en argumens subtils,
S'explique sans détours: voyons, que diront-ils?
Que vos cœurs sont formés de cet argent mobile,
Qui, dans son tube étroit, d'un mouvement agile,
Ou s'élève, ou s'abaisse au gré des élémens;
Que vous prenez toujours, pour tracer vos sermens,
La plume dont *Ninon* écrivait à la Châtre;
Que votre esprit léger, de la mode idolâtre,
Dans les nœuds d'une gaze, ou les plis d'un mouchoir,
Perd un temps qu'il devrait consacrer au devoir;
Qu'enfin l'amour chez vous, bien loin d'être un mystère,
N'est qu'un frivole échange où l'ame est étrangère,
Qu'un jeu de pur hasard, où la saine raison
Confond, dans son mépris, la dupe et le fripon.
Tels seront leurs discours; ils jugent la surface:
Mais, au fond de vos cœurs, sait-on ce qui se passe?
A-t-on, pour vous juger, la clef de vos secrets?
Pouvons-nous vous blâmer du soin de vos attraits,

Nous, dont le faible cœur dans vos filets s'enlace,
Par l'effet d'un ruban qui se noue avec grace ?
Et, loin de critiquer vos changeantes amours,
Chacun de nous, enfin, ne doit-il pas toujours
Garder, grace à vos soins, la flatteuse espérance
Qu'il ne peut échapper, et que son tour avance ?
Femmes ! n'en doutez pas, j'aurais été jaloux
De louer, avant tout, ce que j'admire en vous.
A vos simples vertus, oui, j'aime à rendre hommage;
Dans vos ames, sur-tout, j'honore le courage :
J'ai vu votre constance, au sein de la douleur,
Sortir avec éclat du creuset du malheur :
J'admirais, j'ignorais où vous puisiez l'adresse
D'allier tant de force avec tant de faiblesse.
Quoi ! disais-je, ce front qu'un éclair fait pâlir,
Ce cœur qu'un seul reproche aurait fait défaillir,
Ces nerfs si délicats, dont la fibre agacée
Du souffle d'une abeille aurait été blessée,
Animés tout à coup d'un magique pouvoir,
Quand votre ame s'abat sous un froid désespoir,
Semblent, dans le malheur, reculer la limite
Qu'à nos plus grands efforts la nature a prescrite.
Oui, j'admire dans vous ce triomphe éclatant;
Et, je l'avoue, à voir ce contraste frappant,
Je suis tenté toujours de vous croire deux ames;
L'une, s'ouvrant sans cesse aux passagères flammes,
Aux feux follets des sens, aux caprices jaloux,
A tous ces faux plaisirs si voisins des
L'autre, réduit sans tache, où la vol
Embellit le devoir, sans blesser la n

Et, dans le sein duquel habitent de moitié
L'estime de soi-même et la sainte amitié.
Pour nous vaincre, c'est là que vous prendrez des armes !
C'est là qu'est votre force ! On résiste à vos charmes ;
Mais on cède aux vertus que la grace embellit,
Aux attraits d'un bon cœur, à ceux d'un bon esprit.
Ainsi vous ravirez à l'homme son empire ;
Empire dont souvent votre orgueil doit sourire !
Car où sont ces tyrans si fiers, si décriés ?
D'un bout du monde à l'autre on les trouve à vos pieds,
Se jouant dans vos fers, riant de leur posture.
Ce n'est pas seulement aux lieux où la nature
D'incarnat et d'albâtre a pétri vos minois ;
C'est à tout l'univers que vous dictez des lois.
Aux murs où des Soudans la majesté respire,
Pour un nez retroussé, je vois trembler l'empire ;
Sur les bords du Kiang, je vois le mandarin
Tomber aux pieds pointus des dames de Pékin ;
Le Lapon, tout transi, sur son traîneau s'élance
Pour plaire à deux gros yeux qui déplairaient en France ;
Et le roi de Pégu ne s'avance aux combats,
Qu'enflammé par l'objet dont les mornes appas
S'embellissent pour lui d'un noir luisant d'ébène.
Hé bien! dans ces climats, comme aux bords de la Seine,
A Paris, à Pékin, votre empire est si doux,
Que, lorsqu'on suit vos lois, on croit suivre ses goûts.
Mais d'un nouveau grief j'entends qu'on vous accuse.
Quelques hommes, jaloux d'un jeu qui vous amuse,
Ferment à vos efforts le champ libre des vers :
Ils disent que vos doigts, peu faits à ce travers,

Ne doivent de Minerve occuper que l'aiguille ;
Que vos talens sont faits pour briller en famille ;
Que *Sapho*, dans son art de Phaon dédaigné,
N'eut jamais le bonheur que goûtait Sévigné,
Quand, sans art, exprimant de touchantes alarmes,
Ses lettres à sa fille allaient porter ses larmes.
Il est dans ce reproche un fond de vérité ;
Mais j'y crois voir aussi trop de sévérité.
Vous défendre les vers est un arrêt barbare ;
L'encre sied à vos doigts, quoi qu'en dise *Pindare*. (1)
Si vous vous contentiez d'inspirer nos chansons,
Qui donc pourrait chanter ce que nous inspirons ?
Mieux que nous, votre main, par les graces guidée,
Sait d'une image fraîche envelopper l'idée ;
Du fond de votre cœur vos vers semblent couler :
En vous lisant, on croit vous entendre parler ;
Et cette illusion, où le lecteur s'oublie,
Doit fléchir sa critique, où la rendre polie.
Objets doux et cruels dont notre œil est flatté,
Assemblage de force et de timidité,
De souffrance et d'orgueil, d'astuce et d'innocence ;
Vous, dont les faibles mains sèment notre existence
De joie et de tourment, de fleurs et de poisons ;
Vous qui nous désolez, et que nous chérissons ;
De l'homme, tour à tour, idoles et victimes,
Source de ses vertus, quelquefois de ses crimes,

---

(1) On se rappelle les vers du C. *Lebrun* sur les *femmes auteurs*.

Le ciel, en vous formant, embellissait pour nous
Le vase dans lequel, avec moins de dégoûts,
La faible humanité, sur ses maux étourdie,
Boit le breuvage amer qu'on appelle la vie.
Oui, je plains le mortel qui ne vous connaît pas,
Qui ne serra jamais de femmes dans ses bras,
Et dont l'ame, fermée au desir de vous plaire,
N'a jamais éprouvé le tourment nécessaire
D'aimer, même privé de l'espoir d'être aimé :
Il vieillit seul, d'ennuis, de regrets consumé,
Fuyant par-tout l'amour... L'amour, douce folie,
Épisode trop court du roman de la vie !
Enfin, sans que son cœur, qui s'use tristement,
Ne soit jamais ouvert au feu du sentiment ;
Sans que les noms si doux et d'époux et de père
Viennent le ranimer à son heure dernière ;
Il s'éteint... A sa mort, aucune femme en deuil
Ne va de ses sanglots escorter son cercueil ;
Un enfant éploré sur la pierre fatale
N'ira point exhaler sa douleur filiale ;
A peine verra-t-on son cortége isolé
Entraîner à sa suite un ami désolé,
Dont le regret fidèle à la tombe accompagne
La cendre du mortel qui véeut sans compagne.

Le C. Vincent CAMPENON.

LES DERNIERS BEAUX JOURS,

ROMANCE.

AIR : Jamais sur le cœur de ma mère.
(de Pauline.)

Au printemps, les filles de Flore
S'embellissent de mille appas ;
L'été bientôt les décolore,
Et l'hiver s'avance à grands pas :
C'est l'image de notre vie ;
Les momens du plaisir sont courts :
Les premiers beaux jours, ma Sophie,
Annoncent *les derniers beaux jours.*

De toutes parts, des fleurs écloses,
Pour te parer, viennent s'offrir ;
Mais, quand tu vois par-tout des roses,
Tu négliges de les cueillir.
Crois-moi, lorsqu'il est temps encore,
Songe, en composant tes atours,
Qu'on ne voit plus la rose éclore
Quand viennent *les derniers beaux jours.*

Cueillons la rose, ma Sophie,
Dès que nous la voyons fleurir ;

Demain, peut-être, la prairie
De ses débris va se couvrir :
D'un rien son éclat se compose,
Un rien le détruit sans retour ;
Le premier beau jour de la rose
Est souvent son *dernier beau jour.*

Le printemps s'éloigne sans cesse ;
Des beaux jours il faut profiter :
Trop souvent la folle jeunesse
Les dissipe sans les compter.
L'hiver, nous sommes plus avares ;
Du temps nous calculons le cours :
Quand les beaux jours deviennent rares,
On compte les *derniers beaux jours.*

Auprès de ma belle maîtresse,
Dès mon printemps, je fus heureux :
Ivre de plaisir, de tendresse,
J'ai compté des beaux jours nombreux ;
Et j'espère, avec ma Sophie,
Entre Bacchus et les Amours,
Jusqu'au dernier jour de ma vie
Prolonger mes *derniers beaux jours.*

Le C. ARMAND-GOUFFÉ.

LE PÊCHEUR CHASSEUR,

FABLE.

Un manant, qui pêchait le long d'une rivière,
Donnait, en même-temps, la chasse aux oisillons :
Il comptait mieux, par là, remplir sa gibecière.
On eût ri de voir sa manière.
De peur d'éloigner les poissons,
Il n'oserait marcher : contre terre il se traîne,
Et retient jusqu'à son haleine;
Puis, sur ses talons redressé,
Bouche ouverte, corps avancé,
Comme un terme, il reste immobile.
Mais quel son l'a frappé?.... c'est le chant d'un oiseau!
Il quitte brusquement les citoyens de l'eau
Pour épier la volatile.
« C'est une perdrix!... de par Dieu!
« La chair est fine et délicate.
« Vite, amorçons. » En joue et feu;
Mais, par malheur, son fusil rate.
Laissons fuir la perdrix, et revenons un peu
Aux habitans de l'empire liquide.
Carpe ni perche, anguille ni goujon,
N'ont voulu mordre à l'hameçon perfide.
Alors, jetant au loin et ligne et mousqueton,
Notre homme, avec dépit, retourne en sa maison.
L'appât d'un double gain m'a fait trop entreprendre,

Dit-il; et le proverbe a, certes, bien raison:
Tout échappe à qui veut tout prendre.

Le C. Le Bailly.

LE POLYGAME.

Pour avoir épousé trois femmes,
Un Polygame fut à la mort condamné.
L'arrêt de cet infortuné
Excitait la pitié des dames.
Toutes en murmuraient. Elles trouvaient affreux
Que, pour avoir aimé trois belles,
Pour avoir été chéri d'elles,
Il subît un trépas honteux.
On le pendra! belle justice!
Dit Melfort; son sort est trop doux.
Juste ciel! extravaguez-vous?
S'écrièrent ensemble Araminte et Clarice.
Pouvait-on au coupable infliger un supplice
Qui fût plus cruel que la mort?
—On le pouvait, sans grand effort.
—Comment cela, monsieur? En ordonnant, mesdames,
Que, sous un même toit, leur repartit Melfort,
Il vivrait avec ses trois femmes.

Le C. Gobet.

AUX BOSQUETS DE St. ***,

En y arrivant avec une troupe de comédiens de société.

SALUT, bosquets charmans!
Le printemps, échappé des jardins d'Idalie,
De Flore apporte les présents;
Et nous, sous vos dômes naissans,
Nous amenons les jeux d'Euterpe et de Thalie;
Accueillez leurs joyeux enfans.
Que ce lieu qui, souvent, charme l'inquiétude,
Devienne, à l'instant même, un champêtre foyer;
Appelons le plaisir, et bannissons l'étude;
Il est bon quelquefois d'aimer la solitude,
Mais il faut savoir l'égayer.
Dans notre gaîté pétulante,
Croyez-moi, mes amis, quittons le brodequin,
Pour mieux fouler l'herbe odorante,
Que de ses pleurs l'Aurore arrosa ce matin.
Vous qu'effrayait notre présence,
Bons villageois, mêlez-vous à nos jeux,
Nous n'avons pas votre innocence,
Vos simples goûts, votre constance,
Et cependant nous savons être heureux.
Si, dans ce jour, la comédie
Peut avoir pour vous des attraits,

Bons villageois, parlez, nous voilà prêts,
Nous allons remplir votre envie.
Suspendez vos travaux et vos soins amoureux,
Prenez tous vos habits de fêtes,
Vos chalumeaux et vos musettes
Seront l'orchestre de ces lieux;
Les cieux présideront à nos doux exercices;
Soyez notre théâtre, humbles et verts gazons!
Lilas, rosiers, formez-vous en coulisses!
Et toi, divin Phébus, prête-nous tes rayons!
Nos vœux sont exaucés, et nous entrons en scène;
Notre début produit un grand effet;
Les curieux que ce spectacle amène
Ont un air vraiment satisfait.
Le campagnard surpris ne fait trève au silence
Que pour donner l'essor aux applaudissemens....
Combien d'auteurs voudraient, en mainte circonstance,
De ses robustes mains payer les battemens!
Ce ruisseau fuit à peine, et suspend son murmure;
Philomèle interrompt ses chants,
Tout écoute dans la nature,
Et paraît s'enivrer de nos rares talens.
Bientôt Vesper à la fois congédie
Et notre auditoire et le jour;
L'heure qui sonne appartient à l'amour;
Adieu donc la gloire et Thalie.
Gazons dont l'aspect seul fait naître le desir,
Reprenez vos formes premières;
Bocages frais, et vous, fleurs printanières,
Redevenez le trône du plaisir;

Et qu'à nos sensibles bergères
Ce changement coûte un soupir :
Que ce soupir, d'une tendre folie,
En de si doux instans soit le signal heureux !
Et que, par nos transports, chaque actrice attendrie
Dise tout bas : L'amour vrai vaut bien mieux
Que les amours de comédie !

Le C. Emile DUPRÉ.

DIXAIN.

Un haut seigneur, noble par le blason,
D'un philosophe insultait la manie ;
Le fier manant, noble par le génie,
Se promettait fils de grande maison.
« En a qui veut, dit-il : j'en ferais douze,
« Sauf le mystère, à dame votre épouse.
« Lit anobli reçut plus d'un vilain ;
« Mais si donnez enfant de votre étoffe
« A ma moitié, mon digne suzerain,
« Ne le ferez, à coup sûr, philosophe.

Le C. Louis LEMERCIER.

CLÉMENCE

AUX MANES DE SA MÈRE.

Du trône éclatant de lumière
Où déjà tu renais à l'immortalité,
Entends nos soupirs, ô ma mère !
Qu'ils volent au séjour de ta félicité !
Abaisse tes regards un moment sur la terre.
Ta couche nuptiale est changée en tombeau.
De ton hymen, hier, on célébrait la fête
Aujourd'hui le bandeau dont on ceignit ta tête,
En crêpe de douleur s'étend sur mon berceau.
Les pleurs ont remplacé la pompe solennelle.
Tu n'es plus, et je vis ! Quel est donc mon destin?
Je répands sur tes yeux une nuit éternelle:
Tel fleurit un bouton, jeune enfant du matin,
Dont l'orage a brisé la tige maternelle.
Du moins dans la tempête il me reste un appui ;
Un père veillera sur ma tendre jeunesse,
Je trouverai, dans sa tendresse,
Les soins dont ton amour se reposa sur lui.
Seconde mes desirs, mes efforts pour lui plaire.
Pour te ressembler mieux, donne-moi tes vertus ;
Je ne lui rendrai pas un bonheur qui n'est plus,
Mais dans la fille encore il chérira la mère.

Le C. COUPIGNY.

FRAGMENT

DU SECOND CHANT

D'UN POÈME INTITULÉ *VULCAIN*. (1)

Fier de veiller à l'heure où tout repose,
Enveloppé d'un étroit paravent,
Au coin du feu, dans ma chambre bien close
Avec transport je me suis dit souvent :
Que le génie est une belle chose !
Et que le ciel m'eût fait un beau présent,
S'il eût voulu m'en donner une dose !
Non pour écrire ; et les vers et la prose
Se passent bien de génie à présent.
J'aimerais mieux chercher comment un rêve
Dans le cerveau naît, se forme, s'achève,
Egaie, attriste, anime le sommeil,
Et se prolonge au-delà du réveil.
Tel qui n'a pas le jour un pied de terre,
Devient la nuit un grand propriétaire ;
Avec son sort, ah ! comme il a changé !
Le voilà dur, insolent, dérangé ;
Et son voisin, par un songe contraire,

(1) Le premier chant a été inséré dans l'Almanach des Muses de 1791.

Nouveau Crésus, en dormant ruiné,
Redevient bon et bien morigéné
Jusqu'à l'instant qui rouvre sa paupière.
Tel rêvera qu'il vaut au moins Lemière,
Pour avoir fait un madrigal ou deux ;
Et tel se croit profond qui rêve creux.
A Rotterdam, à Londres, à Berne, à Rome,
Jeunes, vieux, grands, petits, sages et fous,
Et blancs, et noirs, enfin, nous rêvons tous :
Un dieu païen rêvait ainsi qu'un homme ;
Vulcain, sans doute, aurait prouvé le cas ;
Mais, par malheur, il se coucha trop las,
Et, pour rêver, dormit d'un trop bon somme.
Il se réveille, et se frottant les yeux :
Que vois-je ? ciel ! mes grands oncles Cyclopes !
Quoi, Pyracmon, quoi, Brontes, quoi, Stéropes
S'écria-t-il, vous êtes dans ces lieux !
Qu'y faites-vous ? et qu'y fais-je moi-même ?
De mon rappel m'annoncez-vous le jour ?
Suis-je du ciel exilé sans retour ?
Ah ! tirez-moi de ma surprise extrême !
Puis, dans ses bras, les prenant tour-à-tour,
N'en pouvant plus, près de se pâmer d'aise,
Il les regarde, il les serre, il les baise
Bien tendrement, et tous quatre, à la fois,
Perdent soudain l'usage de la voix.
Force du sang, douce et chère puissance,
Non, rien ne vaut ta muette éloquence ;
Sur tous les cœurs bien nés elle a des droits :
Non, rien ne vaut une reconnaissance.

Mais trop est trop : au théâtre parfois,
Lorsqu'un auteur, au lieu d'une en met quatre,
Il peut compter que l'on en siffle trois,
Et se tenir pour dit : Trois à rabattre.
Des questions qu'enfila mon héros,
Il attendait la réponse en silence;
Dans ses regards brillait l'impatience;
Pour la calmer, Brontes lui dit ces mots:
« Reconnaissez la bonne providence
« Qui vous protége après vous avoir nui;
« Consolez-vous, le destin aujourd'hui
« Pouvait encor, malgré votre innocence,
« Faire durer vos maux et votre ennui.
« Eh bien, tout vient à point; qui peut attendre,
« L'éprouvera : c'est le destin, c'est lui
« Qui le chemin de ces lieux nous fit prendre;
« Et ce qui va peut-être vous surprendre,
« Par ce brévet que son ambassadeur
« Nous a chargé ce matin de vous rendre,
« De nos travaux il vous nomme inspecteur. »
— Ah! le destin me fait beaucoup d'honneur;
Mais comment donc veut-il que je préside
A des travaux que je ne connais point?
Eclairez-moi, de grace, sur ce point;
Puis-je guider quand j'ai besoin de guide?
« — Ce qui se fait par arrêt du destin,
« Avec raison, peut quelquefois paraître
« Un peu bizarre, et pourtant ne peut l'être:
« Tenez de lui ce principe certain;
« Votre brevet d'ailleurs vous en impose;

« Vous y trouvez un mot qui vous fait peur,
« Attachez-vous seulement à la chose,
« Et réduisez le mot à sa valeur.
« D'un inspecteur voici le ministère ;
« Il ne fait rien, il ordonne de faire ;
« D'un air distrait, au hasard, en courant,
« Il voit, en gros (on dit qu'il voit en grand)
« Par ci, par là, rend un compte sommaire,
« Et son avis ne motivant jamais,
« Dans tous les cas peut se tirer d'affaire
« Avec deux mots : *Tout bon* ou *tout mauvais*. »
Votre discours me rassure et m'éclaire,
Répond Vulcain. Quoi ! je puis espérer !
Quoi ! j'ai fléchi le destin et mon père !
Il m'est enfin permis de prospérer ;
De quel tourment ce penser me délivre !
Marchez, par-tout je suis prêt à vous suivre ;
Où devez-vous me conduire ? — Là bas.
Et le carreau qu'il voit soudain se fendre,
En s'écartant découvre sous ses pas
Un escalier qui l'invite à descendre.
Sans balancer, il descend avec eux
Une heure au moins à travers les ténèbres ;
Le cœur lui bat, il brûle d'être aux lieux
Que ses travaux rendront bientôt célèbres ;
Il en approche, ils ont frappé ses yeux....
A leur aspect il pousse un cri de joie ;
Il prend un air et riant et serein ;
Dans le contour du vaste souterrain
Qui, par degrés, à ses yeux se déploie,

En un moment il n'est rien qu'il ne voie,
Il a tout vu ; sol, voûtes, soupiraux,
Forges, creusets, fournaises et fourneaux
A feux brillans, à flammes pâlissantes,
Et les aciers et les fers en monceaux,
Hangards, bûchers, magasins, arsenaux,
Et trois cordons de cent lampes ardentes,
Et trois bassins d'eaux pures et stagnantes,
Et des outils de toutes les façons,
Dont il devine et l'usage et les noms.
Il a sur-tout remarqué sous des tentes
(Où, se livrant aux douceurs du sommeil,
Ils oubliaient que l'instant du réveil
Leur ramenait des tâches accablantes)
Ces compagnons dont on ne parle pas,
Dont les sueurs et les peines constantes
N'ont trop souvent obtenu des ingrats
Qu'airs de mépris, que façons insultantes,
Quand leur modeste et continu labeur
Fait d'un état la force et le bonheur.
Le bon Vulcain se complaisait d'avance
A les traiter avec reconnaissance;
Il se montrait enchanté du local;
Pyracmon fait l'accoutumé signal,
Et le travail à l'instant recommence.
  Oh ! que ne puis-je en vers harmonieux,
D'une brillante et facile structure,
Peindre aussi bien à l'oreille qu'aux yeux,
Comme Delille, imiter la nature !
Ici des plis de l'outre à double flanc,

Que, tour à tour, il dilate et comprime,
Par maints tuyaux l'air s'échappe en sifflant,
Passe à travers la flamme qu'il ranime,
Et d'un feu doux fait un feu violent.
Là, des silex tournent, grondent, aiguisent,
En les usant, les tranchans qui les frisent.
Avec effort les marteaux longs et lourds
Sont soulevés; leur masse obéissante
Monte et retombe en mesure pésante,
Sur les métaux qu'elle dompte à coups sourds.
Là, des marteaux plus légers et plus courts,
Du fer rougi détachant des parcelles,
Les font jaillir en vives étincelles.
J'entends du vase où, pour former l'acier,
Le fer se plonge enlevé du brasier,
L'onde frémir, bouillonner et bruire;
J'entends encor... mais c'est assez décrire;
Ma muse est faible, et voudrait vainement
Briguer l'honneur du grand genre métrique:
Laissez-la donc se borner prudemment
A vous montrer la lanterne magique.

Voilà, du dieu qui préside aux combats,
La riche armure: ah! comme elle est finie!
D'un fin réseau, d'un léger matelas,
Qui peut braver traits, lances, coutelas,
Avec quel art vous la voyez garnie!
L'invulnérable est sûr d'être vainqueur
Sans grand péril; c'est un bel avantage:
Je vous en fais mon compliment, seigneur;
Mais des Français le noble et franc courage

N'en voudrait point dans les champs de l'honneur.
De la terrible et tendre Melpomène
Voyez ici le tragique poignard;
Aux pays grecs, aux rives de la Seine,
Des morts fameux, on sait avec quel art,
L'ont tour à tour fait briller sur la scène:
Si l'on en croit plus d'un mal-avisé,
Sot partisan du drame qu'il admire,
Entre leurs mains le poignard s'est usé;
C'est un faux bruit, quoi qu'on puisse vous dire:
Vous qui voulez mériter des *bravo*,
Ne le quittez jamais pour un nouveau.
Remarquez bien ce balcon à l'antique,
D'un goût exquis et d'un travail unique;
Bien qu'il ne soit commandé que d'hier,
Jupiter veut l'avoir demain sans faute.
Ne trouvant plus sa maison assez haute,
Pour respirer à l'aise et prendre l'air,
(L'esprit des dieux comme le nôtre grimpe)
Il fait construire un petit *belvéder*,
A deux cents pieds au-dessus de l'Olympe.
En large, en long, Vulcain se promenait,
Admirait tout, de rien ne s'étonnait,
Lorsqu'on le vit tomber en rêverie,
Et s'y plonger un moment... Tout soudain
Se réveillant, et, du plat de sa main
Frappant son front, il tressaille, il s'é
C'est pour forger que vous êtes ici!
Eh bien, Vulcain est forgeron aussi.
Tel autrefois, dans la belle Italie,

Séjour des arts, leur antique berceau;
Corrége, au feu d'un sublime pinceau,
Sentit soudain s'allumer son génie,
Quand il jeta, plein d'un noble transport,
Ce cri de gloire: *Anch'io son pittor!*
Vulcain n'est plus un artiste vulgaire,
Il rougirait d'un travail ordinaire,
A maint chef-d'œuvre il se sent appelé,
Son sang bouillonne, à sa tête fumante
Par des élans le génie a parlé,
Et le besoin de créer le tourmente.
Oui, ce qui doit sur-tout justifier
Que le génie est franc d'apprentissage,
C'est que Vulcain, à peine à l'atelier,
Ait inventé ce foudre meurtrier,
Dont le canon n'est qu'une faible image.
Je ne suis pas chimiste, et c'est dommage;
Je ne saurais vous démontrer comment
Il en forma le funeste alliage,
Avec de l'eau, de la flamme et du vent.
Voulez-vous donc en savoir davantage,
Suivez trois mois le cours de monsieur Sage;
Je vous aurais adressés à Franklin,
S'il n'avait point passé le noir rivage.
Le monde sait que ce républicain,
Savant dans l'art de conjurer l'orage,
Avait surpris le secret de Vulcain.
Quand celui-ci de son terrible ouvrage,
Par maint essai, jugea l'effet certain,
De l'empirée il reprit le chemin;

Je dois vous dire un mot de son voyage.
D'un acier fin qui fait honte à l'argent,
Il se compose un esquif en treillage;
Là, sans réchaud, sans corde, ni cordage,
Lesté du poids de sou foudre dormant,
Par le moyen de deux boules d'aimant
Qu'il fit sauter en l'air l'une après l'autre,
Avec son char, attiré doucement,
Il s'éleva jusques au firmament.
Gens à ballons, vous me voyez l'apôtre
D'un procédé plus simple que le vôtre.
Se diriger dans les airs en jouant!
Vous conviendrez, ma foi, qu'il est charmant.

Le C. PONS DE VERDUN.

L'INCONSTANCE.

TE rappelles-tu le boceage
Témoin de nos premiers aveux?
Alors tu n'étais pas volage;
Alors mon cœur était heureux.
Alors tu me disais sans cesse :
« Tu peux compter sur ma tendresse
« Tant que mes yeux verront le jour. »
Tu m'as trompé, belle Silvie,
Car tu n'as pas perdu la vie,
Et j'ai vu finir ton amour.

Le C. DAMIN.

LES VISITES,

OU

VOLTAIRE CHEZ PIRON,

ANECDOTE.

D'UN sarcasme lancé contre lui par Voltaire,
Piron piqué vint un matin,
Sur sa porte, dans sa colère,
Tracer furtivement ces deux mots : *Vieux coquin.*
Voltaire entend du bruit ; il ouvre, lit l'injure
Dont on venait de le gratifier,
Remarque au bas de l'escalier
Quelqu'un qui s'enfuyait en cachant sa figure.
Il rentre, vole à son balcon,
Guette, voit l'auteur de l'offense
Sortir, le reconnaît, jure par Apollon
De se venger d'une telle insolence.
Le lendemain, chez Piron il se rend.
Quoi ! dit ce dernier, c'est Voltaire !
Qui peut l'engager à me faire
Un honneur si rare et si grand?
— Votre politesse mérite
Ma démarche, mon cher Piron :
Vous avez sur ma porte, hier, mis votre nom,
Et je vous rends votre visite.

Le C. GOBET.

LE PREMIER AMOUR,

ROMANCE.

Des premières amours
O puissance immortelle!
Quoi! pour une infidelle
Mon cœur brûle toujours!
Le chagrin me dévore,
Et le plaisir la suit!
Elle me hait, me fuit,
Et moi je l'aime encore!

Je l'aime, et le desir
Survit à l'espérance;
Je meurs de ma souffrance,
Et tremble de guérir!
Insensé! je l'adore
Et veux la détester!
Quand je veux l'éviter,
Mon œil la cherche encore!

Quel voile vient couvrir
Mes premières années?
Je vois fuir mes journées
Sans vivre ni mourir.
Aujourd'hui, dès l'aurore,
Je pleurais mes malheurs;
Et dans les mêmes pleurs
Le soir me trouve encore!

I

Amis, dont les discours
Accusent l'inhumaine,
Du récit de ma peine
Ne troublez point ses jours.
Du mal qui me dévore
Je meurs sans la haïr,
Et mon dernier soupir
Sera pour elle encore!

Le C. ROGER.

VERS

Composés pour être chantés le jour de Pâques (1) *à l'église de* Notre-Dame.

QUE d'un chant triomphant ces voûtes retentissent!
Que les fidèles applaudissent!
Le jour luit, l'encens fume, et l'arbre de la croix,
Qu'on crut sécher dans ses racines
Et renverser avec les rois,
Lève un front plus superbe, et sort de ses ruines.

Le C. XIMENÈS.

---

(1) 28 germinal an 10, jour où le *premier Consul* promulgua la loi *sur les Cultes.*

L'ART DE PLAIRE.

A CORINE.

Tu dis : « Pour fixer un amant,
« Non, je n'ai point assez de charmes. »
Et tu pleures en le disant !
Cesse de craindre, aimable enfant,
Ta beauté même est dans tes larmes.
J'aime ton souris gracieux,
L'éclat de tes lèvres de rose,
Ton front où la pudeur repose,
Et le bleu tendre de tes yeux;
J'aime ta voix douce et sonore,
Ton pied mignon, et ton teint frais
Comme la fleur qui vient d'éclore;
Mais, crois-moi, j'aime mieux encore
Ta belle ame que tes attraits.
Hélas ! le plus léger nuage
Du jour fait pâlir la clarté :
Le frêle éclat de la beauté
S'enfuit comme une ombre volage,
Et ne laisse, après son passage,
Que le regret d'avoir été.
Si l'amour ne le vivifie,
Le plus joli visage est mort :
C'est le marbre informe qui dort,
Et le ciseau lui doit la vie.

Deux mots forment l'art de charmer,
L'Amour les dicte à la nature :
« Belle, dit-il, pour enflammer,
« L'ame en sait plus que la figure :
« Le secret de plaire est d'aimer. »

Le C. DEGUERLE.

ANECDOTE ROMAINE.

LA femme de Galba plaisait à Mécénas :
Il était, comme on sait, le favori d'Auguste,
Et madame Galba ne le haïssait pas.
L'époux trouvait cela très-utile et très-juste.
Quand chez lui Mécène venait
Pour le voir, ou pour voir sa femme,
Lui, pour ne point gêner leur flamme,
Sortait, ou vîte s'endormait ;
Et les amans s'aimaient dans une paix profonde.
Un jour qu'il s'était endormi,
Un sien valet, faisant sa ronde,
Convoita le bon vin d'un buffet bien garni :
Une bouteille passe, et puis une seconde ;
Une troisième allait.... Alte-là, mon ami ;
Songe-bien, dit Galba, que, si je dors ici,
Je ne dors pas pour tout le monde.

Le C. DROBECQ.

LE ZÉPHYR ET LA ROSE,

ODE ANACRÉONTIQUE.

LE ZÉPHYR.

FILLE du Printemps et de Flore,
Qui renais avec les beaux jours,
Je languis : hâte-toi d'éclore,
Ouvre ton sein à mes amours.

LA ROSE.

Toi qui viens chasser la froidure
Et nous ramener les plaisirs,
Volage amant de la nature,
Zéphyr ! porte ailleurs tes soupirs.

LE ZÉPHYR.

Des rayons d'un astre propice
Les fleurs se hâtent de jouir ;
Toi, leur reine, par quel caprice
Tardes-tu de t'épanouir ?

LA ROSE.

L'exemple n'a rien qui m'impose,
Et mon sein se gonfle de pleurs
Quand je vois le deuil de la rose
Ne pas toucher les autres fleurs.

LE ZÉPHYR.

Quand la présence de Thémire
Honore ton humble buisson,
Quand tout le parterre l'admire,
Les pleurs seraient-ils de saison?

LA ROSE.

Quand le teint de cette merveille
Le dispute à mon coloris,
Et quand sa bouche est plus vermeille,
Est-ce bien la saison des ris?

LE ZÉPHYR.

La rose à tout est préférée;
Et les charmes, les attributs
De l'Aurore et de Cythérée,
C'est à la rose qu'ils sont dus.

LA ROSE.

A la déité la plus belle
Je fus préférée autrefois:
Je perds ma gloire; une mortelle
Me force à lui céder mes droits.

LE ZÉPHYR.

Si Thémire, pour sa parure,
Te cueillait de sa belle main!
Si tu brillais dans sa coiffure!
Si tu reposais sur son sein!

LA ROSE.

Doux espoir! que je serais vaine
De m'embellir de ses appas!
Mais, ô Zéphyr! sans ton haleine,
Les roses naissent sous ses pas.

Le C. DESAINTANGE.

LES FAITS NIÉS,

ANECDOTE ANGLAISE.

PAR le carlin de mylord Ganne,
Un jour, mylord By fut mordu :
Sur le parquet, d'un coup de canne,
Voilà le carlin étendu.
Aussitôt dit et répondu :
— Mon chien ne mord jamais personne,
Mylord; vous le battez pour rien.
— Mylord, vous me la donnez bonne;
Moi, je ne bats jamais de chien.

Le C. PONS DE VERDUN.

VERS

FAITS DANS LE PARC DE *MEUDON*.

QUAND je parcours ces bois charmans,
Plantés des mains de la nature,
Et dont la docile verdure
Se courbe en berceaux ondoyans,
Il me semble que le Mystère
Ait ordonné ce demi-jour
Pour pouvoir offrir à l'Amour
Un asile qui sût lui plaire.
L'Amour doit aimer les forêts;
Il forma leurs routes épaisses
Pour dérober aux indiscrets
Et ses plaisirs et ses foiblesses.
Ces sentiers sombres et secrets,
Où l'on fuit avec tant d'adresse,
Sa main les a tracés exprès
Pour que lui seul s'y reconnaisse.
Dans ces lieux, il n'exige plus
De sermens pour être fidèles,
Car sous ces ombrages touffus
Le fripon nous cache ses ailes.
Nul doute n'y vient alarmer;
On y croit tout ce qu'on desire :
Sans soupçon on y sait aimer,
Et sans crainte on ose le dire.

L'INSOMNIE D'UNE FEMME,

ROMANCE.

Près de moi mon époux sommeille,
Mon enfant dort à son côté;
Je suis la seule ici qui veille,
Pleurons du moins en liberté!
La nuit en vain couvre la terre,
Je veille et brûle dans la nuit,
Comme la lampe solitaire
Dont la foible clarté me luit.

O toi qui vins troubler ma vie,
Toi, dont il faut taire le nom,
Épargne au moins, je t'en supplie,
Ce qui reste de ma raison!
Va, je suis bien assez coupable,
Puisque je vois sans frissonner
Le précipice inévitable
Où ta main cherche à m'entraîner.

Devoir, amour, couple volage,
Heureux qui peut vous réunir!
Heureux même qui, sans partage,
A l'un de vous peut obéir!

Mais comment n'être pas victime
D'un tourment qu'on aime à nourrir,
Quand on ne peut aimer sans crime,
Ni cesser d'aimer sans mourir?

Loin de lui, seule avec moi-même,
Je crois et l'entendre et le voir;
La nuit, son fantôme que j'aime
Près de ma couche vient s'asseoir :
Par sa présence consolée,
Peut-être un instant je m'endors;...
Mais je me réveille accablée
Et de desirs, et de remords....

Mais quoi! déjà la nuit s'achève!
Tout passe, excepté mon tourment;
Les rayons du jour qui se lève
Frappent les yeux de mon enfant :
Ah! cachons-lui ma peine amère,
N'effrayons pas son jeune cœur,
Et qu'un sourire de sa mère
Le trompe encor sur son malheur!

Le C. Vincent CAMPENON.

CONVALESCENCE.

Prairial an 9.

PRINTEMPS, jeunesse de l'année,
J'ai vu, languissante et fanée,
Ta belle couronne de fleurs :
Le voile sombre des douleurs
A ma paupière consternée
Cachait tes riantes couleurs.
Mais le savant prêtre d'Hygie,
Mon cher Alphonse, (1) est accouru ;
Et, par sa puissante magie,
Voile et douleurs ont disparu.
Je te revois, fraîche verdure ;
Tendres oiseaux, je vous entends ;
Je reviens, aimable Printemps,
Entre l'Hymen et la Nature,
Jouir de tes derniers instans.
Oh ! qu'une compagne chérie
Embellit encor de beaux jours !
Qu'elle sait faire aimer la vie
Dont ses soins prolongent le cours !
Assez, ô ma Nancy fidelle !

(1) Le célèbre *Alphonse Leroy*, professe
médecine de Paris.

Les tiens ont adouci pour moi,
Ils ont trop détourné sur toi
Les coups d'une étoile cruelle.
Proscrit et jeté dans les fers,
Lorsque j'attendais mon supplice,
Juré par des tyrans pervers;
Lorsqu'une éclatante injustice,
Par la disgrace et les revers,
Payait un éclatant service,
Et, près d'un trône, en sacrifice
Mes jours à ma patrie offerts;
Sur de plus dangereuses mers
Quand je voguais, loin du rivage,
Parmi la foudre et les éclairs,
Ta voix soutenait mon courage;
Tes yeux, sur moi toujours ouverts,
Me guidaient au sein de l'orage:
Sûr de toi, fort de ton suffrage,
J'aurais, sans changer de visage,
Vu sur moi crouler l'univers.
Oublions tant de maux soufferts:
Viens; cette champêtre retraite
Nous offre de si doux abris!
D'ici l'on voit encor Paris;
Mais il n'a rien qu'on y regrette:
Le vrai bonheur est à Saint-Prix.
Ici, de ma santé fragile
Je vais rassembler les débris.
Tous travaux me sont interdits;
Mais, avec Horace et Virgile,

Avec tant d'immortels esprits,
Dont le commerce m'est permis,
Le régime est doux et facile,
Et ne rien faire a bien son prix.
Si le sort veut que je succombe,
Que ta main me ferme les yeux;
Et, dans ce bois silencieux,
Fais graver ces mots sur ma tombe :
« Celui dont la cendre est ici
« Ne sut, dans le cours de sa vie,
« Qu'aimer ses amis, sa patrie,
« Les arts, l'étude et sa Nancy. »

Le C. GINGUENÉ.

LE GRAND CHAGRIN.

DEPUIS deux jours aux pleurs abandonnée,
La belle Églé va descendre au cercueil;
De ses amis sans cesse environnée,
A nul d'entr'eux elle ne fait accueil.
Or, devinez l'objet d'un si grand deuil.
Vous croyez tous qu'elle pleure une mère?...
Oh! plût au ciel! et que son écureuil
Sautât, dansât comme à son ordinaire!

Le C. POTHIER DE BIELLE.

LE COCHON, LE COQ ET L'AGNEAU,

FABLE.

Que dormir nuit et jour est un sort plein d'appas!
Disait, en soulevant une lourde paupière,
Au jeune agneau, le cochon gras :
Vautré sur mon fumier, je ne m'informe guère
Si le soleil tourne ou la terre.
A notre agneau, le coq, de son côté,
Recommandait, chantait la vigilance :
Elle entretient, disait-il, la santé
Et la gaîté.
Sitôt que sur son char l'Aurore aux cieux s'élance,
De Morphée à l'instant secouant les pavots,
Je reprends mes plaisirs qu'assoupit le repos,
Juges-en par mon alégresse.
L'agneau les écoutait, ouvrant ses deux gros yeux:
De quel côté trouvait-il la sagesse?
Chacun lui conseillait ce qu'il aimait le mieux.

Madame Joliveau.

FRAGMENT

IMITÉ DE LUCRÈCE.

S'IL est doux d'admirer, du port ou du rivage,
Le spectacle des mers que tourmente l'orage,
Les tortueux sillons qu'au milieu des éclairs
Le tonnerre décrit dans le vague des airs,
Le choc des élémens, les ondes courroucées
De l'abyme entr'ouvert jusqu'aux cieux élancées;
S'il est doux d'admirer, à l'abri des remparts,
La plaine hérissée et de pieux et de dards
Où Bellonne en fureur promène les alarmes,
L'or flottant des drapeaux, l'éclat mouvant des armes;
Éclairés par l'étude, amante de la paix,
Combien il est plus doux pour nos yeux satisfaits
D'embrasser, du sommet de la philosophie,
Ces vulgaires erreurs que l'homme déifie!
De le voir, à travers mille confus détours,
Poursuivre un vain bonheur qui s'éloigne toujours,
Tantôt briguer d'un rang la splendeur passagère,
Tantôt de l'Hélicon la palme mensongère;
Et, sans cesse emporté, de desirs en desirs,
Se créer des tourmens jusque dans les plaisirs!

Trop aveugles mortels, quelle est votre démence?
Au sein de quels périls, dans quelle nuit immense
Exposez-vous les jours qui vous furent comptés?

La nature vous crie : ô mes fils, arrêtez...
Eh ! qu'exige de vous cette mère prudente ?
Un corps exempt de maux, une ame indépendante.
N'êtes-vous pas d'ailleurs bornés dans vos besoins?
Ne pouvez-vous, sans frais, plus avares de soins,
Semer vos courts instans de voluptés sans nombre?
Si de riches flambeaux, brillans vainqueurs de l'ombre
N'éclairent pas toujours vos nocturnes festins,
Si le marbre animé par de savantes mains,
Les étoffes de Tyr, les vases de Corinthe,
De vos appartemens ne parent point l'enceinte,
Si les accens du luth d'un moderne Pâris,
Ne retentissent pas sous l'or de vos lambris,
N'avez-vous pas les fruits que prodigue Cybèle,
Les ruisseaux, les bosquets, les chants de Philomèle,
Le luxe de l'automne aux pampres éclatans,
Les trésors de l'été, mais sur-tout du printemps
Du printemps qui, couvert de fleurs et de rosée,
Transforme l'Univers en un vaste Élysée.

Ah! le riche qui dort sur un lit fastueux
N'est pas moins assailli du mal impétueux,
Que le pauvre étendu sur sa couche grossière.

Mais si les dignités, idoles du vulgaire,
Si le trône lui-même, avec tous ses appas,
Aux revers, aux douleurs, ne vous dérobent pas,
Assurent-ils à l'ame un sort digne d'envie ?
A vos nombreux vaisseaux, quand la mer asservie
Bouillonne sous leur poids, lorsque vos légions,
Sous votre sceptre altier, courbant vingt nations
Étendent vos succès du couchant à l'aurore,

es, pour le bonheur, ne faut-il rien encore?
ısez-vous échapper à la voix du remords,
soustraire votre ame aux craintes de la mort?
n; les soucis rongeurs, plus puissans que vos armes,
ıus suivent en tous lieux, vous entourent d'alarmes,
ıcun pouvoir humain ne balance leurs droits:
entrent, par essaims, dans l'asile des rois,
ıgitent sous les plis de la pourpre suprême,
bourdonnent dans l'ombre autour du diadême.

Le C. BAOUR-LORMIAN.

'EMBAUMEMENT ÉCONOMIQUE.

SERAIT-IL bien vrai, mes amis,
Que, quand mes jours seront finis,
Votre dessein est qu'on m'embaume?
sait à ses enfans, près de lui réunis,
ı avare mourant, d'Harpagon second tome.
ıus des parfums trop chers à quoi bon m'emballer?
ut-il se ruiner pour garder un fantôme?
vous voulez pourtant, moi mort, me contempler,
oyez-en votre père, il est bon économe;
Mes enfans, faites-moi saler.

Le C. GOBET.

IMITATION

DES XVIIe ET XVIIIe ODES D'*ANACRÉON*. (1)

ACCOURS, artiste ingénieux!
Que pour moi, sous ta main féconde,
Se moule, en contours gracieux,
Ma coupe élégante et profonde!
N'y grave point des noirs combats
La triste et lamentable histoire:
Peins-y Vénus et ses appas;
Peins-y le printemps et sa gloire.

Trace des Faunes animés,
Suivant des Nymphes attrayantes;
Trace des Amours désarmés
Aux genoux des Graces riantes;
Joins-y l'éclat du plus beau jour,
Tempéré par un doux ombrage,
Et qu'Apollon avec l'Amour
Donnent de l'ame à ton ouvrage.

Le C. LACHABEAUSSIÈRE.

(1) Cette imitation est tirée d'un recueil inédit des *Poési[es] galantes de l'antiquité*, que l'auteur doit incessamment publi[er].

LE BON CARACTÈRE,

OU

L'ÉCLAT DE RIRE BIEN PRIS.

CERTAIN seigneur de la Navarre,
Parmi les avares connus,
Avait renom du plus avare.
Deux pages, qu'il laissait tout nus,
Exposaient un jour au vieux hère
(C'était, depuis cinq ou six mois,
Au moins pour la centième fois)
Leur dénuement et leur misère.
Ils lui présentaient le tableau
De six chemises retournées,
Tombant chaque jour par lambeau,
Et qui dataient de neuf années.
Se voyant presser le bouton,
Devant eux il mande Labrie,
Son intendant, son factoton,
Son second tome en ladrerie:
« Vîte écrivez à mon colon,
« Qu'aux bords de mes deux marécages,
« Il sème du chanvre bien long,
« Pour faire du linge à mes pages. »
A ces mots, le couple malin
Se venge, ne sachant que dire,

En poussant au nez du vilain
Le plus bruyant éclat de rire.
— Ces petits fous!... de temps en temps,
J'aime à leur donner des surprises.
Les voilà tous deux bien contens,
A présent qu'ils ont des chemises.

Le C. PONS DE VERDUN.

VERS

Pour le Portrait de M. DE LA CHALOTAIS.

DANS tous les cœurs son éloge est tracé;
Digne de naître à Rome ou dans le sein d'Athènes,
Déjà ses vertus l'ont placé
Entre Socrate et Démosthènes.

Le C. BLANCHARD DE LA MUSSE.

ÉPIGRAMME,

A l'auteur d'un journal obscur, supprimé p ordre du Gouvernement.

CET arrêté, pauvre inconnu,
T'explique un singulier problême;
Car il te montre, par toi-même,
Comme on meurt sans avoir vécu.

Le C. Fabien PILLE

ÉLÉGIE,

A LASTHÉNIE.

Je brise ma chaîne,
Et par d'autres nœuds,
Loin de l'inhumaine
Qui rit de mes vœux,
Je vais être heureux.
Qu'elle soit cruelle;
Et que le mépris
D'un amour fidèle
Soit l'unique prix:
Je saurai, loin d'elle,
D'une ardeur nouvelle
Flatter Lycoris.
Mais vaine espérance
Qui trompe mon cœur:
En vain sa rigueur
Nourrit la souffrance
Qui fait mon malheur:
Par-tout mon amante
Me semble présente;
De légers soupirs,
Une ombre incertaine,
Tout en moi ramène
De brûlans desirs.

O ma Lasthénie!
Quand pourrai-je, hélas !
Sentir dans tes bras
Mon ame, ma vie,
A la tienne unie!
Tu vois ma douleur
Et ma vive ardeur;
Au feu qui m'inspire,
Réponds par tes feux;
D'un tendre sourire
Seconde mes vœux,
Et dans tes beaux yeux
Que je puisse lire
L'espoir d'être heureux!

Le C. Auguste DE LA BOUISSE.

LA GALANTERIE MARITALE.

MON cher mari, monsieur Toutun,
De ce bâillement importun,
Pourquoi m'affligez-vous l'ouïe?
Est-ce que vous êtes à jeun?
— Non, Dieu merci, ma chère amie;
Mais vous et moi ne faisons qu'un,
Et, quand je suis seul, je m'ennuie.

Le C. PONS DE VERDUN.

LE RÉVEIL-MATIN,

CHANSON.

AIR : Du ballet des Pierrots, *ou* du vaudeville du Rémouleur et la Meûnière.

PAR-TOUT on se couche, on se lève,
C'est toujours le même tableau,
Et souvent on n'achève un rêve
Que pour en forger un nouveau.
L'amour, la guerre, le commerce,
Le goût des arts, l'appât du gain,
A Rome, en France, en Chine, en Perse,
Sont un fort bon *réveil-matin.*

L'ami des champs ou de la chasse
Du soleil attend le retour;
L'auteur, pour grimper au Parnasse,
Se met en route avant le jour.
Le berger quitte sa couchette
Aux accents du coq libertin;
Pour moi, le chant d'une poulette
Est le meilleur *réveil-matin.*

Existe-t-il une retraite
Inaccessible aux créanciers?
Existe-il une sonnette,
Que ne trouvent point les huissiers?

A-t-on vu femme douce et bonne,
Qui, parfois, ne fût un lutin?
Femme qui gronde, huissier qui sonne,
Sont un fâcheux *réveil-matin.*

Nos beautés, nos gens à la mode,
Ne sauraient briller que la nuit;
Aussi trouvent-ils fort commode
De fuir le grand jour qui leur nuit.
Ils dorment, ne sachant que faire,
Quand le soleil est dans son plein;
Et c'est le soir, pour l'ordinaire,
Que sonne le *réveil-matin.*

Mes amis, voici ma morale:
Buvons dès que le jour nous luit;
Pour être heureux sans intervalle,
Buvons encor quand il s'enfuit:
Couchons-nous le soir sous la treille,
En chantant l'amour et le vin,
Et que le refrain de la veille
Nous serve de *réveil-matin.*

Le C. ARMAND-GOUFFÉ.

FRAGMENS

D'une traduction des Satires d'Young.

LES FEMMES FORTES.

La ville a pour Hébé les plus piquans appas.
On ne vit point ailleurs ; elle ne conçoit pas
Le plaisir que l'on trouve aux champêtres domaines.
La verdure des prés, le cristal des fontaines,
Les bois silencieux et les rians coteaux,
A son ame brûlante offrent de froids tableaux.
Au chant du rossignol comment peut-on se plaire ?
Il l'endort ; mais le bruit, la fange, la poussière,
Tout ce chaos enfin est aimable à ses yeux.
A la ville on respire un air délicieux.
De mille objets confus que la vue a de charmes !
Quel plaisir quand, pressée au milieu des alarmes,
Il faut vaincre la foule et s'ouvrir un chemin !
Elle ne peut sentir l'odeur de ce jasmin ;
D'alcali volatil elle a fait son emplette,
Et s'en sert en foulant un lit de violette.
  L'intrépide Betsy s'illustre dans les bois ;
Un cheval vif et fier seconde ses exploits.
Au-dessus de six pieds s'élève une barrière,
Comme un adroit jockey, dans son ardeur guerrière,
Elle sait la franchir. Partage cet honneur,
Fobert, (1) de nos beautés glorieux professeur.

(1) Maître d'équitation.

Sur un beau phaéton, debout, voyez Armide
Diriger ses coursiers dans leur élan rapide,
Fendre, comme l'éclair, un peuple admirateur,
Et par-tout excitant un murmure flatteur,
De sa roue effleurer sa rivale tremblante;
Telle que Sésostris, si son orgueil la tente,
Demain on pourra voir, à son char radieux,
En triomphe attelés des monarques poudreux.

LES JOUEUSES.

Depuis qu'un jeu fatal rend nos beautés captives,
Leurs yeux ont moins d'éclat, leurs couleurs sont moins vive
Cette aveugle fureur, en ses emportemens,
Flétrit un sexe né pour les doux sentimens;
Il outrage le ciel, et perd dans les alarmes
Son argent, sa santé, son honneur et ses charmes.
Voyez-vous ces brigands en groupe rassemblés?
Quel spectacle offrent-ils à nos esprits troublés?
Debout, au milieu d'eux, une belle, avec grace,
Sur des monceaux d'argent que soigneuse elle entasse,
Fait briller de son bras l'éclatante blancheur,
Et paraît, agitant son cornet enchanteur,
Vouloir nous effrayer par le bruit du tonnerre.
A tous les élémens tels déclarant la guerre,
Autrefois on a vu les fougueux aquilons,
Avec un bruit affreux déserter leurs prisons.
Sa main ouvre la porte au plus terrible orage;
Soudain naissent les cris ou de peur ou de rage,
es larmes, les sermens et le vain désespoir.
n'est plus une belle; à sa place on croit voir

La sibylle de Cume à ses transports livrée :
Son teint est enflammé, sa vue est égarée ;
Tout son corps se roidit ; par des mots furieux
Elle apprend aux échos l'art d'insulter les dieux.
Que vas-tu devenir, époux facile et tendre ?
Aux douceurs de l'hymen ton cœur pouvait prétendre.
Quand l'aurore l'invite à jouir du repos,
Le sommeil à ses yeux reproduit ces tableaux :
Sur son brûlant chevet le dé roule, s'arrête ;
Le numéro fatal paraît, trouble sa tête,
Dans son sein qu'il agite il se grave, et flétrit
De sa fécondité le trop malheureux fruit.
Quelle scène nouvelle à nos yeux se présente,
Et porte dans nos sens l'horreur et l'épouvante !
Valton, riche héritier d'un parent de nos rois,
Quitte un hôtel brillant pour habiter ses bois.
Qui peut donc l'exiler en des lieux si sauvages ?
La douleur et l'effroi sont peints sur les visages.
Pourquoi ce glaive nu ? pourquoi ces mouvemens,
Ces lamentables cris et ces gémissemens ?
Ton repentir, Clarice, en vain cause tes larmes,
Ton époux indigné tourne sur toi ses armes.
Les valets, par la fuite, échappent au danger :
On relègue un enfant sous un ciel étranger.
Quel accident fatal a rompu l'hyménée
Dont leur aimable fille allait être enchaînée ?
D'où vient ce deuil enfin ? d'où vient un si grand bruit ?
Le dirai-je ? Madame a joué cette nuit.

Le C. LABLÉE.

L'AMOUR-PROPRE ET LA MODESTIE,

FABLE.

Dans les temps reculés de la mythologie,
Au beau milieu de la céleste cour,
On vit naitre le même jour
L'Amour-Propre et la Modestie.
Ce couple, dit Jupin, nous vient fort à propos;
La Modestie avec les sots
Ira toujours de compagnie;
L'Amour-propre, au contraire, ira chez le Génie,
Et le consolera de ses nombreux travaux.
Mais le Destin à barbe grise,
En décida bien autrement.
Ah ! vous le devinez, sans que je vous le dise :
La Modestie épousa le Talent,
Et l'Amour-Propre épousa la Sottise.

L'avis de Jupiter était plus consolant.

Le C. Hoffman.

L'ANE PROPHÈTE,

CONTE.

Quelques journaux, depuis un temps,
Des ânes font l'apologie;
Et, sans aller en Arcadie,
Trouvent à brûler leur encens.
Que si les ânes sont savans,
C'est sur-tout en astrologie....
La preuve, on peut vous la donner:
Je ne sais pas en faire accroire ;
On cessera de s'étonner
Quand on aura lu mon histoire.
J'ai fait hier un peu de bien;
Aujourd'hui je pourrais en faire;
Mais il faut aussi se distraire....
Si je courais le cerf? — Fort bien!
A sortir le temps vous engage.
— Le temps! je le crois à l'orage.
— Non, je m'y connais, ce n'est rien.
Ainsi soit-il! partons, sans tarder davantage.
Eh! qui donc parle ainsi? se disent les lecteurs.
Louis onze, messieurs, est l'un des deux acteurs
Figurant dans ce dialogue.
L'autre, c'était un astrologue.
Voilà le roi parti. Prêt d'entrer dans le bois,
Il voit un charbonnier monté sur sa bourrique.

Un charbonnier alors pouvaitparler aux rois.
Sire, dit le rustaud, quelle mouche vous pique?
Vous allez vous fâire inonder,
Rien n'est plus sûr. Bon! dit le roi, sottise!
Entrons sans délai ni remise:
Taïau, taïau. L'on chasse, on court sans débrider.
Mais voici que des cieux, perçant la robe grise,
L'éclair brille... On entend le tonnerre gronder.
Le prince est traversé jusques à la chemise.
L'orage, en l'assaillant, le vient persuader
Que tel homme que l'on méprise
Bien souvent est le seul qu'on devrait écouter.
Rentré dans son palais, Louis veut consulter
Ce charbonnier qui prophétise:
On l'introduit; l'autre astrologue est là,
Bas flatteur, bien penaud. A donc, notre bon sire
Dit au manant: Prends l'argent que voilà.
Cependant il faudrait nous dire
Qui peut te rendre si savant?
Le charbonnier se met à rire;
On se moque, je crois, répond-il bonnement.
Je ne sais rien de rien; une simple remarque
M'a fait parler pertinemment.
Quelle, encor? reprend le monarque.
Sire, mon baudet est peureux;
Sa frayeur est parlante, et m'instruit à merveilles:
Lorsque le temps est orageux
Les ânes baissent les oreilles.

Le C. Félix NOGARET.

ÉPISODE DE CACUS,

LIVRE VIII DE L'ÉNÉIDE. (1)

Évandre célèbre la fête d'Hercule, et raconte à Énée l'origine de ces solennités.

Voyez sur ces rochers, ces rochers écroulés,
Leur chûte rassura nos peuples désolés.
Ce sont les vieux débris d'un immense repaire
Que jamais du soleil n'éclaira la lumière;
Cacus, fils de Vulcain, l'habitait autrefois.
Le ciel, pour le former, interrompit ses lois:
Monstre, ennemi de l'homme, il en eut le visage;
Mais l'enfer de son corps seul acheva l'ouvrage;
Sa bouche vomissait les laves des volcans;
Des cœurs demi-rongés, entre ses mains fumans,
Il aimait à sucer les fibres palpitantes,
Qui distillaient le sang sur ses lèvres béantes.
  Vainqueur de Gérion, Alcide, en ces climats
Envoyé par les dieux, punit ses attentats.

---

(1) Je publierai la traduction entière de l'Énéide en trois livraisons, chacune de quatre chants, avec des notes. La première livraison paraîtra incessamment, et les deux autres de six mois en six mois. Le format et le prix seront les mêmes pour chacun des trois volumes. (*Note du traducteur.*)

D'innombrables troupeaux, conquis par son courage,
Erraient dans les vallons, et couvraient le rivage.
Cacus, qu'entraîne au crime un aveugle destin,
Des richesses d'un dieu médite le larcin.
Quatre taureaux fougueux et leurs belles compagnes,
Écartés de la plaine, ont franchi les montagnes;
Le monstre, à reculons, vers son antre secret
Les traîne, redoutant qu'un sentier indiscret
De leur fuite au héros ne découvre la trace;
Il invoque la ruse, au défaut de l'audace;
Sa main d'un lourd rocher ferme le souterrain.

Hercule cependant sur le mont Aventin
Rassemble ses taureaux; ils mugissent..... Nos rives
Répondent aux douleurs des génisses captives,
Et, dans cet antre creux, leurs longs gémissemens
Appellent, mais en vain, leurs sauvages amans.
Alcide les entend, frémit, prend sa massue,
Vers la cime du mont, qui se perd dans la nue,
Il a volé...... Cacus redoute sa valeur;
Pour la première fois, il connaît la terreur.
Son œil se trouble, il fuit vers sa vaste retraite,
Et croit, en s'y plongeant, éviter sa défaite.

A des chaînes de fer, dont le dieu de Lemnos
Pour son indigne fils forgea les durs anneaux,
Une roche dans l'air s'élevait suspendue.
Cacus rompt ces liens, le roc tombe, et l'issue
Se ferme tout à coup sur les pas du géant.
Le héros de Tirynthe approche; impatient,
Il dévore de l'œil cet antre inaccessible;
'ois fois, pour l'entr'ouvrir, il s'élance terrible,

Trois fois, armé d'un fer qui frémit dans sa main,
A pás précipités il parcourt l'Aventin;
Trois fois, d'un vain effort fatigué, hors d'haleine,
Le dieu péniblement repose dans la plaine.
Sur la croupe du mont par la foudre frappé,
Penchait au bord du Tybre un vieux roc escarpé,
Des oiseaux de la nuit asile solitaire.
Le fils de Jupiter, au défaut du tonnerre,
L'ébranle d'une main..... Le roc déraciné
Chancelle, et, balançant son sommet incliné,
Roule de bonds en bonds sur la plage voisine;
L'olympe, au loin répond au bruit de sa ruine,
Et le Tybre effrayé se dérobe à ce poids.
De l'antre de Cacus, pour la première fois,
L'œil du jour éclaira le funèbre silence,
Et le monstre, du ciel redouta la vengeance.
C'est ainsi qu'à nos yeux, par de longs tremblemens
Si la terre s'ouvrait jusqu'en ses fondemens,
Nous verrions s'agiter sur la rive infernale
Les manes alarmés d'une clarté fatale,
Et fuyant vers le Styx, dont les bords odieux
Sont l'éternel effroi des hommes et des dieux.
Cacus voudrait du jour éviter la lumière;
Il se roule en hurlant au fond de son repaire:
Hercule y fait pleuvoir des chênes arrachés,
Et les débris des monts en masse détachés.
Le lâche ne peut fuir; mais sa bouche enflammée
Exhale en tourbillons une épaisse fumée:
Vain prodige! il a pu rassurer sa terreur,
Mais il n'étonne point l'audace du vainqueur.

Alcide, qu'irritait sa longue résistance,
Dans ce gouffre de feux, impatient s'élance,
Plonge à travers la nuit, et saisit le géant
Haletant sous le poids de ce foyer brûlant.
Il l'étreint dans ses bras, l'étouffe, et de ces voûtes
Sous leur vaste ruine il découvre les routes.

Le peuple, de Cacus rappelle les forfaits,
S'assemble avec effroi pour observer ses traits,
Et ses yeux arrachés, dont la prunelle errante
Semble poursuivre encore une victime absente,
Et les poils hérissés sur ses membres hideux,
Et son front sillonné de bitume et de feux.
On traîne, on foule aux pieds sa dépouille sanglante;
Mais on n'ose approcher de sa gueule béante,
Qui vomissait au loin les feux étincelans
Que le dieu de l'Ethna renferma dans ses flancs.

Le C. Hyacinthe GASTON.

QUATRAIN

FAIT EN 1792.

IL n'est plus aujourd'hui d'hypocrites en France,
Ceux qui l'étaient ont mis le masque bas:
Comment feindre en effet des vertus qu'on n'a pas,
Quand la honte serait d'en avoir l'apparence?

Madame JOLIVEAU.

ROMANCE DE BLANCHE ET ISABELLE,

OU

LES DEUX AMIES. (1)

Bosquet chéri, tendre et discret asile,
Doux confident que cherche mon ennui,
D'Elisabeth j'avais jusqu'aujourd'hui
Entretenu ton feuillage tranquille.
Je crus en vain que ma bouche fidelle,
De ce seul nom te parlerait toujours;
Apprends, hélas! mes nouvelles amours,
Et ne redis que le nom d'Isabelle.

Portrait charmant, qui reçus mon hommage,
D'Elisabeth présent cher à jamais,
Pardonne-moi si, malgré tes attraits,
Au fond du cœur je porte une autre image.
De son trépas quand j'appris la nouvelle,
Je fis serment de te garder ma foi;
Mais, pour n'aimer jusqu'au tombeau que toi,
Il eût fallu ne pas voir Isabelle.

D'Elisabeth ombre triste et sanglante,
Que ma tendresse invoqua si long-temps,

(1) Nouvelle en prose, insérée dans la *Bibliothèque des Romans*, quatrième année, cinquième volume.

LA NOUVEAUTÉ.

FABLE.

Aux lieux où règne la Folie,
Un jour la Nouveauté parut :
Aussitôt chacun accourut ;
Chacun disait : Qu'elle est jolie !

Ah ! madame la Nouveauté,
Demeurez dans notre patrie ;
Plus que l'esprit et la beauté
Vous y fûtes toujours chérie.

Lors, la déesse à tous ces fous
Répondit : Messieurs, j'y demeure ;
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.

Le jour vint. Elle se montra
Aussi brillante que la veille :
Le premier qui la rencontra
S'écria : Dieux ! comme elle est vieille !

Le C. Hoffman.

A DEUX JOLIES FEMMES

Qui m'ordonnaient de leur faire quelques vers pour leurs deux sœurs que je n'avais jamais vues,

QUOI! je n'ai jamais vu vos sœurs,
Et vous voulez qu'en mon délire,
Pour chanter leurs attraits vainqueurs,
J'ose toucher ma faible lyre?
Ah! celles qu'un si doux lien
Vous unit, ont, je le sens bien,
Des droits sacrés à mon hommage....
Mais, tracer la fidelle image
Des beautés qu'on ne connaît pas,
La tâche est par trop difficile;
Et je crois que le plus habile
Peut rester court en pareil cas!
Comment me tirer de ce pas?
Je veux,... je cherche...., j'imagine....
Le tout en vain!... De mon tourment
Vous jouissez, couple charmant;
Déjà votre gaîté lutine
S'apprête, charitablement,
A me berner, à..... Doucement;
L'Amour, qui par-tout suit vos traces,
Prend pitié de mon embarras;

Il vous montre, et me dit tout bas :
« Les deux que tu ne connais pas,
« Comme elles, sont filles des Graces. »

Le C. MARTIN, D'INGRANDE.

INSCRIPTION

POUR UNE MAISON DE JEU.

IL est deux portes à cet antre;
L'une s'ouvre à l'espoir, l'autre au plus noir transport:
C'est par la première qu'on entre,
Par la seconde que l'on sort.

Le C. PASQUET.

ÉPIGRAMME.

MORDICANS est toujours à la table des gens,
Et parle mal de tout le monde :
Il exerce sa langue, il exerce ses dents.
Sa bouche, soit qu'il mange, ou qu'il boive, ou qu'il f[illegible]
S'ouvre toujours à nos dépens.

Le C. DROBECQ.

L'INSOMNIE,

ROMANCE.

TEL qu'un ami perfide ou mercenaire,
Qui, dans les pleurs, abandonne un ami,
Le sommeil fuit la couche solitaire
Du malheureux que le sort a trahi.
Depuis long-temps vainement je l'appelle ;
Comme l'Amour, il est sourd à ma voix.
Sommeil, Amour, couple ingrat et rebelle !
Ah ! revenez pour la dernière fois !

Vœux superflus ! sur la terre, en silence,
Règnent la nuit et les songes légers.
Tout dort, hélas ! le crime et l'innocence,
Les fils de Mars, les rois et les bergers.
L'eau qui murmure ou la feuille qui tombe,
Seule interrompt le silence des bois ;
Moi seul je veille ! Ah ! du moins dans la tombe,
Si je dormais pour la dernière fois !

O de mon cœur souveraine maîtresse !
Toi que j'adore, et qu'il me faut quitter !
Qui me bannis et me retiens sans cesse !
Toi que je fuis sans pouvoir t'éviter !

De tous mes maux cause cruelle et chère !
Adieu, les pleurs ont étouffé ma voix!
Je pleure, hélas! mais bientôt, je l'espère,
J'aurai pleuré pour la dernière fois!

Le C. ROGER.

VERS

Adressés à DOUGADOZ, (père Venance.)

1789.

De Saint Augustin jeune émule,
Un luth orne votre cellule,
Sous votre capuchon j'apperçois un laurier;
Oh! que j'aime à vous voir, parfumant sans scrup
Le froc de Saint François des myrtes de Tibulle,
Egayer d'un couplet les marges d'un psautier!
Rival de Bourdaloue et disciple d'Horace,
Vous faites retentir l'écho de ces déserts
De vos sermons et de vos vers;
Vous marchez tour-à-tour dans les sentiers dive
Du Paradis et du Parnasse.
Je voudrais, avec vous, dans ces lieux peu con
Compagnon de pélerinage,
Grossir le nombre des élus;
Mais il me faudrait en partage,
Pour tenter ce double voyage,
Et vos talens, et vos vertus.

Le C. LAMONTAG

ENCORE UNE VISITE,

POÈME.

Je goûtais le repos dans un champêtre asile,
Le triste hiver me rend au fracas de la ville ;
Mais, seul en mon réduit modeste et retiré,
Des importuns, du moins, je puis vivre ignoré.
Un livre est un ami dans une solitude.
Jouissons un moment des douceurs de l'étude ;
Lisons. Qu'il savait bien les secrets de son art !
Point de mot, dans ses vers, qui se place au hasard.
Boileau, toujours fidèle aux lois de l'harmonie,
Unit l'esprit au goût, la raison au génie.
Il n'aimait pas Cotin, et l'a trop tourmenté :
Il faut laisser un sot dans son obscurité.
C'est un méchant métier que celui de médire :
Oui vraiment, je dis plus, des métiers c'est le pire.
Hein ? J'ai cru que vers moi quelqu'un portait ses pas,
Qu'on prononçait mon nom. Je ne me trompe pas.
— Ne peut-on lui parler ? — Monsieur n'est pas visible.
— Ne fût-ce qu'un instant. L'homme le plus paisible
Y tiendrait-il ? Hier, j'arrive avec la nuit ;
Je m'éveille, et déjà l'importun me poursuit.
Je suis bien malheureux ! — J'ai forcé votre porte :
Excusez. Mais on peut en user de la sorte,
Lorsqu'on a le desir.... — Que voulez-vous de moi

Monsieur ? — Je suis de vous un peu connu, je croi;
Je ne saurais languir dans une vie obscure,
Et tous les mois j'adresse une énigme au Mercure.
— Voilà pourquoi, sans doute, il a tant d'abonnés.
— Je n'ai pas nui peut-être à son succès. Tenez,
On a loué ces vers; si vous daigniez les lire?
— Oh! je les sais par cœur. — Le sujet qui m'attire
Est assez important pour fixer votre esprit.
On peut mener de front la gloire et le profit.
Je spécule, et veux être à mon tour journaliste.
— C'est vous charger, monsieur, d'une tâche assez triste.
— Soit. Mais cent abonnés au premier numéro,
C'est d'abord.... — Retranchez d'abord les deux zéro.
On se trompe souvent pour peu que l'on calcule,
Et ce n'est pas toujours à coup sûr qu'on spécule;
Mais quel plan est le vôtre en faisant un journal?
— Dire très-peu de bien, dire beaucoup de mal,
Voilà quel est mon plan. — Je vous en félicite.
Ainsi loin d'applaudir au talent, au mérite,
De louer l'écrivain dont l'ouvrage aurait plu....
— On ne me lirait pas, et je veux être lu.
Un bel éloge endort, un bon sarcasme éveille.
Vous le savez, d'ailleurs, quand la critique veille,
Les sots n'ont pas beau jeu. Croyez-vous qu'elle ait tort
De servir le bon goût? — La critique! d'accord;
Mais ne confondons pas, Monsieur, je vous supplie:
Il est une critique obligeante, polie,
Je dirais même affable en sa sévérité,
Qui pour guide toujours choisit la vérité,
ınce d'un écrit la force et la faiblesse,

Et gémit en secret du défaut qui la blesse.
Blâmant avec réserve, approuvant sans effort,
Du Parnasse au jeune homme elle aplanit l'abord,
Avertit l'écrivain mûri par les années
Qu'il est temps d'accomplir ses hautes destinées;
Au vieillard, dont la plume erre presque au hasard,
Conseille la retraite avant qu'il soit trop tard,
Ne sert aucun parti, ne vend aucun suffrage,
Ne voit jamais l'auteur, ne voit que son ouvrage,
Et, par un juste égard, pour le mieux corriger,
Se refuse au bon mot qui pourrait l'affliger.
Mais il en est une autre, émule de l'Envie,
Qui condamne à plaisir, à plaisir humilie,
Et, s'aveuglant soi-même en sa malignité,
Ne veut voir qu'un défaut où brille une beauté.
Celle-ci, de nos jours, par malheur trop commune,
S'attache à tous les noms dont l'éclat l'importune;
Dès qu'un jeune talent croit pouvoir se montrer,
Se fait un jeu cruel de le désespérer;
Aux talens reconnus dont s'illustre notre âge
Prodigue, au lieu d'encens, et le blâme et l'outrage;
Met son bonheur à nuire et sa gloire à blesser;
Sourit d'avance au trait que sa main va lancer;
Tantôt, pour égayer ses injures bannales,
Emprunte les rébus, les quolibets des halles;
Tantôt, pour satisfaire à ses fougueux transports,
Jusque dans leurs tombeaux court insulter les morts;
De lauriers déchirés jour nuit et s'environne,
Offense tout le monde et n'éclaire personne.
Vous ne rougiriez pas?... — Il me faut des lecteurs;

Je vous le dis encor : les hommes les meilleurs
D'un mot bien aiguisé sont les premiers à rire,
Et l'on a, de tout temps, accueilli la satire.
Je serai donc méchant. — Fort bien. S'il est ainsi,
De moi qu'attendez-vous ? — En deux mots, le voici :
L'annonce très-souvent recommande un ouvrage.
Je veux un *prospectus* qui fasse du tapage,
Malin par conséquent, et je m'adresse à vous.
— Êtes-vous de sang froid ? — Pourquoi non? entre nous,
C'est de quelques instans me faire un sacrifice ;
Mais je vous associe au premier bénéfice.
— Ce bénéfice-là me semble au moins douteux ;
Mais, quand il serait clair comme un plus un font deux,
Sachez qu'un écrivain, alors qu'il se respecte,
Ne se mêle jamais à cette foule abjecte
De Zoïles gagés qui, pour certain public,
Font de la médisance un scandaleux trafic,
Et, trop juste rebut du monde littéraire,
Renoncent à l'honneur pour un vil honoraire.
— Grands mots ! scrupule vain ! D'ailleurs me refuser,
Cela n'est pas prudent ! — Quoi ! — C'est vous exposer...
— J'entends. Le prospectus aujourd'hui se publie,
Le journal dans un mois paraît et me décrie.
Très-volontiers, Monsieur : oh ! ne vous gênez pas.
Des journaux détracteurs je fais un si grand cas !
— On les redoute. — Qui ? L'auteur pusillanime
Qui méconnaît ses droits à la publique estime,
Et, n'osant s'indigner du mal qu'on dit d'autrui,
Ne sait pas s'honorer du mal qu'on dit de lui.
libelles passés remuez la poussière.

Voyez ce qu'ils ont dit de Boileau, de Molière,
De ce tendre Racine et de ces morts fameux,
Que le Pinde aujourd'hui compte parmi ses dieux:
Les ont-ils respectés ? La Satire et l'Envie
Jusqu'à son dernier jour harcèlent le génie;
Mais sur sa tombe, où brille un rayon immortel,
L'équitable Avenir lui consacre un autel.
Qu'importe d'un journal le succès éphémère!
On ne lit plus Fréron, on lit toujours Voltaire.
Ainsi donc écrivez, imprimez, publiez
Que ma prose et mes vers déjà sont oubliés;
Que pour moi s'est tari le cours de l'Hypocrène;
Que mon style pesant avec effort se traîne;
Que je suis long, diffus, sec, maussade, ennuyeux,
Vous me ferez plaisir. — Vous n'aimeriez pas mieux
Pouvoir tous les matins sourire à votre éloge?
— Non vraiment. Un ami que mon cœur interroge,
Dont le goût éclairé m'avertit d'un défaut,
Un censeur juste et vrai, voilà ce qu'il me faut.
— On pourrait vous citer beaucoup de vos confrères,
Qui, plus adroitement, conduisent leurs affaires.
— Oui; c'est le plus grand nombre; et tous les jours je voi
Des réputations, je sais très-bien *pourquoi*.
— Au fait: j'attends de vous un peu de complaisance.
Votre intérêt, le mien....— Monsieur, l'heure s'avance.
Si je dînais chez moi.... — J'en serais enchanté.
— Par malheur pour nous deux, je me trouve invité.
Un autre jour...— J'accepte. — Adieu donc: sans rancune.
Votre feuille à la main, courez à la fortune,
Et, comme la satire y doit sur-tout régner,

Faites-moi l'amitié de ne pas m'épargner.
Il sort. Et les voilà ces juges dont l'audace
Veut, la férule en main, régenter le Parnasse!
Qu'a produit celui-ci? Des énigmes. Eh bien,
Tel autre n'a rien fait, ne fera jamais rien,
Qui, méchant par instinct, par état journaliste,
De trois mille abonnés pourrait montrer la liste.
Reviens à moi, reviens, docte et sage écrivain,
Qu'à regret j'ai senti s'échapper de ma main.
Peut-être chez les morts tu te plais à médire;
Si tu lis nos journaux, quel champ pour la satire!

Le C. VIGÉE.

VERS

Qui doivent être placés sur le tombeau de Henriette BOURDIC-VIOT.

CI-GÎT Sapho-Bourdic, qui, dès son plus jeune âge,
Au dieu d'Anacréon a son luth consacré;
Son nom, chéri par-tout, au Pinde est révéré.
Si *Verdier*, *Pipelet*, *Beaufort* et *Dubocage*,
Estimaient ses talens, son esprit éclairé,
C'est à son cœur sur-tout qu'elles rendaient hommage...
Bonté, graces, vertus, folie aimable et sage,
Cette tombe a tout dévoré.

Le C. BOINVILLIERS.

IMITATION

DE LA PREMIÈRE ODE DU IVe LIVRE D'HORACE.

Intermissa Venus diu.

LA paix ! la paix ! belle Vénus !
Plus de combats après une aussi longue trève ;
Mon antique valeur n'est plus ;
Cynare en fut témoin ; mais l'âge me l'enlève.

Dix lustres pesant sur mes jours
A tes ordres charmans m'ont rendu plus rebelle :
Mère injuste des doux Amours !
Vole où des cœurs soumis le jeune essaim t'appelle !

Veux-tu, par un choix plus heureux,
Fonder sur des succès ton pouvoir légitime ?
Guide tes cygnes amoureux
Vers les rians banquets où t'invite *Maxime*.

Maxime ! il unit à la fois
De l'ame et de l'esprit les trésors et les charmes ;
Sa grace, ses nobles exploits,
Feront briller au loin la gloire de tes armes.

Fais qu'il éclipse ses rivaux ;
Tu verras, par ses soins, sur le plus beau rivage,
Sous des portiques de Paros,
Dans un marbre immortel consacrer ton image.

Là, dans un nuage d'encens,
Le luth harmonieux, la flûte enchanteresse,
Et de la voix les doux accens
Feront voler vers toi des concerts d'alégresse.

Là, deux fois le jour tu verras
Les bergers amoureux et les douces bergères,
Mariant leurs voix et leurs pas,
Unir des chants naïfs à des danses légères.

Pour moi, je dis, Adieu, plaisirs!
Adieu, Beautés, banquets, doux charme de ma vie!
Je m'interdis les vains desirs;
Sur mon front dépouillé ma couronne est flétrie.

Mais, qu'ai-je dit? et de mes yeux
Pourquoi des pleurs brûlans s'échappent-ils encore?
Est-il donc vrai que je sois vieux?
Un feu secret, hélas! m'agite et me dévore.

Ah! j'aime encor, pour mon malheur!
Mon trouble me trahit, et ma voix est glacée:
Tout me peint un objet vainqueur;
Tout, jusqu'à mon sommeil, le livre à ma pensée!

Le C. LACHABEAUSSIÈRE.

STANCES

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

A la douce clarté des cieux,
J'ai vu se clorre ses beaux yeux,
Qui désarmaient le plus farouche :
Témoin de son dernier effort,
J'ai vu le souffle de la mort
Flétrir les roses de sa bouche.

Dieux ! m'écriai-je, Dieux jaloux !
Doit-elle tomber sous vos coups
Victime si prématurée ?
Et faut-il donc que, sans retour,
La coupe de vie et d'amour
Échappe à sa lèvre altérée !

Vaines prières ! le trépas
A plongé ses jeunes appas
Au sein d'une nuit éternelle ;
Et celle qu'on nous vit chérir
Ne laisse plus qu'un souvenir
Fragile et passager comme elle.

Ainsi, dans les jours du printemps,
De l'églantier, battu des vents,
Se détache la fleur timide :

Ainsi, dans le cours du ruisseau,
Passe et fuit un léger roseau
Entraîné par l'onde rapide.

Le C. S. E. Géraud.

TELLE DOT, TEL MARI.

Une orpheline avait reçu
De la dame de son village
Dix écus pour sa dot; et, quoique belle et sage,
Elle ne put trouver qu'un malotru.
Pourtant la pauvre créature,
Loin de faire éclater le plus léger murmure,
Ainsi lotie, était joyeuse encor,
Dans son futur époux voyait un vrai trésor;
Et quelques jours avant le sacrement propice,
Vivement par elle attendu,
Elle court chez sa protectrice
Lui présenter gaîment son prétendu.
Eh bien! lui demanda la dame généreuse,
As-tu choisi celui qui doit te rendre heureuse?
— A vos bontés j'ai répondu,
Et voici mon futur. — Qui? cet individu?
Ah! mon enfant, qu'il a mauvaise mine!
Eh mais! repart, d'un air un peu confus,
L'aimable et naïve orpheline,
Qu'est-ce qu'on a pour dix écus?

Le C. Gobet.

A CLAIRE.

En amour combien tout diffère !
Chaque parole est un secret,
Chaque démarche est un mystère,
Et chaque erreur est un forfait.
La promesse la plus légère
Y devient toujours un serment ;
Un détour, un regard sévère,
Font un parjure d'un amant.

En amour combien tout diffère !
Tout se permet, tout se défend :
Pour se parler il faut se taire,
Et sans s'écouter, l'on s'entend.
On se cherche quand on s'évite,
On ne craint rien et l'on frémit ;
Quoiqu'immobile, tout agite ;
Quoique l'on souffre, l'on jouit.

En amour combien tout diffère !
Tout est revers, tout est bonheur :
La fleur cache une épine amère ;
Mais l'épine annonce une fleur.
En amour la voix est émue,
Larmes de feu coulent des yeux ;
O Claire ! lorsqu'on vous a vue,
Quel plaisir d'être malheureux !

Le C. Colleville.

IMITATION

DE LA XXVIII[e] ODE D'*HORACE*.

Festo quid potius die.

ROME aujourd'hui fête Neptune ;
Fêtons Neptune sans retard.
Bannis la réserve importune,
Déterre ton plus vieux nectar.
Le jour fuit, s'envole ; es-tu sage
En différant de le saisir ?
Viens, Chloé, viens, voici l'usage
Que nous en trace le plaisir.

Le vin petille, il nous déride,
Nous chantons d'abord, tour-à-tour,
Moi, la sensible Néréïde,
Toi, Diane qui fuit l'Amour.
Le soir, pour la reine de Gnide
Un chant plus doux confond nos voix ;
La nuit survient, Chloé décide
Quel est le chant que je lui dois.

Le C. LACHABEAUSSIÈRE.

IMITATION DE CATULLE.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.

Vivons, ô ma tendre Lesbie,
Vivons pour nous aimer toujours;
Et méprisons les vains discours
De cette vieillesse ennemie
Qu'indignent nos jeunes amours.
Des feux dont l'horizon se dore
Si la splendeur s'éteint dans les ombres du soir,
Le matin ramène l'espoir
D'une clarté plus belle encore :
Mais quand la mort, qui nous poursuit,
Dissipe de nos jours le pâle météore,
Nous tombons au sein d'une nuit
Que ne remplace aucune aurore.
Ah! puisque tel est notre sort,
Crains d'opposer des refus à ma flamme :
Donne-moi ta bouche, ô mon ame!
Et, dans un mutuel transport,
Oubliant l'univers sous ce feuillage sombre,
Unissons nos baisers avec un art si doux,
Que jamais les yeux des jaloux
N'en puissent deviner le nombre.

Le C. S. E. Géraud.

A MADAME ***.

Tu disais qu'Adonis même
Ne pourrait m'ôter ton cœur ;
Tu trouvais ton bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur.
Tu me peignais la tendresse ;
Hélas ! c'est moi qui la sens.
Tu jurais d'aimer sans cesse ;
C'est moi qui tiens tes sermens.

Le C. BOUFFLERS.

ÉPIGRAMME.

1794.

Connaissez-vous ce vieux barbon,
Devant lui sans cesse en extase ?
Son goût est pur, son cœur est bon :
Il a *Marat* pour Apollon ;
La *Montagne* pour Hélicon,
Et sa servante pour Pégase.

Le C. BAOUR-LORMIAN.

A UN BOUQUET DE ROSES FANÉES.

Air à faire.

FILLES du printemps, fraîches roses,
Enfans d'un zéphyr amoureux,
Long-temps avant que d'être écloses,
Vous étiez l'objet de mes vœux.
Hier, sur le sein de Lydie,
Vous brilliez de l'éclat du jour....
Faut-il que vous perdiez la vie
Où je vois respirer l'amour?

Qu'est-ce que la vie? une rose.
Au printemps on la voit fleurir;
Sur elle un papillon se pose;
Ce papillon, c'est le plaisir.
Vers l'été, la rose s'effeuille;
Le froid d'hiver la fait périr....
Elle perd sa dernière feuille;
L'homme rend son dernier soupir.

Le C. DE NIEULANT.

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE,

POÈME.

Que l'Homère thébain, dans les siècles antiques,
Ait chanté pour ses dieux aux fêtes olympiques,
Je n'emprunterai point ses profanes accords!
Mais toi qui du *Cédron* fis retentir les bords,
Qui charmas du *Liban* les cèdres solitaires,
Viens résonner encor sous mes mains téméraires,
Harpe du roi prophète, et que tes sons touchans
Dans ce jour solennel accompagnent mes chants!
Au jour de désespoir, de vengeance et de haine,
Les méchans avaient dit dans leur ame hautaine:
« Dieu n'est point: le mensonge et la crédulité
« Livrèrent seuls le monde à son autorité.
« S'il existe ce Dieu que le faible révère,
« Qu'il pousse jusqu'à nous le cri de sa colère;
« Qu'il descende des cieux, et, la foudre à la main,
« Qu'il vienne proclamer son pouvoir souverain! »
Ils disaient; et leur bouche, aux blasphêmes ouverte,
Du fidèle tremblant avait juré la perte.
Insensibles et sourds à la voix du remord,
Dans l'ombre ils aiguisaient le glaive de la mort;
Et bientôt, messagers de l'esprit des ténèbres,
Ils épouvantent l'air de hurlemens funèbres.
Comme une légion de voraces corbeaux
Qui cherchent leur pâture au milieu des tombeaux

Se voile tout-à-coup d'un sinistre nuage :
Le Roi des Rois, surpris dans ses solennités,
Voit tomber sous leurs coups ses temples dévastés;
Les lévites en pleurs, autour de l'arche sainte,
Défendent vainement cette pieuse enceinte
Où leurs hymnes de paix s'envolaient chaque jour,
Parmi des flots d'encens, jusqu'au divin séjour.
Sous le lin protecteur, la pourpre, les guirlandes,
Aux pieds de ces autels, témoins de tant d'offrandes,
Sanglans, percés de traits, ces martyrs glorieux
Tombent, et le pardon est écrit dans leurs yeux.
Qui veillera sur vous, auguste sanctuaire?
Vos appuis ne sont plus : la horde sanguinaire
De vos détours secrets fouille les profondeurs;
L'or et les monumens de vos saintes grandeurs,
Le pain mystérieux, et les vases de gloire,
Tous ces trésors, butin d'une affreuse victoire,
Dans Babylone en deuil indignement traînés,
Frappent d'un juste effroi ses peuples consternés :
D'infâmes histrions, d'abjectes courtisanes,
Pressent les coupes d'or de leurs lèvres profanes,
Et boivent à longs traits, dans leurs flancs entr'ouverts,
Un vin qu'en souriant leur versent les enfers.
Mais pour les assassins qu'un feu caché dévore
A peine des forfaits luit la sanglante aurore :
Plus d'un asile obscur soustrait à leurs regards
Ces hommes qui du ciel portaient les étendards.
Apôtres des cités, dans une paix profonde,
Satisfaits d'échapper aux tempêtes du monde,

Les uns, du monastère antiques habitans,
Frappaient le saint autel de leurs fronts pénitens;
Les autres, au milieu des montagnes arides,
Des grottes, des forêts, nouvelles Thébaïdes,
Allaient faisant le bien dans leur humilité,
Et, pauvres, secouraient encor la pauvreté.
Mais le crime parut armé de sa puissance:
Le désert fut troublé dans son vaste silence;
Les échos de ces bois, de ces murs révérés,
Qui n'avaient répondu qu'à des hymnes sacrés,
Répétèrent alors l'outrage et le blasphême:
La piété timide et se livrant soi-même,
Le front calme, attendit ses bourreaux inhumains,
Et sans murmure aux fers tendit ses faibles mains.
C'est là, dans les détours du cloître taciturne,
Qu'élevant vers son Dieu sa prière nocturne,
Au formidable appel de l'airain de minuit,
Rêveuse, elle marchait à pas lents, et sans bruit;
C'est là que, recueillie en des pensers austères,
A la sombre lueur des lampes funéraires,
Elle allait quelquefois dans un angle écarté
S'asseoir entre la tombe et l'immortalité....
Temples majestueux, vénérables portiques,
Des vierges de Sion, abris mélancoliques;
Murs ténébreux, où l'ame, en son ravissement,
Avec Dieu même osait converser librement,
Vous fûtes dépouillés de vos pompes divines.
Le silence et la mort, fantômes des ruines,
Tranquillement erraient autour de vos débris;
La ronce serpentait le long de ces pourpris,

D'une écume empestée infectant le saint lieu,
Rampait sur l'autel même où descendit un Dieu.
Digne sujet d'horreur pour les races futures!
Des temples, transformés en étables impures,
Se virent par la fange obscurément flétris;
Ciel vengeur! des chevaux pour les combats nourris,
Hennissaient sous la voûte où des voix pacifiques
Du Dieu de l'univers entonnaient les cantiques,
Et de leurs pieds d'airain, en leurs fougueux transports,
Battaient le marbre antique où reposaient les morts....
Les morts.... ils n'étaient plus dans leurs couches d'argile:
Le crime osa forcer ce redoutable asile;
Dans ces noirs souterrains, domaines du trépas,
Sur la poudre des temps osa graver ses pas.
Il osa renverser de leurs trônes funèbres
Des pontifes sacrés, des monarques célèbres,
Des sages, des héros qui dormaient en ces lieux,
Sur la foi des mortels, sous la garde des cieux;
Il osa du sépulcre ouvrir le flanc avare;
Et Sibaris, témoin de ce larcin barbare,
Les vit, sans tressaillir, aux pieds de ses remparts,
Semer de tant de rois les vestiges épars.
« Quand l'homme sans retour au tombeau doit descendre,
« Qu'importe, disait-il, qu'on respecte sa cendre?
« Rien ne peut lui survivre. Un aveugle destin
« De la vie, en naissant, lui trace le chemin.
« Qu'il meure! Il va grossir l'éternelle matière,
« Et son corps, affranchi d'une chaine grossière,

« En atomes légers, sur les ailes des vents,
« Vole se réunir aux divers élémens. »
Tel en ces tristes jours on l'entendit lui-même
Avilir des tombeaux la majesté suprême.
La mort inexorable, offerte à nos regards,
A coups précipités frappait de toutes parts;
Hélas! et nul ami, les yeux mouillés de larmes,
N'osait du dernier jour adoucir les alarmes;
Nul ministre de paix, nul ange du Seigneur,
Au mourant, étendu sur un lit de douleur,
Ne venait adresser la parole de vie.
Hélas! par-tout errante, et par-tout poursuivie,
Leur race infortunée allait de mers en mers,
De climats en climats, traîner ses longs revers.
Tu fuyais avec eux, toi, leur chef magnanime:
Pontife révéré, ta vertu fut un crime;
Et la religion qui te prêtait sa voix,
Et la tiare sainte, et la pourpre des rois,
Rien des nouveaux *Dathans* n'épouvanta l'audace;
Poursuivi par l'effroi, l'insulte et la menace,
Renversé sans retour de ce trône pieux,
Qu'un apôtre lava de son sang glorieux,
Rome te vit loin d'elle achever ta carrière,
Et Valence ferma ton auguste paupière.
Mais, tandis que le juste, entouré de bourreaux,
A l'Être qui peut tout se plaignant de ses maux,
Pour soutenir des jours que le malheur consume,
Se nourrit en secret du pain de l'amertume,
L'impie, avec orgueil, sur la pourpre étendu,
Bravant le fer vengeur, par un fil suspendu,

Et promenant ses doigts sur une lyre d'or,
A ses chants assassins donne un coupable essor.
S'il méconnaît le Dieu que l'univers adore,
Il en invente un autre, et sans pudeur l'honore.
La *Raison* désormais est sa divinité.
Sous ses traits imposteurs, une infâme beauté,
Assise sur l'autel, reçoit un vil hommage;
Autour d'elle l'encens s'épaissit en nuage,
Et son adorateur, devant elle abaissé,
Lui présente en tribut le sang qu'il a versé.
    Cependant, effrayé de ce forfait extrême,
Il veut au Roi des Rois rendre le diadême.
Maudit des nations, il veut leur révéler
Le Dieu que de son trône il tenta d'exiler.
Lui-même, sous les yeux d'une terre proscrite,
Commande en son honneur une fête hypocrite:
Les chênes, les lauriers, doux tribut des hameaux,
Serpentent sur les murs en verdoyans rameaux.
Ces parfums que le mois aurore de l'année
Prodigue sans mesure à la terre étonnée,
Aux prés, aux champs, aux bois, aux collines ravis,
Des temples, des palais embaument les parvis.
Le sang a disparu sous des touffes de roses;
Et, du sein de ces fleurs nouvellement écloses,
La France, soulevant son front silencieux,
Voit la pompe profane et détourne les yeux.
Là, parmi tous ces dais de flottante verdure,
A l'éclat du soleil, et devant la nature,

Au retour du printemps, et sous l'azur du ciel,
L'impie, insolemment, *décrète* l'Éternel.
L'Éternel lui répond par un coup de tonnerre;
L'ange exterminateur descendu sur la terre
S'avance environné d'un tourbillon de feux;
Dans sa main resplendit le glaive lumineux;
Balthazar est atteint au milieu de sa joie:
Il tombe, les enfers viennent saisir leur proie;
Et les peuples, surpris, se demandent entre eux:
« Comment est-il tombé ce colosse orgueilleux? »
L'impie avait vécu; mais son ombre sanglante
Planait encor sur nous, et semait l'épouvante.
Le Tabernacle encor de deuil était voilé.
Enfin vers l'orient, par Dieu même appelé,
Un héros apparaît sur la sainte montagne;
La gloire le précède et l'amour l'accompagne:
De la Religion il vient sécher les pleurs.
Cette épouse du ciel, oubliant ses malheurs,
Replace sur son front la couronne immortelle:
Ses yeux ternis long-temps brillent d'un nouveau zèle:
Timide, et respirant d'un passé douloureux,
Son cœur s'ouvre à l'espoir de faire des heureux,
Et ses beaux chants d'amour et de reconnaissance
De son libérateur célèbrent la puissance.
Comme un astre charmant qui vers le soir nous luit,
L'olivier à la main, l'aimable Paix la suit.
De la triste Sion toutes deux exilées,
Dans ses murs triomphans toutes deux rappelées,
Compagnes d'infortune et de félicité,
Ensemble rendent grace à la divinité.

Abandonne, ô Sion, les crêpes du veuvage!
Temple, relève-toi sur le sacré rivage!
Fleurs, embaumez les airs des parfums les plus doux!
Le Dieu fort et vivant dépouille son courroux.
Faut-il chanter ce jour d'éternelle mémoire,
Et d'un autre Cyrus la dernière victoire?
Le soleil, couronné de splendeur et de feux,
Voyageur matinal, s'avançait dans les cieux;
A ses premiers rayons le bronze des batailles
Tonne pour le Très-Haut au sein de nos murailles;
L'airain religieux, muet dix ans entiers,
Mêle une voix sonore à ses accens guerriers.
Le long de nos remparts une foule enivrée
Contemple avec transport cette aurore sacrée.
Vers le saint édifice, à son maître rendu,
Chacun vole, et, d'amour et d'ivresse éperdu,
Semble douter encor d'un réveil qui l'enchante.
O du culte chrétien pompe auguste et touchante!
Ces lévites, couverts de longs habits de lin,
Les sons de la trompette et de l'orgue divin,
Le cantique de paix, la myrrhe et le cinname
Voltigeant sous la voûte en odorante flamme,
Tous ces braves, vieillis dans la gloire et l'honneur,
Balançant leurs drapeaux sur l'autel du Seigneur,
Les transports, les soupirs, les vœux d'un peuple immense,
Et celui qui d'en haut apporta la clémence
Humiliant lui-même en ce moment sacré
Son front victorieux de palmes entouré...
Il semble que, parlant à travers un nuage,
Dieu fasse à tous les cœurs entendre ce langage:

« De vils profanateurs, outrageant mon pouvoir,
« D'une main sacrilége ont brisé l'encensoir.
« Ils ont séduit mon peuple et rompu l'alliance
« Qui joignait sa faiblesse à ma toute-puissance :
« Et moi, de mes fureurs ouvrant les arsenaux,
« J'ai fait tomber sur lui mes plus cruels fléaux;
« Tremblant, il a crié vers le Dieu de ses pères :
« Alors parait un homme en des jours plus prospères.
« Heureux médiateur entre mon peuple et moi ;
« Il relève mon temple et rétablit ma loi ;
« Sa gloire, ses vertus désarment ma vengeance ;
« Au rang des nations je replace la France.
« Déjà de toutes parts, rendus à leurs troupeaux,
« Les pasteurs dispersés, rentrent dans les *hameaux*,
« Et viennent prodiguer à leurs brebis fidelles
« Des secours vigilans et des soins dignes d'elles.
« Des paroles de paix, d'indulgence et d'amour,
« Dans le sein du bercail annoncent leur retour.
« Peuple, réjouis-toi ! mais que de ta pensée
« L'image de ton Dieu ne soit plus effacée ;
« Garde, au fond de ton cœur, une constante foi,
« Et mon œil vigilant s'arrêtera sur toi. »

Le C. BAOUR-LORMIAN.

FIN.

TABLE.

TICE

DE POÉSIE

DIXIÈME.

...ichard
Pry-
...oin,
De
...er-

ANONYMES.

FIN DE LA TABLE.

NOTICE

DES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU L'AN DIXIÈME.

POËMES.

Les Plantes, poème, par René-Richard Castel, professeur de réthorique au Prytanée; troisième édition, revue avec soin, ornée de cinq figures en taille-douce. De l'imprimerie de Crapelet. Paris; Déterville, rue du Battoir, n° 16.

Corrections heureuses, qui donnent un nouveau prix à un poème dont le plan est sagement conçu, la marche rapide, et qui ne présente que peu de négligences, balancées par de jolis détails.

Le poète a enrichi cette nouvelle édition de plusieurs descriptions brillantes, telles que celles des *champignons* et des *mousses*.

Le Rétablissement du Culte, poème par P. L. M. Baour-Lormian. Paris; Louis, libraire, rue de Savoie, n° 12. An 10, 1802.

Poème semé de vers harmonieux, brillans et bien tournés,

Il est imprimé dans ce volume avec de nombreux changemens.

Les Arts, poème en trois chants, par Jean-Baptiste Lavedan. De l'imprimerie de Didot jeune. Paris, Didot jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 22, et les marchands de nouveautés.

L'auteur qui, par son titre, semble annoncer qu'il chantera tous les arts, a oublié la *musique* et la *poésie*. Il s'est contenté de parler de la *peinture*, et dit:

Quatre coups de crayon ont placé mon héros.

De la *sculpture*, et voici l'un de ses préceptes:

O vous qui taillerez ou le marbre, ou le roc,
Dès le premier coup d'œil divisez votre bloc.

De l'*architecture*, et l'on remarque ces deux vers:

Et l'on voit à la fois, dans le beau pont du Gard,
La puissance de Rome et celle de votre art.

Le Duel d'un militaire et d'un apothicaire, par le cit. Doublet. Paris, de l'imprimerie de Huguin; marchands de nouveautés.

Un jeune homme se prend de querelle au spectacle avec un militaire. Rendez-vous donné pour se battre le lendemain. Dès la pointe du jour, le jeune homme est chez le militaire, et lui dit: Monsieur, votre métier est de manier des armes; le mien est de composer des drogues. Je suis apothicaire; voici deux pilules, dont l'une est empoisonnée: choisissez. Ce genre de combat paraît nouveau et dangereux au militaire, qui refuse et finit par embrasser son adversaire. Ce fait, vrai ou faux, raconté par les journaux, a fourni à différens auteurs le sujet d'une de théâtre, et au cit. *Doublet* le sujet d'un

poème. Voici quatre vers extraits de sa dédicace au *Premier Consul.*

Combien ma muse s'égaie
De vous offrir ses essais !
Il dépend de vous que j'aie,
Consul, un entier succès.

C'est simple.

Voyage de l'avocat Mignon de Noyers à Paris, lors de la dernière fête du 14 juillet, poème héroi-comique en quatre chants. Paris; Desenne, libraire, Palais du Tribunat, n° 2.

Mignon, canne à la main, a l'habit violet
Qu'on lui fit à vingt ans fort court et sans collet.
On voit sous cet habit, qu'avec gracé il déploie,
Petit col, grand jabot, longue veste de soie,
Culottes de coutil, bas bleus à coins cendrés,
Larges boucles d'argent à ses souliers ferrés;
Un petit catogan serre sa chevelure,
Et son feutre à la suisse obombre sa figure,
Qui, sous ce parasol, laisse à peine entrevoir
Son œil creux, son teint blême et son grand sourcil noir.

C'est dans cette parure que l'avocat *Mignon* se promène au Palais Royal avec sa femme, dont la mise n'est pas moins curieuse que la sienne. Après quelques aventures plus désagréables les unes que les autres, l'avocat retourne à Noyers, bien décidé à ne plus entreprendre de voyages.

La Libertéide, ou les Phases de la révolution française, avec des notes historiques et politiques, et suivies des Chant

N 2

Philosophe, par le cit. Moussard, avec cette épigraphe :

Univers, admire et frémis.

Imprimerie de Brasseur aîné. Paris, l'éditeur, libraire, rue Helvétius, n° 560, et Maradan, libraire, rue Pavée, n° 16.

L'auteur peint ainsi la famine qui a désolé la France dans le cours de la *révolution*.

J'ai faim, dit l'enfant à sa mère ;
J'ai faim, dit le vieillard blanchi ;
J'ai faim, dit la sœur à son frère ;
J'ai faim, dit le père affaibli ;
J'ai faim, dit la mère débile ;
J'ai faim, dit la France fertile.
Le cri lugubre est répété.
Elles périssent les membranes,
Ils se dessèchent les organes,
Les fibres de la liberté.

La Boucle de cheveux enlevée, poème h[illegible] roï-comique en cinq chants, par Po[illegible] traduction en vers, par A. T. M. O[illegible] Broch. de 64 pages ; prix 1 fr. 50 ce[illegible] Paris ; Pougens, quai Voltaire, n° 10, e[illegible] Desenne, au Palais du Tribunat.

Poème que les Anglais mettent à côté du *Lutrin* [illegible] *Boileau*, et que nous mettons avec raison fort [illegible] dessous.

Traduction qui mérite des éloges, mais dans laque[illegible] on remarque avec peine beaucoup de négligences.

Le Collége abandonné, poème ; par F. L. [illegible] M. P. D. L. ; dédié aux amis que j'ai pe[illegible] dus ; lu le 30 brumaire an 10, à la séan[illegible]

publique de l'institut départemental de Rennes, avec cette épigraphe :

Carminibus quæro miserarum oblivia rerum.
Præmia si studio consequar ista, sat est.

OVIDE.

Rennes, chez Chausseblanche, imprimeur de l'institut départemental, place l'Égalité. An 10.

Vers d'écolier.

Éloge de la Vieillesse, par le C. M.*** Paris, Charles Pougens, quai Voltaire, n° 10; Genets jeune, libraire, rue Thionville, n° 1846, an 10 — (1802.)

Des pensées justes, et des vers faibles.

Ismaël au Désert, ou l'Origine du Peuple arabe; scène orientale, par Louis Lemercier. Paris, marchands de nouveautés.

La Félicité conjugale, essai d'un poète âgé de quarante ans; dédié à son épouse, avec cette épigraphe :

Là, tous deux entourés de leurs nombreux enfans,
Ils goûtent de concert le bonheur des amans.

Par Gilbert Garnier. Paris, marchands de nouveautés, an 10; — brochure in-8° de 14 pages.

Cueillir, toujours d'accord, les roses de la vie,
Éviter chaque épine, aliment de l'envie,
Serpent qui se dérobe à la clarté du jour,
C'est le but de l'Hymen, frère du tendre Amour.

Ce début promet, et le poète tient parole. Le reste de son poème n'est pas *meilleur*, mais est aussi *bon*.

Stances sur le dix-neuvième siècle; au général Bonaparte, premier Consul de la République française; par B. Imbert. Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné.

De la justesse dans les idées, de la pureté dans le style; mais peu de poésie.

ODES.

Ode sur la mort de Dolomieu, précédée d'une notice sur ce naturaliste, et suivie d'une Lettre du Secrétaire de la classe de littérature et beaux arts; par Fortuné Briquet, de la société des belles-lettres de Paris. Paris, Charles Pougens, quai Voltaire, n° 10; broch. in-8° de 24 pages.

Les Poètes lyriques, ode; par Gaspard-Bonaventure-Timothée Ferry. Paris, Belin, imprimeur, rue Saint-Jacques.

De la chaleur, de belles strophes.

Le Triomphe de la République, ode; par le C. Dupuy, homme de loi, avoué près le tribunal d'Avignon, avec cette épigraphe :

Militem donis, populum annonâ, cunctos dulcedine otii pellexit. TAC. Ann. lib. I.

vignon, de l'imprimerie de F. Doergue. An 10.

Ode sur la Paix générale, par Charles M***, avec cette épigraphe :

Claudentur belli portæ furor impius intùs,
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

VIRG. Eneid.

Bordeaux, de l'imprimerie de la veuve J. B. Cavazza.

ÉPITRES.

Épître à Clarisse, sur les dangers de la coquetterie, suivie de l'Épître à l'ombre de Caroline; par le C. Luce de Lancival. Paris, au Lycée de Paris, rue du Hasard, n° 14; et chez Moussard, libraire, rue Helvétius, vis-à-vis celle Villedot, n° 560. Imprimerie de Laoureins. An 10 (1802).

Très-bonne morale et vers heureux dans l'épître à *Clarisse;* du charme, de la sensibilité dans l'épître à l'*ombre de Caroline*.

Épître à Alexis Pauquet, homme de loi à Paris; par M. H. J. François, peintre; brochure in-12 de 8 pages.

Je viens de voir un fils, l'espoir de mes vieux ans;
Son maître a de l'esprit, des mœurs et des talens;
Ses disciples nombreux ont prouvé son mérite.
Lui-même il les enseigne, et des auteurs qu'il cite
Mon fils commence à faire un assez bon emploi :
On est content de lui; mais il vit loin de moi.

SATIRES.

Mon vieux Goût, satire, par un aut

quinze ans. Paris, marchands de nouveautés.

Débuter dans la carrière des lettres à quinze ans, c'est être précoce; mais débuter par une satire!... À cet âge-là, on écrit ordinairement plus de madrigaux que d'épigrammes.

Un de mes Songes, ou quelques vers sur Paris; par Louis Lemercier, avec cette épigraphe :

> Virtus est vitium fugere; et sapientia prima
> Stultitiâ caruisse. HORAT. lib. I, epist. I.

Paris, Renouard, libraire, rue S. André-des-Arcs, n° 42. An 10 (1802). broch. in-12 de 22 pages.

Le Parnasse du jour, satire, par l'auteur de... de... et de..., avec cette épigraphe :

> HEU MISERI!

broch. in-12; Paris, marchands de Nouveautés.

De bonnes et grosses sottises dites sous le masque. Pourquoi l'anonyme injurie-t-il la plupart de nos écrivains les plus estimables? Pour se venger de ses mésaventures dans la carrière des lettres. Voici son histoire, écrite par lui-même :

> J'ai fait un poëme à la rose
> Qui parut assez mal tourné,
> Quoique je l'eusse écrit en prose;
> Certain roman qu'on a berné,
> Et certain libelle mort-né,
> *Dont auquel* je me tais pour cause.
> Un petit grain de vanité
> M'inspira nouvelle folie,
> Et, pour avoir *raté* Thalie,

Je me crus son enfant gâté.
Mon mérite fut peu goûté,
Car le parterre est difficile :
On me *sifflait* à la Gaité,
On me *sifflait* à la Cité,
On me *sifflait* au Vaudeville.
Je crois que ce public grossier,
Outré par ma muse inhabile,
Me siffla même à *Montansier.*

HEU MISER!

Les Miracles, ou la Grace de Dieu, conte dévot, par M. l'abbé Mauduit. Paris, Dabin, libraire, au bas de l'escalier de la Bibliothèque, Palais du Tribunat, an 10, 1802, broch. in-8. de 32 pages.

Opuscule attribué au cit. *Chénier*, que le très-petit nombre des partisans de l'auteur a trouvé *charmant*, que le très-grand nombre de ses ennemis a trouvé *détestable*, et que le lecteur impartial a jugé *indigne de lui.*

Satire sur l'esprit faux du jour, sur l'étonnante multiplicité des auteurs, faiseurs de romans, etc., etc., etc.; par un auteur qui, PEUT-ÊTRE, ressemble aux autres, avec cette épigraphe :

Sic jubet Apollo.

Paris, Neyrey, rue Baillif, n° 19, près celle des Bons-Enfans ; et marchands de Nouveautés. An 10, 1802. Broch. in-8. de 10 pages.

Pourquoi *peut-être*? Non, vraiment, l'auteur peut

se piquer de ne ressembler à personne. Voici sa début :

Quelle Muse en courroux me pousse à la satire !
Peut-être, à mes dépens, dois-je appreter à rire ?

Pourquoi *peut-être*? s'écrie encore le lecteur ; et l'auteur, bien décidé à se moquer des rieurs, poursuit ainsi :

N'importe ; c'est mon goût, et chacun a le sien.
A l'exemple du jour, j'écrirai mal ou bien.

A la bonne heure, qu'il écrive *comme le jour*; mais qu'il soit bien convaincu que, loin d'avoir le style de tout le monde, il a un style tout-à-fait *original*.

Epître aux Comédiens français, par Desroys ; avec cette épigraphe :

Facit INDIGNATIO versum.

Paris, au Palais du Tribunat, galerie de Foy, nº 50, où l'on trouve la *Géométrie* en vers, la tragédie *du Dernier des Romains*, *l'Illusion*, *etc.* Prix 1 décime.

Dieu paternel ! Quels dédains ! quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuse,
Le fier *Baptiste* écrase ton orgueil ;
PAUVRE DESROYS ! la *Raucourt* est moqueuse ;
Elle riait ; *Saint-Fal* te regardait
D'un air de prince, et *Dugazon* dormait ;
Et renvoyé *penaud* par la cohue,
Tu vas gronder et *pleurer* dans la rue.

Ce sont là de méchans vers ; mais ce ne sont point des vers méchans ; aussi les comédiens n'ont-ils pas été *penauds* en les lisant. Mais quels reproches ils doivent se faire, eux *qui n'ont jamais de torts avec le*

auteurs, en songeant qu'ils ont fait *pleurer le pauvre Desroys !*

Les Petits Saints, ou épître à Chénier, pour servir de supplément aux Nouveaux Saints; par une petite société littéraire, avec cette épigraphe :

Vis unita fortior.

A Paris, chez Parisot, rue du Vieux Colombier, faubourg Saint-Germain, en face des Ursulines, et chez les marchands de Nouveautés.

Apologie du cit. *Chénier* et satire de *Laharpe*, de l'abbé *Aubert*, *de Geoffroy*, de *Clément*, etc.

Etrennes aux Sots, satire. Paris, Capelle, libraire, rue J. J. Rousseau. 1802.

L'homme le plus riche qui voudrait donner des *étrennes* aux sots courrait le risque de se ruiner; mais un auteur à qui un projet pareil passe par la tête est bien décidé à ne faire qu'une dépense d'esprit. L'auteur de cette satire n'a pas économisé le sien ; il paraît seulement qu'il lui importe peu de savoir à qui il donne, pourvu qu'il ait le plaisir de donner aussi. Peut-on lui reprocher de ne pas être toujours juste dans la distribution de ses largesses ?

Etrennes à Geoffroy, offertes par Chazet, avec cette épigraphe :

Les petits présens entretiennent l'amitié.

Paris, marchands de Nouveautés.

Etrennes aux sots, *Etrennes à Laharpe*, *Etrennes à Geoffroy*. Les littérateurs sont entre eux

d'une *générosité* vraiment *touchante* ; les comp-
mens ne leur coûtent rien.

RECUEILS.

Mes souvenirs, ou Recueil de Poésies fu-
tives de Hoffman, avec cette épigraph

Beatus ille qui procul negotiis...

HORACE.

Paris, Huet, libraire, rue Vivie
n° 8; Charron, libraire, passage Fe
deau. An 10; broch. in-8. de 140 pag

Poésies agréables, publiées par un écrivain sp
tuel dont les ouvrages dramatiques ont obtenu
succès sur plus d'un théâtre.

Comédies, proverbes et chansons, p. Jo-
seph-Alexandre Ségur. Paris; Colnet
braire, rue du Bacq, n° 618; Debr
Place du Muséum central des Arts, n
Mangin, Palais du Tribunat, galeri
bois, et aussi Cour des Fontaines. 1
in-8° de 291 pages.

De jolies comédies, parmi lesquelles on dist
sur-tout *le Retour du mari*. Des chansons
avec esprit, grace et gaieté.

Un proverbe que l'éditeur eût pu se dispenser
primer, parce que le fond n'en est pas très-mo
quelques négligences dans le style que l'auteur
pas dû se permettre.

Poésies morales et philosophiques, ou
sées remarquables choisies et mis

vers par G. J. C. Croizetière, de la ci-devant académie de la Rochelle, avec cette épigraphe :

> La *morale* profite plus quand elle s'insinue dans l'ame par pensées détachées.... Les pensées se retiennent plus aisément quand elles ont les bornes, et, pour ainsi dire, la tournure mesurée des vers.
>
> SÉNÈQUE.

Paris, Louis, libraire, rue de Savoie, n° 12, et dans les chefs-lieux de département, chez les principaux libraires. An 10, 1802. Vol. in-8° de 320 pages.

Epigraphe très-heureusement choisie, d'excellentes pensées rendues avec précision. Espèce de code de morale qu'on lira toujours avec fruit.
Vers faciles, mais sans couleur.

Mélanges de poésies, par F. De Saint-Ange, Traducteur des *Métamorphoses d'Ovide*, de l'Athenée de Lyon, de la Société académique de Vaucluse, d'Abbeville, d'Amiens, et professeur de Belles-lettres aux écoles centrales de Paris. De l'imprimerie de Crapelet. Paris, Déterville, rue du Battoir, n° 16, an 10, 1802.

Roses et Bluets, par Ch. Alexandre Fortuné de Nieulant, avec cette épigraphe :

> Jouons avec les fleurs, ne les flétrissons pas.
>
> VINCENT CAMPENON.

De l'imprimerie d'Egron. Paris, Capelle,

libraire, rue J. J. Rousseau, n° 346, an 10 1802.

De la facilité, de l'agrément dans les différentes pièces qui composent ce petit volume.

Lettres amoureuses d'Emilie et de Sainval, suivies de quelques poésies fugitives, par le cit. Dusausoir, de la Société libre des Sciences et Arts, et Secrétaire perpétuel de la Société des Belles-lettres. Paris, Revol, imprimeur, rue Saint-Honoré, n° 1451, près Saint-Roch; et Pacquet, libraire, rue Jacob, vis-à-vis la rue Saint-Benoît; broch. in-12 de 142 pages.

De l'intérêt dans les *lettres amoureuses*, de l'esprit et de la légéreté dans les *poésies fugitives*.

Les Satires d'Young sur l'amour de la renommée, traduction libre en vers français; par J. Lablée, de l'Athenée de Lyon. De l'imprimerie de A. Egron. Paris, Marchand, libraire, Palais du Tribunat, première galerie de bois, n° 188, et passage Feydeau, n° 24.

Satire qui prouve qu'*Young* n'avait pas moins de malice dans l'esprit que de sensibilité dans l'ame. Traduction facilement versifiée.

Essai sur la Poésie érotique, par J. P. Chevalier de Saint-Amand, de plusieurs sociétés. Bourges, Manceron, imprimeur du Lycée du Cher. An 10.

Quelques négligences ; mais beaucoup de vers tournés avec esprit et avec grace.

Étrennes d'Amour et d'Amitié, romances historiques, anciennes et nouvelles, propres pour le chant et la lecture; recueillies et publiées par J. Lablée, de l'Athenée de Lyon. An 10 — 1802: Paris, Levrault frères, libraires, quai Malaquais.

Fables nouvelles, par le C. D***, 1 vol. in-18; papier carré fin d'Angoulême; prix, 1 fr., et 1 fr. 20 c. franc de port. Paris, Mestayer, libraire, rue de Grammont, n° 12; Levrault frères, libraires, quai Malaquais.

Fables qui n'annoncent point que l'auteur ait eu la prétention d'effacer *La Fontaine*, ni l'abbé *Aubert*, celui de tous nos fabulistes qui a le plus approché du *bonhomme*.

Mélanges de Littérature, par P. Bernard Marchet, de Bergerac, avec cette épigraphe :

Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.

Périgueux, L. Caulet, imprimeur, restant à la ci-devant Petite-Maison. Floréal an 10; broch. in-8° de 25 pages.

Bagatelles poétiques, ou Recueil de fables nouvelles, chansons et poésies diverses, avec cette épigraphe :

Rapidis ludibria ventis.

De l'imprimerie de G. Munier. Paris, Ouvrier, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 41, an 10 — 1801; broch. in-8° de 124 pages.

Des vers tournés avec agrément ou facilité; du talent; mais peu de pièces entières sans quelque léger défaut.

Les Plaisirs du Poète, suivis du Passage du grand Saint-Bernard et de Poésies fugitives; par Charles Millevoye. Paris, Brochet père et compagnie, libraires, rue Montmartre, n° 113, près le passage des diligences; les marchands de nouveautés. An 10. Brochure in-12 de 99 pages.

Début d'un jeune homme qui donne d'heureuses espérances.

L'Elève d'Epicure, ou Choix de chansons par L. Philipon-la-Madelaine; précédé d'une Notice sur Epicure, suivi de quelques contes en vers. Prix, 1 fr. 80 cent. Paris, Favre, libraire, Palais du Tribunat.

Almanach des Muses pour l'an 10 de la République française: prix, broché, 1 fr. 80 cent. et 2 fr. 40 cent., franc de port. Paris, Louis, libraire, rue de Savoie, n°. 12; petit in-12 de 300 pages.

Le Chansonnier des Graces, avec la musique gravée des airs nouveaux. Paris, Louis, libraire, rue de Savoie, n° 12; petit in-18 de 252 pages.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

On insère des poésies fugitives dans beaucoup de journaux, et notamment dans le *Mercure*, la *Décade philosophique*, le *Journal des Débats*, le *Courrier des Spectacles*, le *Journal du Soir*, l'*Observateur des Spectacles*, le *Publiciste*, le *Journal de Paris*, les *Petites-Affiches*, etc.

THÉATRES.

THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE.

TRAGÉDIES REPRÉSENTÉES.

Alhamar, tragédie en cinq actes, en vers; par le C..... 23 frimaire.

Alhamar, chef des Maures, a été vaincu par les Espagnols, et n'a dû son salut qu'à la générosité de *don Ramire*, qu'il a suivi à la cour de Madrid. Là, il a vu *Elvire*, fille de *don Diégue*, général castillan, a soupiré pour elle, et, de retour à Grenade, en est plus que jamais épris. Mais il apprend qu'elle a donné son cœur à un autre; et, livré à son désespoir, repousse les conseils, les consolations de son ami *Almanzor*. C'est dans cette situation qu'il reçoit un envoyé de *don Diégue*, qui lui offre la main d'*Elvire*, à condition qu'il remettra Grenade au roi de Castille, et rendra ainsi la paix à l'Espagne. *Alhamar* est ravi de la proposition; mais bientôt on lui annonce l'arrivée de *don Ramire* et d'*Elvire* elle-même. Ils s'aiment et ont fui *don Diégue*, parce qu'il voulait s'opposer à leur union. *Don Ramire* s'est flatté de trouver un ami dans *Alhamar*; il est bien surpris de ne trouver en lui qu'un rival. Cependant

don Diègue a envoyé des soldats à la poursuite d'*Elvire* et de son ravisseur : *Alhamar* les a battus et dispersés. *Don Diègue* vient en personne attaquer le chef des Maures ; celui-ci marche contre lui. *Ramire* l'accompagne, et s'attache dans le combat à l'Espagnol le plus brave ; il le blesse, et le fait prisonnier. Emmené, la visière baissée, dans le palais d'*Alhamar*, ce brave Espagnol est *don Diègue*, lui-même, qui s'exhale en reproches contre *Ramire*, et lui annonce qu'*Elvire* ne peut lui appartenir, puisqu'elle doit être le prix d'une alliance projetée entre *Alhamar* et le roi de Castille. *Don Ramire*, désespéré, ne voit plus d'autre parti à prendre que d'enlever *Elvire*. *Alhamar* est instruit de ce projet, il appelle *Ramire* en duel. Les deux rivaux sont prêts à tirer l'épée, lorsqu'*Almanzor* les réconcilie, en présentant à *don Ramire* une lettre par laquelle, dans un moment plus calme, *Alhamar* avait consenti à céder sa maîtresse. *Alhamar*, qui n'est point généreux à demi, parle à *don Diègue* en faveur de *don Ramire*, et obtient de lui de consentir à son union avec *Elvire* ; c'est le seul prix qu'il exige de la remise qu'il a faite à jamais de Grenade, entre les mains du roi de Castille.

Sujet d'invention. Pièce retirée après une représentation très-orageuse.

Le Roi et le Laboureur, tragédie en cinq actes, en vers. 16 prairial.

Don Pèdre, roi de Castille, et connu dans l'histoire sous le nom de *Pierre-le-Cruel*, s'est égaré à la chasse. Son cheval s'est abattu ; et, seul, blessé, sans connaissance, le prince aurait péri, s'il n'eût été secouru par un laboureur et sa fille, qui, le prenant pour un officier de la suite du roi, lui ont prodigué les plus tendres soins. Ce laboureur, nommé *Juan*, est connu dans tout le canton par un sens droit, une

ame loyale et des mœurs irréprochables. Il en fut long-temps l'alcade, et c'est encore lui qui est l'arbitre de tous les différens. Il a deux enfans; *Diègue*, ardent, ambitieux, se croyant appelé à un sort plus brillant que celui de laboureur; et *Félicie*, fille douce et timide, dont la main avait été promise à *Léon*, jeune soldat, que l'on croit mort depuis deux ans dans les déserts de l'Afrique. *Félicie*, maîtresse de son cœur par la mort présumée de *Léon*, n'a pu se défendre pour le roi d'un sentiment tendre. *Don Pèdre* est revenu près de la chaumière de *Félicie*. Il veut l'entretenir, savoir s'il est aimé d'elle, si elle est libre, et, sans se faire connaître encore, emmène à sa cour une famille à qui il doit la vie. Il propose à *Juan* de le suivre avec ses enfans; mais le laboureur, qui prend le roi pour un courtisan, le refuse, et lui révèle mille abus secrets, lui expose tous les maux dont les vices de la cour font gémir les campagnes. *Don Pèdre*, de retour à Séville, envoie à *Juan* l'ordre de se rendre avec sa fille auprès du roi. Ils arrivent, et trouvent à la porte du palais *Léon* qu'ils croyaient mort, *Léon*, qui ne vient réclamer auprès du roi le prix de ses services, que pour en faire hommage à *Félicie*. Celle-ci, à la vue de *Léon*, paraît moins satisfaite qu'étonnée. Leur entretien est interrompu par l'arrivée d'un officier, qui annonce que le roi va paraître, et fait sortir *Léon*. Surprise de *Juan* et de *Félicie*, en reconnaissant dans le prince le jeune homme à qui ils ont sauvé la vie. *Don Pèdre* exprime alors le desir qu'il a de leur témoigner toute sa reconnaissance. Il veut les fixer près de lui. *Juan* persiste dans son refus; mais le roi, lui rappelant l'entretien qu'il a eu avec lui, et convaincu plus que jamais de la droiture de son ame, et de la justesse de son esprit, lui annonce qu'il le regarde comme le seul homme en état de faire cesser les abus dont il s'est plaint, et le détermine à accepter les fonctions

de grand juge de Séville. *Don Pèdre* ne croit pas avoir fait assez pour ses bienfaiteurs. Il propose pour *Félicie* un mariage brillant, et laisse entrevoir à *Juan* qu'il s'estimerait très-heureux d'être l'époux de sa fille. Le laboureur feint de ne pas entendre, et dit au roi qu'il a rencontré à la porte du palais un brave soldat qui réclamait une audience, et que l'on a repoussé. Le roi ordonne qu'on laisse entrer ce soldat, et *Léon* paraît. Le prince, charmé du récit de ses exploits lui donne le commandement d'une légion; et *Juan*, pour ajouter à la récompense, le nomme son gendre en présence de *don Pèdre*, qui reste muet d'étonnement; mais le roi n'a pas plutôt appris que le soir même *Félicie*, contre le vœu de son cœur, doit épouser *Léon*, que, transporté d'amour et de fureur, il vole sur leurs pas. Il arrive à l'instant où *Félicie* va marcher à l'autel. Elle veut fuir, il la retient, et obtient presque l'aveu du sentiment qu'elle éprouve pour lui. Cependant *Félicie* s'éloigne: *Léon* vient, le roi lui propose des trésors s'il veut céder sa maîtresse; *Léon* refuse, et le roi furieux, égaré, lui plonge un poignard dans le sein. Soudain, déchiré de remords, il retourne à Séville avec *Diégue*, qui est seul dans le secret; mais un vieillard a vu deux étrangers, qui, après le meurtre commis, fuyaient vers la ville. L'un d'eux est arrêté, c'est *Diégue*; il est amené devant le grand juge, qui est prêt à le condamner, lorsque le roi arrive et s'écrie que l'accusé est innocent. Ces mots, le trouble de *don Pèdre*, tout éclaire *Juan*, qui sort et revient bientôt avec la sentence. Le roi la lit et voit son nom. *Juan* fait alors apporter le corps de *Léon*, et dit à *don Pèdre*, en le lui montrant:

Vous tenez votre arrêt, voilà votre supplice.

Juan abandonne ainsi le roi à ses réflexions, à ses remords, et retourne à sa chaumière.

De beaux vers, et des vers négligés, des situations heureuses, et des situations hasardées.

L'auteur a retiré sa pièce après une première représentation, à laquelle assistait un public très-sévère et très-bruyant.

TRAGÉDIE IMPRIMÉE ET NON REPRÉSENTÉE.

Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orléans, tragédie en cinq actes. — Auteur, Frédéric Schiller, poète allemand; — traducteur, Ch. Fréd. Cramer; — éditeur, L. S. Mercier, de l'Institut national. Paris, Cramer, rue des Bons-Enfans, n°. 12; Henrichs, rue de la Loi, n° 1231; Moussard, rue Helvétius; Vente, boulevard italien. An 10 — 1802.

DRAME REPRÉSENTÉ.

Edouard en Ecosse, drame historique, en trois actes et en prose; par le C. Duval. 30 pluviose.

Edouard, roi d'Angleterre, battu à Culloden, fuit les poursuites de *Georges*, qui l'a détrôné, vaincu, et qui a donné l'ordre de se saisir de sa personne. Errant depuis long-temps, et resté seul, il est descendu depuis cinq jours dans l'île de Sky, en Écosse. Cette île appartient presque toute entière au lord *Dathol*, zélé partisan de *Georges*, ennemi déclaré des *Stuard*, et dont la femme est favorite de la reine. Lord *Dathol* est absent, et lady *Dathol* habite son château avec *Malvina Macdonald*, sa nièce, qui ne partage point ses opinions politiques, mais lui est tendrement attachée. Sur le bruit de l'arrivée d'*Edouard* dans l'île, des troupes ont été expédiées et

confiées au commandement du chevalier *Dargil*, jeune homme plein de bravoure, et entièrement dévoué à *Georges*. Le chevalier aime *Malvina*, et s'applaudit d'une mission qui sert son ambition et son amour. Cependant lady *Dathol* apprend que son mari a échoué sur la rive voisine, qu'il a perdu tous ses effets, qu'il s'est réfugié dans la cabane d'un pêcheur, et que le soir même il arrivera chez lui. En ce moment *Edouard* succombant de lassitude, pressé par la faim et le désespoir, entre dans le château, et pénètre jusque dans l'appartement du lord, où il est reçu par un vieux domestique appelé *Tom*. Il demande à parler au maitre du château, et apprend que c'est lord *Dathol*, un de ses plus ardens persécuteurs, mais à qui il a sauvé la vie. Il desire entretenir mylady. *Tom* sort pour obtenir cette grace de sa maîtresse. *Edouard*, resté seul, cède à la fatigue et s'endort. Mylady parait, voit *Edouard*, le reconnait, prononce son nom; Edouard s'éveille, et lui dit: Oui, c'est *le fils de Jacques II qui vous demande du pain*. Mylady s'effraie à la vue du prince, de l'ennemi de *Georges*; mais la pitié l'emporte, et elle lui accorde l'hospitalité. *Dargil*, qui entre et qui voit l'émotion de mylady, ne doute point que l'homme qui est devant lui ne soit le lord *Dathol*. Mylady profite de son erreur, et fait répandre dans le château le bruit que son époux est arrivé. *Tom*, d'après les ordres de sa maitresse, fait prendre à *Edouard* les habits du lord; mais il faut le sauver, et le plan de sa fuite est concerté. Une barque l'attend au pied d'un rocher, où mènent des chemins couverts. *Malvina*, qui croit son oncle de retour, demande à le voir; *Tom* amène *Edouard*, que *Malvina* reconnait. Elle lui a sauvé la vie dans une position aussi dangereuse que celle où il se trouve. *Dargil* veut profiter de la présence du lord pour obtenir la main de *Malvina*; mais mylady trouve le moyen d'éloigner *Edouard*;

et, pour favoriser sa fuite, prie *Dargil* à souper avec les principaux officiers de la troupe qu'il commande. *Edouard* sort avec *Tom* qui doit le conduire à la barque. *Dargil* reçoit bientôt une lettre qui lui annonce que l'on vient d'arrêter chez un pêcheur un homme qui se dit le lord *Dathol*, et qu'on va le lui envoyer. En même temps, un colonel, sous les ordres de *Dargil*, vient dire qu'il a fait enlever une barque, quoiqu'on lui a déclaré qu'elle appartenait à mylady. On entend un coup de pistolet. *Malvina* et sa tante croient *Edouard* perdu. *Tom* accourt et les rassure; *Edouard* va paraître, conduit par *Dargil*, qui, le prenant pour le lord *Dathol*, lui a reproché son imprudence, et s'est offert pour l'accompagner. *Edouard* et *Dargil* paraissent en effet. Les officiers invités à souper entrent, et le malheureux *Edouard* est forcé de se mettre à table avec eux. Le colonel, par galanterie, a fait venir les musiciens de son régiment, et après plusieurs airs exécutés par eux, entre autres, celui de *God Save, The King*, porte le *toast à la gloire des armées, au règne de Georges, à la mort de Stuard*. « Je ne bois à la mort de personne, dit *Edouard*, jetant son verre et se levant avec indignation : ce vœu ne peut être que celui d'un mal-honnête homme. » Les convives se séparent. On amène à *Dargil* l'homme qui s'est donné pour le lord *Dathol*. *Dargil*, pour le confondre, lui présente *Edouard*. Mylord, très-étonné, se rappelant qu'il doit la vie au prince, et pensant que d'un mot il le perd, garde le silence. Le commandant ne doute pas que ce ne soit *Edouard*, et s'attache à lui. Mylady prie alors *Dargil* de donner ses ordres pour que son époux puisse aller se présenter au *duc de Cumberland*, qui vient de descendre dans l'île, dont la sûreté est menacée par l'approche d'une flotte française. *Dargil* ordonne qu'on laisse paser librement *Edouard*, qui, sous le nom de *Dathol*, sort avec *Tom*, son fidèle

guide. Il est à peine en chemin, que le *duc de Cumberland* se présente. Il veut voir Edouard, qu'on lui a dit être au pouvoir de *Dargil ;* il voit le prisonnier, et reconnaît *Dathol*, son ami, son compagnon d'armes. *Dargil* est consterné ; il l'est sur-tout après avoir saisi dans les mains de *Tom*, qui est de retour, des tablettes sur lesquelles Edouard a écrit qu'il est en sûreté. Milady avoue tout ce qu'elle a fait : c'est un crime aux yeux des lois ; mais, interrogeant le cœur du *duc de Cumberland*, elle demande au prince ce qu'il aurait fait à sa place ? Le prince hésite, et finit par avouer qu'il se serait conduit comme elle.

Sujet intéressant, de l'action, du mouvement, des situations très-attachantes, des incidens très-heureusement conçus. Ouvrage dont la représentation a profondément ému tous les spectateurs, malgré quelques invraisemblances et quelques incorrections de style. L'auteur, s'appercevant que sa pièce excitait plus que de l'enthousiasme parmi certaines personnes de certain parti, l'a retirée lorsqu'elle était en plein succès.

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

Défiance et Malice, comédie en un acte, en vers ; par le C. Dieu-la-Foy. Vendémiaire an 10.

Blinval veut éprouver *Céphise*, sa cousine, jeune veuve qu'il doit épouser ; et, pour n'être point reconnu d'elle, prend les habits de son vieux intendant. *Céphise*, prévenue, prend ceux de sa vieille gouvernante, alarme son cousin par des contes malins, s'amuse de sa jalousie, et finit par récompenser son amour.

De la finesse et de la gaieté, un style spirituel, mais quelquefois recherché, du comique, mais peu de vraisemblance ; du succès.

La Maison donnée, comédie en un acte, en prose; par le C. Duval. Vendémiaire an 10.

Les acteurs de l'*Opéra Comique National* avaient représenté une fort jolie comédie à ariettes, sous le titre de la *Maison à Vendre*; l'auteur de cette pièce imagina d'en composer une autre sous le titre de la *Maison Donnée*. Il paraît que les spectateurs aiment mieux acheter que recevoir. *La Maison à Vendre* avait trouvé beaucoup d'amateurs, *la Maison Donnée* n'en a trouvé aucun; mais ce n'était ni le même théâtre, ni les mêmes acteurs. On chantait dans la première maison, on ne chantait pas dans la seconde; et nous avons à présent un goût si décidé pour la musique!

Juliette et Belcourt, comédie en trois actes, en vers libres; par le C....; 19 prairial.

Belcourt, jeune militaire, a sauvé la vie, dans le bois de Saint-Maur, à une demoiselle attaquée par des voleurs. Cette demoiselle, nommée *Juliette*, est fille de M. *Blount*, banquier, franc bourru, rougissant d'être bonhomme, et qui a fait emprisonner *Belcourt* père, son débiteur. *Belcourt* vient demander à *Brount* la liberté de son père; mais le créancier est inflexible. *Juliette*, par reconnaissance et par amour, fait vendre en secret des diamans pour tirer de prison le père de son libérateur. *Belcourt* refuse de profiter d'un tel sacrifice, et confie à un ami de *Blount* le trait de générosité de *Juliette*. *Blount*, touché de la conduite du jeune homme, instruit du service qu'il a rendu à sa fille, lui accorde la main de sa maîtresse, et la liberté de son père.

Quelques vers agréables, de jolies scènes; mais des invraisemblances, des longueurs, des trivialités. Point de succès.

THÉATRE FRANÇAIS, RUE DE LOUVOIS.

Une Heure d'absence, comédie en un acte, en prose; par le cit. Loraux. Vendémiaire an 9.

Mérinval, jeune lieutenant de hussards, a ouvert une lettre qu'il croit à son adresse, et qui est pour son oncle *Mérinval*, colonel de son régiment. Elle contient une invitation à un bal; il s'y rend, perd cent louis sur sa parole, et se fait une affaire. Il vient gaiement raconter ses prouesses à son oncle, qui lui pardonne l'ouverture de la lettre, et paie les cent louis perdus. Mais le hasard veut que l'oncle et le neveu soient rivaux. Tous deux aiment *Jenny*, jeune veuve, dont on attend l'arrivée. L'oncle veut éloigner le neveu, et le neveu veut éloigner l'oncle. De là, un petit combat de ruses, dans lequel l'avantage reste, comme de raison, au jeune homme, que l'aimable veuve préfère à l'homme mûr. Celui-ci finit par renoncer à ses prétentions, pardonne aux espiégleries de son neveu, et consent à son mariage.

Fond un peu immoral, action un peu légère, situation un peu usée: mais de l'esprit, de la gaieté, des détails plaisans.

Le Café d'une petite ville, comédie en un acte en vers; par le cit. Aude. 27 vendémiaire.

Pièce relative à la publication de la paix. Scènes à tiroir dans lesquelles on voit paraître différens personnages; un *épicier* entre autres, qui, ayant acheté beaucoup de denrées coloniales, sur le faux avis que la guerre devait continuer, perdrait beaucoup si la paix était signée. Mais cet *épicier* se rassure en disant:

De tous les *cabinets* j'ai la *clef* dans ma poche.

Son jeune rival, au contraire, croit à la paix, se moque de lui et du faux avis que lui-même s'est plu à répandre. Enfin, arrive un paysan qui annonce la paix, et une ronde très-gaie termine la pièce.

Quelques vers plaisans et bien tournés.

La Pièce en répétition, comédie en trois actes; par le C. *** 7 frimaire.

M. *Giraud*, musicien passionné, ne veut accorder la main de sa fille qu'à un poète qui lui donnera une pièce à mettre en musique. *Sydney*, jeune Anglais, amoureux de mademoiselle *Giraud*, a acheté de son valet un poème que celui-ci a volé à *Saint-Albin* son premier maître. Le poème est entre les mains de M. *Giraud*, qui le met en musique, et chez qui se font les répétitions. *Sydney* allait épouser la jeune personne, quand *Saint-Albin*, arrivé d'Amérique, vient présenter un poème aux acteurs; c'est précisément le même que celui dont M. *Giraud* fait la musique. Le véritable auteur est reconnu; *Sydney* est éconduit, et *Saint-Albin*, rival préféré, épouse sa maîtresse.

Fond dont la plupart des spectacteurs ne pouvaient pas apprécier le mérite, parce que, *malheureusement*, ils n'avaient pas eu *de pièces en répétition*.

Détails vrais et piquans, dialogue vif et semé de mots comiques; peu de succès.

L'Auberge de Calais, comédie en un acte, en prose; par les C. d'Orvigny, Georges Duval et Bonnel. 28 frimaire.

Un Gascon, personnage ridicule, se trouve dans une auberge de Calais avec un Lord qui a des vues sur une jeune veuve. Il offre au Lord de le servir, et, pour y réussir, dit à l'hôtesse, qui se méfie de lui, qu'il est chargé des pouvoirs de l'oncle de cette veuve. Obligé de produire cet oncle, il s'adresse à un homme récem-

ment débarqué à Calais, qui court après sa nièce; cet homme est précisément l'oncle de la femme que le Lord veut séduire. Le Gascon n'a pas tenu tout ce qu'il avait promis, son stratagême n'a pas réussi; mais il s'en console avec cinquante guinées qu'il avait reçues d'avance pour prix de ses *loyaux* services.

Espèce d'imbroglio, action assez difficile à saisir; des détails comiques.

La Grande Ville, ou les Provinciaux à Paris, comédie épisodique, en cinq actes; par le C. Picard. 21 nivose.

Pierre *Gaulard* quitte le village de Ligny, et vient à Paris avec son fils et sa fille. Ils descendent dans un hôtel garni rue Saint-Honoré. Là se trouve *Lambert*, jeune musicien, honnête et peu fortuné, qui cherche à prévenir Gaulard contre les piéges que l'on peut tendre à son inexpérience. Mais le campagnard est confiant, et le voilà qui, enchanté d'habiter la *grande ville*, dit à qui veut l'entendre qu'il est dans l'intention de s'y fixer, d'y marier son fils et sa fille, auxquels il donnera cent mille écus en mariage. C'en est assez pour éveiller les intrigans et les fripons. Une madame *de Vercour*, un certain *Dorival* et son laquais, cherchent à s'emparer de *Gaulard*; ils y réussissent jusqu'à ce que, détrompé sur le compte de ces *honnêtes gens*, il prenne le parti de retourner bien sagement à Ligny.

Pièce inférieure aux autres pièces du même auteur, de l'esprit et de la gaieté, mais du vide, de la langueur dans l'action; succès contesté.

Le Mariage de Nina Vernon, ou la suite *de la Petite Ville* et *des Provinciaux à Paris*, comédie en un acte, en prose; par les cit. Dieu-la-Foy, Chazet et Dubois. 26 pluviose.

Desroches s'est retiré à Ligny, village où est revenu Pierre *Gaulard*. Celui-ci a laissé à Paris, entre les mains de *Dorval*, un engagement qui compromet sa fortune, et *Dorval* arrive à Ligny pour se faire payer par son débiteur. *Nina* arrive en même temps avec *Vernon* son frère, pour forcer *Desroches* à tenir la promesse de mariage qu'il lui a faite. Pierre *Gaulard* retire son engagement des mains de *Dorval* et le remet à *Vernon*, en le chargeant de poursuivre le fripon; *Desroches*, de son côté, charge le fripon de retirer des mains de *Nina* la promesse de mariage. *Dorval* hasarde une déclaration d'amour, *Nina* cède et rend la promesse, qui est remise à l'instant à *Desroches*. *Vernon* amène un notaire, *Dorval* croit ne signer qu'un acte relatif à l'affaire qui l'avait attiré à Ligny; c'est un contrat par lequel il s'unit à *Nina Vernon*.

De l'esprit, mais des invraisemblances.

Un petit Mensonge, comédie en un acte, en prose.

Madame *Dalville* a refusé sa fille Hortense à *Derval*, jeune homme sans fortune, et la destine à M. *Couperin*, marchand de draps fort riche. *Saint-Firmin*, ami de *Derval*, reproche à celui-ci l'aveu qu'il a fait de son peu d'aisance, et imagine un *petit mensonge* pour l'aider à obtenir la main de sa maîtresse. Il va trouver M. *Couperin*, dont il connaît l'avarice et la cupidité, et lui présente *Derval* comme un millionnaire qui desire placer cent mille francs. *Couperin*, qui entrevoit des bénéfices à faire, offre de prendre la somme; on la lui promet pour le soir même, et il va vite faire part à madame *Dalville* de cette bonne affaire. Madame *Dalville* ne peut croire qu'un homme qu'elle a refusé parce qu'il n'était pas riche ait tant d'argent à sa disposition; cependant elle finit par être persuadée, et dès-lors cherche à rappeler *Derval*, signe même en sa faveur un dédit de cinquante mille francs.

M. *Couperin*, qui compte sur les cent mille francs, en demande la remise; mais *Derval* avoue son mensonge à madame *Dalville*, lui rend son dédit, et s'en rapporte à sa générosité. M. *Couperin* est furieux d'avoir servi son rival; madame *Dalville*, après s'être fâchée un peu, s'appaise, et *Derval* épouse sa maîtresse.

Peu d'adresse et de liaison dans les scènes; peu de vraisemblance dans le moyen du dédit; de l'esprit, des mots heureux.

Les deux Mères, comédie en un acte, en prose; par les cit. Etienne et Nanteuil. 24 germinal.

Madame *Gerard*, femme sensée et mère tendre, a pour mari un homme, qui, malgré ses cinquante ans, a tous les goûts et les travers de la jeunesse, et pour amie une madame *de Frémonville*, femme très-légère et très-dissipée. Celle-ci, pendant l'absence de son mari, parti pour S. Domingue, a quitté Bordeaux qu'elle habitait; elle est venue s'établir à Paris avec son fils, et a mis l'enfant dans une pension que lui a indiquée M. *Duliége*, charmant danseur de société. L'enfant s'est enfui de sa pension depuis huit jours, et sa mère l'ignore. Il est question d'un grand bal pour le soir; madame *de Frémonville* doit y aller avec M. *Gerard* et M. *Duliége* : quant à madame *Gerard*, elle sait que son fils a congé, et elle passera la journée avec lui, avec un de ses camarades, entré depuis huit jours dans la même pension, et dont on ne connaît pas les parens. *Duliége*, au moment où madame *de Frémonville* se dispose à partir pour le bal, lui annonce que son fils a fui de sa pension, que son époux arrive, et que son sellier ne veut pas lui fournir un carrosse pour Longchamps. Le retour de M. *de Frémonville* fait une vive impression sur sa femme. Madame *Gerard* amène les deux enfans qu'elle a appelés près d'elle. M. *de Frémonville* se sent prévenu en faveur de l'i-

d'eux, et le nom d'*Amédée*, prononcé dans la conversation, lui fait reconnaître son fils. « Embrassez votre mère, dit-il à l'enfant, en voyant entrer madame *de Frémonville*; mais l'enfant, qui connaît à peine sa véritable mère, et qui n'a reçu d'elle aucun soin, se jette dans les bras de madame *Gerard*. Cette erreur devient une leçon terrible pour madame *de Frémonville*; elle reconnaît ses torts, les avoue, et abjure des plaisirs qui lui ont fait oublier ses devoirs de mère.

De l'intérêt; morale excellente; dialogue spirituel.

Caractère de M. *Gerard* peu vraisemblable; intimité de madame *Gerard* et de madame *de Frémonville* moins vraisemblable encore; du succès.

Une Matinée du jour, comédie en deux actes, en prose. 29 floréal.

M. *Déricourt* a deux fils d'un premier mariage: *Valville* est sage et rangé; *Déricourt* est un *merveilleux*, qui prétend réformer les mœurs et les habitudes de son oncle, arrivé de la veille à Paris. Cet oncle est un franc campagnard, qui trouve fort singulier qu'on déjeûne à une heure, qu'on dîne à six, et qu'on se couche à trois. Il est sur-tout scandalisé des ridicules de *Déricourt*, à qui il destinait *Henriette* sa fille. Il voudrait rompre cet hymen, *Henriette*, qui aime *Valville*, en serait fort aise. Les deux pères sont à peu près d'accord sur ce nouveau projet d'hymen, lorsqu'un usurier vient demander le paiement d'un billet de soixante mille francs, souscrit par *Valville*. Celui-ci n'avait emprunté cette somme que pour obliger son frère. Le fait s'éclaircit, et *Valville* est lavé d'un soupçon qui le chagrinait beaucoup. Un nouvel incident jette l'alarme dans la famille. *Valville* se bat au bois de Vincennes avec un satirique, qui, dans ses vers, a attaqué madame *Déricourt*. Par bonheur, il a triomphé de son adversaire. Son oncle lui donne la main d'*Henriette*, et *Déricourt* se console de la perte

de sa maîtresse, sur l'assurance que lui donne son père que ses dettes seront payées. Le jeune étourdi embrasse même un projet de réforme, et promet d'aller passer six mois à la campagne avec son oncle, pour oublier ses liaisons et se corriger de ses travers.

Très-peu d'action; des traits heureux; l'*auteur* a resserré sa pièce en un acte, après la première représentation, qui avait été assez mal accueillie.

Le Pacha de Suresne, ou l'Amitié des Femmes, comédie en un acte, *en prose*; par les cit. Etienne et Nanteuil. 11 prairial.

Trois jeunes pensionnaires liées d'une étroite amitié, craignent que leurs parens ne les désunissent un jour en les mariant contre leur gré. Elles ont vu dans la géographie que les mœurs turques permettent aux Grands la pluralité des femmes, et elles forment aussitôt le dessein de se proposer elles-mêmes à *quelque* Pacha. Il en est un justement à Suresne; *elles lui écri*vent, mais la lettre est remise à la maîtresse de pension. Alors le prétendant de l'une des pensionnaires imagine de rompre une liaison qui s'oppose à son mariage avec elle. Il se dit le Pacha, et trouve le secret, en courtisant les trois amies, d'éveiller la jalousie dans leur cœur, de séparer les inséparables, et d'épouser celle qui lui plaît.

Des détails spirituels, des mots heureux, spectacle agréable; du succès.

Helvétius, ou la Vengeance d'un Sage, comédie en un acte, en vers; par le C. Andrieux. 29 prairial.

Terville a quitté un emploi qu'il avait dans les fermes, pour se livrer à la littérature. Le premier essai qu'il publie, est une satire contre *Helvétius*, dont il n'a point à se plaindre. Il craint le ressenti-

ment du philosophe, et va se réfugier à Reims chez madame *Roland*, dont il a connu et aimé la nièce. Il y trouve *Baudot*, ancien secrétaire d'*Helvétius*, qui se plaît à augmenter ses terreurs, à *le mystifier*. Cependant *Helvétius* a acquis une terre dans le voisinage, et vient l'habiter. *Baudot*, qui l'a mis au fait de tout ce qui concerne *Terville*, l'attire chez madame *Roland*, et le philosophe est mis vis-à-vis du satirique. Celui-ci, ne connaissant point *Helvétius*, l'entretient de sa malheureuse position, le consulte sur une nouvelle satire qu'il veut publier contre son prétendu persécuteur. *Helvétius* sourit des critiques de *Terville*, et censure sans fiel les jeux de mots dont le poète a semé ses vers; mais il se fâche lorsqu'il entend traiter son père d'assassin, parce qu'il exerçait la médecine. Il veut absolument que ce mot soit rayé: *Terville* y consent; celui-ci, resté seul, commence à faire de sages réflexions. Il veut corriger ses vers, en adoucir l'amertume; il est interrompu par un baron de *Vasconcel*, qui vient demander un service à madame *Roland*. Ce baron est un original très-entêté de sa noblesse, et très-fâché de ce que sa fortune n'égale pas sa naissance. *Helvétius* entre, et le baron, qui ne sait pas à qui il parle, lui raconte, entre autres choses, qu'il est victime d'un maudit financier. Cet homme intéressé veut le perdre, parce qu'il lui doit des droits de champart qu'il est hors d'état de lui payer. Ce financier est *Helvétius* lui-même; à peine s'est-il assuré de la vérité du récit, qu'il donne au baron quittance entière de sa dette, et lui promet de marier sa fille. Le baron est au comble de la joie; il voit paraître *Terville*, et le menace de lui couper les oreilles s'il s'avise jamais d'attaquer *Helvétius*. *Sophie*, nièce de madame Roland, vient exiger que *Terville* renonce à la satire; il y consent et déchire celle qu'il était près de publier; *Helvétius* lui remet alors un écrit sur lequel il a, dit-il, besoin de ses con-

seils. Cet écrit est la nomination du jeune satirique à une place importante dans les aides; *Helvétius* demande de plus à madame *Roland* la main de Sophie pour *Terville*, qui, transporté, voudrait savoir le nom de son bienfaiteur. Le philosophe refuse de le dire; il est prêt à partir, lorsque le baron arrive avec ses deux enfans pour remercier *Helvétius*, qui s'oppose toujours à ce qu'on prononce son nom; mais il échappe à la petite fille du baron; *Terville* confondu, attendri, tombe aux pieds d'*Helvétius*, qui le relève et lui pardonne.

Un intérêt doux, des vers heureux, des mots plaisans, style simple, naturel et facile; du succès.

La Rencontre imprévue, ou le Billet de logement, comédie en un acte, en prose, 3 thermidor.

Belcourt, jeune officier, vient, avec un billet de logement, s'installer pour trois jours chez un ami qu'il a perdu de vue depuis quelques années, et qui a quitté son nom de *Fronsac* pour prendre celui de *Belval*. On le présente à Julie, jeune veuve arrivée le matin dans la maison, et qui se trouble à sa vue. Julie explique à *Belcourt* l'impression qu'il fait sur elle, en lui disant que le nom écrit dans le billet de logement est précisément celui que porte un militaire à qui son père la destine. *Belcourt*, plus disposé à croire que ses agrémens ont séduit la jeune femme, qu'à éclaircir le fait qu'elle lui raconte, est déjà convaincu qu'une bonne fortune lui est réservée; il confie ses espérances à *Belval*, celui-ci conçoit des soupçons sur le compte de sa femme, mais un entretien qu'il a avec elle les dissipe entièrement. Cependant il a su que *Julie* est en effet destinée à épouser *Belcourt*, et il veut prendre sa revanche, donner au futur mari des terreurs pareilles à celles qu'une confidence hasardée lui avait fait concevoir. Il lui dit en conséquence

qu'il s'est ménagé une aventure très-heureuse avec une jeune veuve qui arrive de Paris, et lui nomme *Julie*, fille de *Dorimond*. Le jeune officier veut confondre la perfidie; mais tout s'éclaircit, on se reconnaît, et un mariage termine la pièce.

Ouvrage dont le fond et les détails n'offraient rien de piquant, et que le public a froidement accueilli.

Le Protecteur à la mode, comédie en trois actes, en vers; par le cit. Etienne, 19 thermidor.

Saint-Léon, ancien laquais, a loué un bel appartement, et, en offrant sa protection à tous ceux qui *font des affaires*, trouve le moyen de faire des dupes. De ce nombre sont un Bourguignon et un Champenois; l'un voudrait empêcher l'exportation des vins de Beaune, et l'autre l'exportation des vins de Champagne. Le Champenois est fort riche; il a une jolie fille à marier; et la fille, mais sur-tout la dot, tentent beaucoup *Saint-Léon*. Par malheur la jeune personne est promise à un colonel de hussards; *Saint-Léon* craint un tel rival, et veut s'en débarrasser. Il sollicite du ministre de la guerre un ordre pour le faire arrêter. L'ordre est expédié; mais le ministre, sachant qu'on a surpris sa confiance, fait arrêter *Saint-Léon* lui-même.

Le titre promettait un autre fond; l'auteur a reconnu lui-même qu'il s'était trompé, et s'est hâté de retirer sa pièce.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

Le Casque et les Colombes, opéra en un acte; par les cit. Guillard et Grétry.

Des colombes faisant leur nid dans le casque de Mars, tel est l'incident principal du petit acte composé par le C. *Guillard*, à l'occasion de la *paix*.

Des détails agréables, quelques jolis morceaux d musique. Peu de succès.

Sémiramis, opéra en trois actes; par le cit Desriaux et Castel. 14 floréal an 10

La tragédie de Sémiramis, *resserrée* en opéra quelques changemens dans la marche de la pièce, q ne sont pas tous également heureux; la plupart d vers de Voltaire conservés, et faisant un peu *pâl* ceux que l'on a été obligé de composer pour l chœurs, etc.

Décorations magnifiques; musique qui annonce u beau talent; ballet très-bien dessiné, et applaudi ave transport. Du succès.

La Vallée de Tempé, ou le retour de Zé phire, ballet pantomime en un acte; pa le cit. Gardel. 13 ventose.

Ballet composé pour la rentrée de *Deshayes*, qu depuis long-temps, n'avait point dansé sur ce théâtr De jolis tableaux.

OPÉRA IMPRIMÉ ET NON REPRÉSENTÉ.

Sémiramis, tragédie lyrique en trois acte pièce qui peut être représentée sur to les théâtres, moyennant de légers char gemens; par P. J. B. Nougarèt, né à Rochelle. Prix 1 fr. 5 decimes. Pari Hugelet, imprimeur, rue des Fossés Sai Jacques, n° 4, près l'Estrapade, divisi de l'Observatoire. An 10, 1802.

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE NATIONAL, RUE FEYDEAU.

La Statue, ou la Femme avare, opéra-féerie en un acte, par les cit. Hoffman et Nicolo Isoar.

Une femme avare a perdu son mari, sans savoir où il a caché ses trésors. Elle se plaint jour et nuit du secret que lui a gardé le défunt. Elle se plaint surtout de ce que son fils *Alassan* a recueilli chez lui un visir disgracié, et sa fille *Amine* dont le jeune homme est amoureux. Par bonheur, *Alassan* est protégé par le génie *Mamouth*, qui lui a donné une bague enchantée, à l'aide de laquelle il découvrira les immenses richesses enfouies par son père. En effet, *Alassan* a déjà réussi dans les différentes épreuves qu'il a faites de la vertu de sa bague. Mais le Génie a mis une condition à la jouissance des trésors; il faut qu'*Alassan* lui trouve une jeune fille innocente et chaste, dont il puisse faire sa femme. Il lui a donné en conséquence un miroir magique, dont la glace reste pure lorsqu'elle réfléchit les traits de l'innocence, et se ternit devant celle qui a oublié un instant les lois de la pudeur. *Alassan* jure au Génie d'obéir à sa volonté, et s'adresse à un marchand, qui lui amène une foule d'esclaves; mais le miroir se ternit plus ou moins lorsque chacune de ces femmes paraît devant lui. *Amine* paraît, et la glace reste pure. Le Génie somme *Alassan* de remplir son serment; *Alassan* refuse. Le Génie ordonne qu'on immole la mère du jeune homme. Celui-ci vole à la défense de sa mère, et laisse enlever sa maîtresse. Tout-à-coup la scène change, et la demeure d'*Alassan* se transforme en un palais magnifique : au milieu est une statue; c'est *Amine* elle même, que le Génie rend à son amant pour récompenser sa vertu.

Poème qui a peu réussi, malgré tous les traits d'esprit dont le dialogue est semé. Musique agréable et souvent originale.

Une Folie, opéra en deux actes, par les citoyens Bouilly et Méhul.

Cerberti, peintre d'histoire, est le tuteur d'*Armandine*, jeune personne qui lui sert de modèle pour ses tableaux, et qu'il veut épouser. *Florival*, capitaine de hussards, loge dans le voisinage d'*Armandine*: il ne l'a jamais vue; mais il l'a entendue chanter, et il en est devenu amoureux. Occupé des moyens de pénétrer chez elle, il apprend que *Wermenser*, peintre allemand, doit venir voir *Cerberti*; il se déguise, se présente chez le tuteur, qui l'interroge, le trouve en défaut dans ses réponses, et l'éconduit. Le hasard veut que *Francis*, *factotum* du peintre, attend ce jour-là même de Picardie un filleul, qu'il n'a jamais vu. *Jacquinet*, ce filleul, arrive au moment où *Florival* et *Carlin*, son valet, déplorent ensemble le peu de succès de leur première tentative. Le filleul est un niais, qui prend *Florival* pour M. *Cerberti*, et *Carlin* pour son parrain, et leur remet la lettre dont il est chargé. Pendant qu'il est sorti pour aller chercher le reste de ses effets, *Carlin* se revêt d'habits qu'il trouve dans un sac de nuit; et, muni des lettres qu'il a dans les mains, se présente à *Francis*, l'embrasse, et remet à *Cerberti*, avec une lettre du curé de *Jacquinet*, vingt louis, qui lui sont dus pour un tableau. En vain le filleul paraît-il quelques instans après, son parrain le repousse, et *Cerberti* le menace. *Carlin* s'est introduit chez *Armandine*, et voudrait bien y introduire son maître. Il lui jette une échelle, à l'aide de laquelle *Florival* monte et arrive chez *Cerberti*, au moment où *Francis* vient d'amener au peintre un soldat, qui doit lui servir de modèle dans un tableau représentant *Bayard aux*

pieds de madame de Randan. Le soldat reconnaît son capitaine, lui cède la place, et saute par la fenêtre qui a favorisé l'entrée de *Florival. Francis*, en rentrant, ne s'apperçoit point que le soldat n'est plus l'homme qu'il avait amené. *Armandine*, avertie par *Carlin*, consent de bonne grace à servir aussi de modèle. Le vieux peintre pose les amans dans l'attitude convenable à son tableau : ils profitent du moment pour se faire une déclaration mutuelle. *Florival*, sûr de l'aveu d'*Armandine*, se découvre, et obtient la main de sa maitresse.

Quelques situations un peu usées, d'autres absolument neuves; des ressemblances avec des pièces connues, mais des détails agréables et des scènes piquantes. Très-jolie musique.

Le Retour, opéra en un acte; par les CC..... 8 germinal.

Leonce séduit la sœur de *Gercourt*, et l'abandonne. *Gercourt* adopte *Adèle*, fruit de cet amour malheureux. Quelques années après, la guerre s'allume entre les Français et les Espagnols; *Leonce*, long-temps absent, veut revenir près de sa maitresse et de sa fille; mais il craint les ressentimens que sa conduite a dû exciter, et arrive déguisé en valet de ferme. Une bataille se livre; les Français, vainqueurs, ramènent des prisonniers, parmi lesquels se trouve un soldat, qui reconnait son capitaine *Leonce*, et le nomme.

Pièce de circonstance, faite à l'occasion de la signature de la paix.

Point d'intrigue, point d'action, point de succès.

Lisez Plutarque, opéra comique en un acte, par les cit. Léger et Chazet, musique du cit. Solié.

Un homme, instruit des besoins de son neveu et de

son amour pour une jeune personne qui est jolie, mais indigente, imagine de lui envoyer un beau *Plutarque* doré sur tranche, en l'invitant à méditer les leçons du philosophe, en l'assurant qu'il y trouvera un remède infaillible à ses maux. Le jeune homme, (*d'Herbouville*) plus épris de *Stéphanie*, sa maitresse, que de l'étude des meilleurs livres, vend ses meubles l'un après l'autre pour venir au secours de celle qu'il aime. Sa bibliothèque et le *Plutarque*, qu'il n'a pas même ouvert, passent dans les mains d'un libraire. A peine s'est-il dessaisi du livre, que son oncle vient lui demander des nouvelles de ses affaires et de son mariage. Il a dû payer ses dettes et épouser sa maîtresse, s'il a lu le volume; car, à la page 60, était un effet au porteur de 6,000 fr., et, à la dernière, une autorisation de conclure son mariage. Désespoir du jeune homme en apprenant ces détails; mais il est bientôt calmé lorsque son oncle lui dit que c'est lui qui, sous le faux nom d'un libraire, a acheté le Plutarque.

Bagatelle dont la représentation a fait plaisir.

Leman, ou la Tour de Neustadt, opéra-comique en trois actes; par les citoyens Marsollier et Daleyrac. Nivose.

Le prince *Frédéric*, proscrit par l'empereur *Léopold*, s'est retiré et caché dans une cabane, avec *Leman* son ami, et la fille de ce dernier, dont il est amoureux. Il échappe, grace à l'adresse et au courage de *Leman*, aux vives recherches des satellites de *Léopold*; mais enfin il tombe entre leurs mains, et se voit conduit et renfermé dans la tour de Neustadt. Confronté bientôt avec son ami, il apprend que les papiers qui pouvaient le compromettre sont brûlés, et cependant il n'en est pas moins condamné à périr le soir même dans la tour, par l'ordre de *Léopold*.

Leman, qui sait le sort réservé à *Frédéric*, le décide à se sauver par une fenêtre, et prend généreusement sa place. Le prince descend sous les habits de *Leman*, lorsque la fille de celui-ci, trompée par ce déguisement, croit parler à son père, et lui reproche d'abandonner le prince au moment où on va l'assassiner. Il n'en faut pas davantage à *Frédéric* pour qu'il remonte dans la tour. Il aime mieux périr lui-même que d'exposer les jours de son ami; mais, par bonheur, le parti du prince triomphe; la tour de Neustadt est attaquée et renversée, les soldats de *Léopold* ont pris la fuite; *Fréderic* est délivré, et il épouse la fille de *Leman*.

Un intérêt assez soutenu, des détails heureux; musique qui fait honneur au cit. Daleyrac. Succès un peu contesté.

Lysistrata, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles; par le cit. *** 25 nivose.

Lysistrata assemble chez elle les dames d'Athènes, et leur fait jurer de n'accorder aucune caresse à leurs époux, jusqu'au moment où la paix avec les Spartiates aura été conclue. L'époux de *Lysistrata*, instruit de cette bizarre résolution, feint pour sa femme une froideur qui la pique; en vain a-t-elle recours aux prières pour obtenir de lui un témoignage de tendresse, il reste insensible, et déclare qu'il a fait un vœu qui s'oppose à l'expression de ses sentimens. Elle se jette alors à ses pieds, et soudain paraissent les dames athéniennes, qui lui reprochent d'avoir violé son serment. Mais l'époux de *Lysistrata* les appaise en leur disant qu'il apporte avec lui la paix.

Fond un peu libre, dialogue spirituel; succès équivoque.

Une Aventure de Sainte-Foix, ou le Coup

d'épée, opéra en un acte, par les cit. Duval et Tarchi. 8 pluviose.

M. *Belleville*, tuteur de la jeune *Adèle*, attend *Sainte-Foix* pour l'unir à sa pupille; mais *Adèle*, aime un jeune militaire, nommé *Florbel*. Ce dernier est neveu de *Sainte-Foix*, et ne connaît pas son oncle. Le hasard veut que les deux prétendus se rencontrent. *Sainte-Foix* dit à *Florbel* qu'il est joli homme, le persifle; *Florbel* reçoit mal le compliment, les plaisanteries; appelle *Sainte-Foix* en duel, et le blesse. Nouveaux sarcasmes malgré la leçon, *Sainte-Foix* prétend que *Florbel* a quelque défaut; il est précipité à l'instant d'une terrasse dans un jardin, et, tout meurtri, crie au jeune homme: « Vous voyez bien que vous avez un défaut; vous êtes un brutal. » Ce jardin est celui de M. *Belleville*. *Adèle* arrive, et prend *Sainte-Foix* pour *Florbel*. Le tuteur survient et, lorsqu'il croit surprendre un amant déguisé, est fort étonné de voir *Sainte-Foix*. Cependant *Florbel* apprend que c'est avec son oncle qu'il s'est battu, et il vient lui faire des excuses. L'oncle un peu querelleur, mais au fond très-bonhomme, pardonne à son neveu, et lui laisse épouser sa maitresse.

Beaucoup de gaieté dans le poème, de jolis morceaux dans la musique.

Don Félix Mendoze, ou le Tuteur portugais, opéra en un acte. 26 pluviose.

Un tuteur envoie sa pupille de Lisbonne au Brésil, et cette jeune personne y devient amoureuse d'un cavalier très-aimable. Elle n'a pas entretenu de relations avec son tuteur; elle le croit mort, et va épouser son amant, lorsque le vieillard arrive, veut se faire reconnaître, et n'est reconnu de personne. Cependant le contrat est dressé, le tuteur signe le nom d'*Elleborat*

au *lieu* de son véritable nom *Mendoze*; on le reconnaît alors, et on ne lui conteste plus son existence.

Deux ou trois scènes assez gaies, mais la même situation trop prolongée; de jolis airs; peu de succès.

L'Antichambre, ou les Valets chez eux, opéra comique, en un acte, en prose. 8 ventose.

Intrigue usée, situations qui se trouvent par-tout, et particulièrement dans *les Valets Maîtres*, de *Rochon*. Pièce qui n'a été représentée qu'une fois.

La fausse Duègne, comédie en trois actes, par les cit. *** et Della Maria. 5 messidor.

Adolphe a promis à *Rosalba*, jeune veuve, de l'épouser; mais il a conçu de l'amour pour *Elisa*, l'a enlevée et conduite dans une de ses terres. *Rosalba* apprend qu'*Adolphe* cherche une duègne pour sa nouvelle maitresse, et vient s'offrir en cette qualité sous le nom de *Dona Mencia*. Cependant *Valerio*, amant d'*Élisa*, sait qu'on l'a enlevée; il vient implorer le secours d'*Adolphe*, son colonel, contre le ravisseur. *Adolphe* dissimule; mais une harpe se fait entendre: et *Valerio* reconnait une romance qu'*Élisa* seule peut savoir. Le secret est découvert; *Valerio* s'emporte, on le calme en l'assurant que ce n'est point sa maîtresse qui a chanté, que c'est une autre femme. En effet, il en parait une autre qui, d'après l'ordre d'*Adolphe*, assure que c'est elle dont *Valerio* a entendu la voix. Mais l'enlèvement d'*Élisa* a fait du bruit dans Madrid, et *Adolphe* en est accusé. Coupable, il veut faire conduire *Élisa* dans quelque retraite ignorée; il est trahi par le valet même qu'il chargeait de l'exécution de son dessein. Enfin *Adolphe* et *Valerio* sont prêts à tirer l'épée, lorsque *Rosalba*, qui était allée à Madrid, arrive avec une lettre pour *Adolphe*.

dans laquelle le gouverneur lui annonce qu'il doit sa grace aux sollicitations de *Rosalba*. Celle-ci quitte aussitôt ses habits de duègne ; *Adolphe* revient à elle, lui offre sa main, et rend *Elisa* à son amant.

Des détails agréables, des pensées ingénieuses, style en général assez soigné, mais plan mal conçu ; scènes mal amenées, dénouement trop prévu.

Des morceaux de musique charmans, parmi lesquels on a distingué ceux jetés par le C. *Blangini*, dans un ouvrage que la mort prématurée de *Della Maria* ne lui avait pas laissé le temps de finir.

Le faux Porteur d'eau, vaudeville en deux actes ; par le cit. *** 20 messidor.

Pièce si mal accueillie, qu'on peut se dispenser d'en donner l'analyse.

Le Trésor supposé, ou le danger d'écouter aux portes, comédie en un acte ; par les cit. Hoffman et Méhul. Thermidor.

Lucile et *Dorval* s'aiment ; mais *Lucile* est sous la tutelle d'un avare nommé *Géronte*, et celui-ci ne veut pas que *Dorval* épouse sa pupille ; il est tenté seulement d'acheter une maison qui appartient au jeune homme, et qui forme le seul débris d'une fortune qu'il a dissipée. La manie de *Géronte* est *d'écouter aux portes*. On le sait, et Crispin, valet de *Dorval*, imagine de faire tourner cette manie contre le vieux tuteur. Dans un moment où il est bien sûr que *Géronte* est aux écoutes, il lit une lettre supposée du père de *Dorval*, qui annonce à son fils que dans la cave de sa maison est caché un trésor. C'est à *Lisette* que *Crispin* fait cette confidence, et ils partageront le trésor entre eux. *Géronte* craint qu'une pareille proie ne lui échappe ; il veut traiter à l'instant même de la maison ; envoie à cet effet chercher *Dorval*,

qui, prévenu du stratagême, met à sa maison un prix considérable. N'importe; le marché est conclu, et *Géronte* va bien vite retirer de la cave la cassette qui doit contenir le trésor. Il la tient, elle est ouverte; qu'y trouve-t-il? un billet contenant ces mots: *Le vrai trésor est de savoir s'en passer.* Il est au désespoir; mais *Dorval* parait, et lui offre d'annuller l'acte de vente, s'il veut consentir à lui donner Lucile en mariage. Le tuteur consent.

De l'esprit, de la gaieté, des scènes plaisantes, de très-jolis morceaux dans la musique.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Allez voir Dominique, comédie en un acte. 7 vendémiaire.

La Paix dans la Manche, divertissement en un acte, à l'occasion de la paix avec l'Angleterre. 22 vendémiaire.

La Ville et le Village, divertissement en un acte. 9 brumaire.

L'Hôtel garni, ou la Revue de l'an IX, comédie en un acte. 23 brumaire.

La famille des Gilles, ou Gilles tracassier, comédie en un acte. 5 frimaire.

Berquin, ou l'Ami des enfans, comédie en un acte. 16 frimaire.

Se fâchera-t-il? comédie en un acte. 15 nivose.

Achille et Déidamie, ou Achille à Scyros, comédie en un acte. 7 pluviose.

Sophie, ou la Malade qui se porte bien, comédie en trois actes et en vaudevilles. 19 pluviose.

Georges Times, ou le Jockey maître, comédie en un acte. 3 ventose.

René Lesage, ou voilà bien Turcaret, comédie en un acte. 6 germinal.

Le Congé, ou la fête du vieux soldat, divertissement à l'occasion de la paix. 11 germinal.

Le Peintre français à Londres, comédie anecdotique en un acte. 27 germinal.

Panard, comédie en un acte. 8 floréal.

L'Asthénie, ou une Journée d'Alcibiade, comédie en un acte. 16 floréal.

11, 76, 88, anecdote en un acte, 21 floréal.

Les Hasards de la guerre, comédie en un acte. 2 prairial.

Le Méléagre champenois, ou la Chasse interrompue, comédie-folie en un acte 5 messidor.

Les Rivaux sans le savoir, comédie en un acte, 10 messidor.

La Ressource des talens, ou la Promenade aux Champs-Elysées, anecdote en un acte 23 messidor.

L'un pour l'autre, comédie en un acte. 28 messidor.

L'Heureux choix, ou les Epoux dotés, vaudeville en un acte. 7 thermidor.

Carlin, débutant à Bergame, pièce anecdotique en un acte. 19 thermidor.

FIN DE LA NOTICE.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET,
Rue de la Harpe, n° 117, ancien Collége d'Harcourt.



